UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01657542 5

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST JAN 15 1927

Fr. May, Gen. 1b
8 Eng. 1b
9 Gen. 1a, 1c
10 " 1a, 1c. 1d.
13 Eng. 1d.
15 Fr. 1c
18 Fr. 1c. 5. g. 5. h.
20 Pho.
22 Eng 1e

A

ŒUVRES

DE

Paul Hervieu

H5795

C

ŒUVRES

DE

Paul Hervieu

THÉATRE

**

L'Énigme — Point de Lendemain*
La Course du Flambeau.

63646
16/11/

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII

* *The play « L'Enigme », published in this stitched book, is entered, according to act of Congress, in the year 1901, by Mr Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.*
All Rights reserved.

PQ
2275
H7A19
1894
t2

L'ÉNIGME*

PIÈCE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français, le 5 novembre 1901.

* *Entered, according to Act of Congress, in the year 1901, by Mr Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress, at Washington.*
All Rights reserved.

A

MADAME JULIA BARTET

Mon admiration et mon amitié dédient respectueusement cette pièce.

P. H.

PERSONNAGES

RAYMOND DE GOURGIRAN.	MM.	SILVAIN.
MARQUIS DE NESTE.		LE BARGY.
GÉRARD DE GOURGIRAN. .		PAUL MOUNET.
LAURENT, garde-chasse.		RAVET.
VIVARCE.		HENRY MAYER.
UN DOMESTIQUE.		LATY.
LÉONORE DE GOURGIRAN.	Mmes	BARTET.
GISELLE DE GOURGIRAN. .		MARTHE BRANDÈS.

A la campagne, de nos jours.

L'ÉNIGME*

ACTE PREMIER

Un salon, dans un pavillon de chasse datant du XVe siècle. — A gauche, au premier plan, une étroite fenêtre ne s'ouvrant pas, à vitraux, et à meneaux de pierre; au second, obliquement, une porte en arceau profond, donnant sur le jardin. — Au fond, une haute cheminée, surmontée d'un portrait de famille. A droite de la cheminée, une baie fermée par une portière de vieille tapisserie. — A droite, au premier plan, une bibliothèque; au second, une porte. — Tables, sièges, lampes allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENT, *puis* GÉRARD, *puis* RAYMOND, *entrant l'un après l'autre par la porte de droite, second plan.*

GÉRARD.

Bonsoir, Laurent.

---

* *Entered, according to Act of Congress, in the year 1901, by Mr Paul Hervieu, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. — All Rights reserved.*

LAURENT.

Le domestique m'a fait entrer ici. J'avais demandé à voir l'un de ces messieurs, quand ils auraient fini leur dîner...

GÉRARD.

Oui, c'est bien. *(Entrée de Raymond.)* Voici mon frère aussi. Nous te recevons avant que l'on soit revenu de table. Si tu n'en as que pour quelques minutes, tu ne nous déranges pas... Qu'est-ce qui t'amène ?

LAURENT.

Monsieur Gérard, je sais aujourd'hui quels sont ceux qui braconnent sur le domaine. C'est toute une bande de charbonniers, qui campent en ce moment sur la lisière des hêtres.

RAYMOND.

Il ne s'agit pas d'être renseigné sur eux, mais de leur mettre la main au collet.

LAURENT.

Monsieur Raymond, je m'emploierai à ça, cette nuit. Mais j'aurai affaire à des gens comme il n'y en a pas de pires. Alors donc, s'il doit m'arriver que j'y sois de ma peau, j'avais be-

soin que ces messieurs sachent d'avance à qui la faire payer. A présent, je m'en rapporte à eux, et voilà qui est dit.

GÉRARD.

Tu seras bien assisté de ton camarade ?

LAURENT.

Il est rentré malade, avant la soupe. Il ne tient pas debout. Il ne se retrouvera pas sur pied, sans doute, avant deux ou trois jours.

RAYMOND.

Eh bien ! attends qu'il soit rétabli. Ne te risque pas à opérer sans compagnon contre des malfaiteurs dangereux.

LAURENT.

Est-ce que je peux les laisser, cette nuit, jeter le traîneau, comme j'ai appris qu'ils y comptent, sur tout ce pauvre gibier, dans le quartier des Cinq-Champs et dans celui du Moulin-Brûlé !

RAYMOND.

Nos meilleures remises !... Les canailles !...

GÉRARD.

Tu as raison, Laurent, on ne les laissera pas faire ! *(A Raymond.)* Nous l'escorterons, hein ?

RAYMOND.

Parbleu, oui!... *(A Laurent.)* A quelle heure faudra-t-il être en route?

LAURENT.

Comme ces gens-là travailleront aussitôt après le coucher de la lune, j'ai décidé de partir sur les quatre heures et demie.

RAYMOND.

A cette heure-là, viens nous prendre devant le perron. Nous déciderons s'il faut emmener un chien. Je descendrai une lanterne que j'ai là-haut. Et maintenant, va faire un somme... Qu'est-ce qui te retient?

LAURENT.

Vrai, si ces messieurs me permettaient d'avoir une opinion, ce serait qu'ils restent tranquillement couchés... Là-bas, on peut leur tirer dessus...

RAYMOND.

Eh bien! nous serons trois à riposter. Tu ne trouvais pas mauvais pour toi d'aller seul.

LAURENT.

Moi, je suis garde, je suis commandé par mon service.

GÉRARD.

En face des coups de feu, il n'y a plus ni maîtres ni serviteurs : il y a ceux qui marchent et ceux qui flanchent... Est-ce compris?

LAURENT.

Oh! je sais bien que ces messieurs n'ont pas froid aux yeux!

GÉRARD.

Bon!... Alors, mon garçon, à tout à l'heure.

RAYMOND.

Et, comme nous, charge ton fusil avec du gros plomb.

LAURENT.

Monsieur Gérard, monsieur Raymond, à quatre heures et demie de la nuit, votre garde Laurent sera là. *(Il sort par la porte du jardin.)*

SCÈNE II

GÉRARD, RAYMOND.

GÉRARD.

Tenons nos femmes dans l'ignorance de notre expédition.

RAYMOND.

Oui, certes! Elles pourraient s'en alarmer plus que de raison. Arrangeons-nous pour que, dans la paix de leurs chambres, elles ne se doutent pas que nous sortons des nôtres.

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉONORE, *entrant par la droite, second plan, au bras du* MARQUIS DE NESTE, *puis* GISELLE, *entrant au*

bras de VIVARCE, *puis* UN DOMESTIQUE, *apportant le courrier.*

LÉONORE.

On peut entrer?... Il n'y a plus avec vous de grosses bottes, ni de casquette sentant le velours mouillé?

GÉRARD.

Non, ma femme.

GISELLE.

Vous en avez terminé avec les rapports de chasse?... les organisations de chasse?

RAYMOND.

Oui, ma femme... *(Il reçoit le courrier des mains du domestique et lit d'abord les adresses des bandes de journaux.)* « Marquis de Neste... Marquis de Neste... » *(Au marquis.)* Mon cousin, voici vos journaux. *(Tendant une lettre à Gérard.)* De l'armurier, pour toi... *(Tendant une lettre à Vivarce.)* « Monsieur de Vivarce, en résidence chez Messieurs de Gourgiran... »

VIVARCE.

Je reconnais le style précis de mon notaire.

RAYMOND.

Et puis, pour madame de Gourgiran... madame de Gourgiran... *(S'adressant aux deux jeunes femmes.)* Des prospectus à vous partager.

LE DOMESTIQUE.

Le facteur demande s'il y a des lettres à remporter.

RAYMOND.

Faites-le attendre. J'ai un petit reste de correspondance à terminer. *(Il sort par le fond.)*

GÉRARD, *ayant achevé de lire sa lettre.*

Moi aussi, il faut que je récrive pour cette commande de cartouches... *(Le domestique sort par la droite, second plan.)* Vous nous excusez, n'est-ce pas? *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE IV

NESTE, VIVARCE, GISELLE, LÉONORE.

GISELLE.

La chasse! toujours la chasse!...

VIVARCE, *aux femmes.*

Comment empêcheriez-vous ces murs eux-mêmes de vous en parler, de vous en rebattre les oreilles, puisqu'ils ont, de naissance, constitué un rendez-vous de chasse?

NESTE.

Oui, c'est bien ainsi que cette demeure est qualifiée sur les anciens papiers qui témoignent d'un don royal aux ancêtres de Raymond et de Gérard : *Rendez-vous de chasse du roi Charles*... Mais mon imagination, à moi, choisit; et elle écoute, dans ces murailles, moins des souvenirs de chasse que des souvenirs de rendez-vous.

VIVARCE.

Vous supposez que, de règne en règne, ces lambris auraient reçu les soupirs d'Agnès Sorel? de Diane de Poitiers? de la belle Fosseuse?...

NESTE.

Mes suppositions sont plus téméraires encore : cette retraite cachée au cœur des bois, les percées profondes par lesquelles on y parvenait, non loin d'un château de la Cour, tout cela me fait songer à du secret plus raffiné, à des maîtresses moins avouées que celles en titre... A mon sens, un mystère particulier se respire en ce lieu si discrètement isolé!... Et je me dis que le caprice royal devait s'en servir pour y tromper les favorites elles-mêmes, dans des liaisons qu'ignorerait l'histoire, avec telle ou telle amoureuse à jamais inconnue.

LÉONORE.

Ah! mon cousin, faut-il que vous ayez l'immoralité dans les moelles pour évoquer ici un autre démon que celui auquel obéissent nos maudits chasseurs de maris!... Mais cet édifice, où ils nous tiennent six mois par an,

n'a jamais pu avoir qu'une seule raison d'être : sa proximité de parcs à chevreuils, d'étangs à sarcelles et de plaines à perdreaux.

GISELLE.

Et, par respect d'un bâtiment historique, nous nous sommes interdit de rien y changer... Comme c'est commode de n'avoir sous ce toit que les quatre chambres nécessaires à nos deux ménages, et une petite piécette qui ne pourrait même pas servir à coucher une chambrière, puisque c'est une antichambre pour entrer chez Léonore et chez moi!... Il nous a fallu construire, pour nos gens de service, des logements à part... *(Souriant à Neste, puis à Vivarce.)* Et notre hospitalité souffre de reléguer, dans une annexe, les chers invités qui veulent bien nous venir.

VIVARCE.

Ah! ce sont surtout vos enfants que vous regrettez de n'avoir pas sous l'aile...

GISELLE.

Mes garçons et celui de Léonore, heureusement, sont trois petits hommes déjà. Et le pavillon où ils habitent là, avec leur précepteur, est tout de même bien près.

LÉONORE, *se couvrant la tête d'une dentelle.*

Il n'est que temps, Giselle, d'aller leur dire bonsoir. *(Elle sort par la porte du jardin.)*

GISELLE, *à Léonore.*

Je vous suis... *(Aux autres.)* Nous vous laissons seuls pendant quelques minutes. N'en profitez pas pour dire trop de mal de nous! *(Elle sort par la porte du jardin.)*

SCÈNE V

NESTE, VIVARCE.

NESTE.

Les chères mignonnes!... Je ne leur veux que du bien. En épousant mes jeunes cousins, elles m'ont recréé une famille. Puisque la femme dont je suis veuf ne m'a point donné d'enfant, ma race ne va survivre qu'en ligne collatérale, par Raymond et Gérard. D'ailleurs, ils sont dignes de mon estime et de mon héritage. Je les crois eux-mêmes bien intentionnés

envers moi; et je me flatte qu'ils n'aient point trop hâte de me voir mourir...

VIVARCE.

Certes!... Quelle idée!...

NESTE.

Oh! pourtant, si tout à l'heure ils me retrouvaient frappé d'apoplexie dans ce fauteuil, je préfère ne point me dépeindre la figure qu'ils feraient... Non, je vous assure, pour des chasseurs aussi déterminés, il y aurait tout de même une sensation de victoire à étendre, sur le carreau, le gros gibier que je suis.

VIVARCE.

Vous calomniez leurs cœurs!

NESTE.

Vous êtes leur ami depuis le collège; vous êtes à présent devenu leur inséparable : ce serait votre rôle de les défendre si je les attaquais. Mais je plaisantais; et je n'ai en vue que de vous édifier, d'abord, sur une notable différence entre mon tempérament et le leur.

VIVARCE.

Je m'en suis bien aperçu tout seul.

NESTE.

N'est-ce pas? On ne croirait point que nous sortions d'une même souche, ni physiquement, ni moralement!... Vous souriez?

VIVARCE.

Non pas!

NESTE.

Si!... Vous avez lu quelque part que la plus aimable de mes grand'mères, issue de l'auteur commun entre les Neste et les Gourgiran, fréquenta jusqu'à l'excès Crébillon le fils et Rousseau, d'Alembert et le jeune chevalier de Parny. Et vous pensez que, par là, mon sang s'additionna de philosophie naturelle et de libertine indulgence? Peu importe!... Ce qui est certain, c'est qu'ici je ne me plais que dans le frou-frou de femmes dont mes jolies cousines entourent ma vieillesse. J'aime à considérer leurs gestes harmonieux, leurs corsages précis, leurs robes évasives, ce qu'elles ont d'idéal par les yeux, et de félin, avec leurs blanches dents, leurs brillantes crinières où, sans doute, on s'électrise les doigts. Le spectacle de ces deux créatures me fait retrouver mes souvenirs les plus aigus

de ce que m'a révélé leur sexe ordinairement incompris, toujours énigmatique... *(D'un ton subitement grave.)* Enfin j'en voulais venir à ceci : c'est que je m'émeus, je m'inquiète, je m'exaspère à les voir si semblables de sagesse apparente, quand je me répète que l'une d'elles, dans sa vie d'aujourd'hui, d'hier, de demain, cache la plus ténébreuse intrigue...

VIVARCE.

Ah bah!... vous m'étonnez!

NESTE, *avec autorité.*

Non!... J'aurais gardé cette observation pour moi, si j'avais risqué de vous apprendre quelque chose.

VIVARCE.

Que prétendez-vous dire?

NESTE.

Que le héros de l'aventure où l'une de ces folles est engagée, c'est vous.

VIVARCE.

Moi!... En vérité, je me demande dans quel esprit vous vous livrez à cette plaisanterie... et comment je dois la prendre!

NESTE.

Il y a quelques nuits de cela, — à mon âge, on a de l'insomnie; et puis, les cloisons de notre chalet sont minces et sonores, — je vous ai entendu descendre... passer dehors...

VIVARCE.

Erreur!

NESTE.

J'ai soulevé mes rideaux et je vous ai vu : le clair de lune était vif, mais vous le braviez, sans doute en pensant qu'il était plus de minuit, que tout le monde se couche ici comme les poules et devait dormir... Vous vous êtes dirigé vers cette maison. Vous avez gravi le perron qui est là. Vous n'avez eu qu'à toucher à cette porte *(Il indique la porte du jardin.)* pour qu'elle cédât. Et mon cœur de vieil amoureux de l'amour a frissonné lorsque, sur votre disparition, ces deux battants se sont hermétiquement rejoints. Il m'a semblé que je voyais se refermer la gueule du loup sur vous... et sur elle...

VIVARCE.

Elle, qui?

NESTE.

Léonore ou Giselle, l'une des deux, parbleu!... Mais laquelle?... Laquelle revient ici, dans la solitude et l'ombre des nuits, pour défaire la clôture, ôter la barre de cette porte? *(Il indique de nouveau la porte du jardin.)*... Depuis ce que j'ai découvert, j'ai surveillé en vain leurs allures, leurs intonations, quand elles s'adressaient à vous... Tout à l'heure encore, j'en étais jusqu'à tâcher de lire sur le visage de leurs maris : lequel?... Mais ils sont taillés sur un modèle identique : mâles rudes et loyaux, respirant la sérénité conjugale, n'ayant ni un défaut spécial à l'un ni un mérite personnel à l'autre qui différencie leur fraternité. Ils ont les mêmes titres à n'être pas trompés... ou à l'être... Quelle est celle de leurs femmes dont ce type d'homme ne fait pas totalement l'affaire?... Est-ce Giselle? est-ce Léonore? qui a le ferment d'infidèle curiosité dans son cœur, dans sa cervelle, ou dans ses flancs?... Chose indéfinissable! Éternel féminin!...

VIVARCE.

Allons! vous êtes un rêveur : vous avez rêvé toute cette histoire nocturne.

NESTE.

J'ai veillé jusqu'à votre retour. Il était près de cinq heures! Le soleil allait se lever, les gens aussi... Je n'obéis pas à l'envie de vous entraver, je n'ai point de jalousie sénile, croyez-moi, contre les bonheurs des jeunes gens... Mais vous savez bien quels hommes sont mes cousins! Je vois revivre sous leurs traits *(Désignant un portrait.)* leur aïeul, Lothaire de Gourgiran, qui fut un lion des batailles et mourut en odeur de sainteté, léguant aux indigents toute sa fortune. Toutefois, attentif de son vivant à la faire respecter dans les moindres détails, il voulut rétablir l'ancien édit qui, pour un lièvre braconné sur la seigneurie, ordonnait de crever les yeux... De pères en fils, tous les Gourgiran sont ainsi âpres dans la revendication de ce qu'ils considèrent comme étant bien à eux. Ah! ne vous laissez pas surprendre, ni vous, ni la petite amie, par celui à qui vous faites tort. Que ce mari-là se nomme Gérard ou Raymond, c'est un gaillard sanguin, bon buveur, grand mangeur, qui bâille le soir, mais qui, dès le petit matin, j'imagine, est alerte et dispos... Que, d'aventure, il pense à sa femme! C'est son bon plaisir : il veut, il vient...

VIVARCE, *avec horreur.*

Taisez-vous!

NESTE, *interloqué.*

Pardon!... Je ne croyais pas être en présence d'un sentiment si exclusif. Je concevais un... attrait de personnes... dans le style du dix-huitième siècle...

VIVARCE.

Vous n'êtes autorisé à rien conclure, pour un mouvement d'impatience que vous avez provoqué!

NESTE.

J'ai la conviction profonde qu'avec une malheureuse enfant vous courez, tous deux peut-être, à votre perte. Voilà pourquoi j'insiste, sans me rebuter. Les faits, je sais sans vous, malgré vous, qu'ils existent : votre discrétion n'a donc rien à faire ici. Quand je vous parle dans l'intérêt vital d'une femme qui vous est chère, votre amour doit m'écouter et me répondre.

VIVARCE.

Que prétendez-vous ajouter?

NESTE.

Eh bien! faites un grand effort : renoncez à elle.

VIVARCE.

Jamais!

NESTE.

Mais vous y serez contraint un de ces jours!... Dans cette existence de campagne, si limitée en ressources, où l'on vit un peu tous comme dans une maison de verre, vous ne pouvez manquer de vous faire surprendre. Et si vous en échappez, il faudra bien alors vous séparer d'elle. Vous n'avez jamais eu, je suppose, le projet de l'enlever?

VIVARCE.

Cent fois, j'ai eu ce projet!... Ou bien, plutôt que de la partager, je la menaçais, à travers mes larmes et les siennes, de m'en aller seul au loin. Mais elle est mère. Je me suis heurté à une âme maternelle intraitable, et aussi trop touchante!... Finalement, c'est moi qu'elle a soumis, dompté, attaché comme elle à son foyer... Que voulez-vous que j'examine si ma conduite est prudente, quand je n'en suis même plus à sentir ce qu'elle a de dégradant!

NESTE.

Alors, je ne vois plus à vous prier que d'une chose. Avertissez-la que le hasard m'a déjà fait vous découvrir, pour qu'elle réfléchisse et se sache à la merci de tous les autres hasards de demain... Ferez-vous cela bien fidèlement ?

VIVARCE.

Je lui répète tout : je lui rapporterai notre entretien.

NESTE.

Bientôt?

VIVARCE.

Bientôt.

NESTE, *avec angoisse.*

Oh !... peut-être même cette nuit?...

VIVARCE, *en se détournant.*

Je vous en prie !...

NESTE.

Ah ! jeunesse !... jeunesse !...

SCÈNE VI

NESTE, VIVARCE, LÉONORE, *puis* GISELLE.

LÉONORE, *rentrant, devant Giselle, par la porte du jardin.*

Vivarce, je vous informe que mon fils vous adore. Vous lui représentez toutes les élégances, vous êtes le but de toutes ses ambitions. Au lieu de rêver, comme les autres enfants, d'être militaire quand il sera grand, il répond à mes questions : « Je voudrais être M. de Vivarce ! »

VIVARCE.

Le pauvre petit !

GISELLE.

Pour ce qui est de mes fils, vous les intimidez plutôt... Oh ! certes, ils vous admirent aussi. Mais j'ai souvent observé que, sous votre œil, ils avaient quelque chose d'un peu craintif.

VIVARCE.

Ils auraient bien tort, car je les trouve charmants... comme leur mère.

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, RAYMOND, *puis* GÉRARD.

LE DOMESTIQUE, *entrant par la droite, second plan.*

Madame a sonné?

RAYMOND, *entrant par le fond, au domestique.*

Non, c'est moi. Voici pour la poste. Vous n'aurez pas besoin de revenir. Fermez le côté du service en vous en allant. Nous fermerons ici, après le départ de ces messieurs.

GÉRARD, *entrant par le fond.*

Remettez cette lettre au facteur.

(Le domestique sort.)

GISELLE, *à Neste.*

Mon cousin, lisez-nous les nouvelles du jour.

NESTE, *ayant déployé un journal.*

Peuh! dans cette saison, tout est en vacances : les Chambres, les tribunaux, les mariages, les décès...

RAYMOND, *lisant par-dessus l'épaule du marquis.*

Voilà un titre sensationnel : « Terrible drame domestique. Un mari qui se fait justice. »

GISELLE, *se mettant à un travail de broderie.*

Lisez-nous cela!

NESTE.

Ces sujets-là me répugnent... Et les détails en peuvent être choquants.

LÉONORE, *ayant pris aussi un ouvrage.*

Ne redoutez pas de nous choquer.

GÉRARD, *grondeur.*

Eh bien! Léonore?...

NESTE.

Je vous obéis donc *(lisant.)* : « Un sieur T...,

garçon de recettes, avait été averti que sa femme le trompait. Le sieur T... essaya d'abord de surprendre les complices en train de se jouer de son honneur. N'y ayant pas réussi, il résolut de se procurer un aveu par des brutalités. La femme T... confessa qu'elle avait écouté un séducteur; mais elle repoussa l'offre d'avoir la vie sauve à condition de le désigner. Alors, le malheureux époux, s'armant d'un couteau de cuisine, se précipita sur son indigne compagne et lui ouvrit la gorge... »

VIVARCE.

La brute!

GISELLE.

Et cette bête de femme qui se fait égorger comme une oie!

LÉONORE.

Vous n'auriez pas voulu qu'elle fît, en son lieu et place, couper le cou de celui à qui elle s'était donnée?

GISELLE.

Non, certes! mais quelle rage a pu la pousser à se dénoncer elle-même?

GÉRARD.

Un reste de loyauté, d'honnêteté.

GISELLE.

Des scrupules devant un couteau de cuisine, devant un individu qui vous dit : « Parle un peu, que je te tue... Parle davantage, que je coure tuer ton amant!... »

RAYMOND.

Ma parole! je me demande qui, de nos femmes ou de moi, perd le sens des mots!... Il y a un instant, c'était Léonore qui, pour faire entendre que la personne de l'amant était sacrée, l'appelait « l'être auquel on s'est donnée ». Maintenant, c'est le tour à Giselle de traiter « d'individu » un mari outragé, qui recourt à son droit souverain, et dont le seul tort, selon moi, est de n'avoir pas réussi également à tuer le complice.

GISELLE.

Mais ta morale n'est pas seulement abominable, elle est absurde aussi! Elle méconnaît toute proportion entre les choses. Le monstre de mari qui s'en tient à ce raisonnement : « Tu me trompes, je te tue... » est, par excellence, un monstre d'illogisme. Toi, tu vois là deux termes qui s'opposeraient indiscutablement l'un à l'autre, comme la quinine à la

fièvre. Ah çà ! tromper n'égale pas tuer. Tromper, c'est le mal ; tuer, c'est le pire. Tuer quelqu'un, c'est se comporter en ennemi mortel ; tandis qu'une femme peut être la meilleure amie de son mari et le tromper...

GÉRARD.

Voilà du propre !

RAYMOND.

Qu'est-ce que tu nous chantes-là ?

GISELLE, *prenant Léonore à témoin.*

Nous en connaissons ?

LÉONORE, *souriant.*

Quelques-unes.

NESTE, *à Raymond.*

Oui, comment oses-tu soutenir la légitimité de pareils meurtres, à notre époque, après deux mille ans de christianisme, quand il y a la séparation, et, à la rigueur, le divorce, et encore le pardon, et surtout... l'esprit !...

RAYMOND.

En religion, le serment de fidélité lie jusqu'à la mort. Quant au code, qu'on a tant remanié depuis cent ans, on n'a pas touché l'ar-

ticle qui excuse l'époux de se faire justice : il reflète donc bien toujours la volonté de notre temps. La femme parjure qui n'a plus pour son mari qu'une âme d'hypocrisie, qui lui rapporte une bouche possédée par un autre et un corps dont les secrets se sont étalés ailleurs, cette femme-là n'est même plus digne de son nom de baptême : c'est une bête impure, c'est une chienne du diable qu'il faut abattre, avec le chien qui la suit!

LÉONORE.

Quelle horreur!

GISELLE.

Oh! c'est trop fort! cela dépasse tout langage permis!... Tu tranches les questions évidemment sans te les représenter. Tiens : supposons une bêtise, une énormité, supposons une faute que j'en serais venue à commettre et toi à découvrir. Alors! pendant que je serais, eh bien, oui! je le sens, au désespoir de te causer ainsi la première douleur de notre ménage, tu oublierais tant d'années que nous aurions vécues dans l'affection? Et toi, qui n'aurais pas cessé de m'être très cher, toi, mon compagnon de tout temps...

RAYMOND.

Je ne serais plus cela : je serais celui que tu aurais trompé.

GISELLE.

Quoi! lorsque, par un dernier geste d'habitude, je chercherais, une fois encore, ta protection, tu te jetterais sur moi comme le bourreau de la Roquette! tu m'arracherais mon dernier souffle! tu me noierais dans mon sang!

RAYMOND.

Oui.

GISELLE.

Ah bien! je ne te reconnais pas de droit pareil. Si c'est dans ton code, ce n'est pas dans ma conscience. Je ne distingue plus là qu'une vilaine bataille de la force contre la faiblesse. Et, pour m'y dérober, aucune échappatoire, ni feinte, ni ruse, ne me répugnerait, je m'en vante!

RAYMOND.

Il n'y a pas de quoi te vanter!

NESTE, *à Gérard.*

Au moins, toi, j'augure de ton silence que

la profession de foi de ton cadet t'inspire la même réprobation qu'à nous!

GÉRARD.

Oh! moi, si j'avais épousé une autre femme que Léonore, d'où me fût un jour venu le déshonneur, je crois que je lui aurais laissé tout de même la vie. Mais ce que je sais, c'est que son amant, je l'aurais supprimé comme un voleur escaladant ma propriété.

VIVARCE, *avec force.*

A la bonne heure! Un homme tue un homme.

NESTE, *d'un ton plus fort.*

Un homme ne tue pas un homme.

GÉRARD.

Eh bien! pourtant, celui qui me prendrait ma femme, je le tuerais sans une hésitation, comme je suis prêt à me faire tuer pour elle, ou pour défendre mon pays, mes biens... ou simplement le gibier que Raymond et moi nous avons sur nos terres.

NESTE.

Moi qui ne reconnais même pas à la société le droit de mort, je crie de toute ma force que

ce droit ne saurait appartenir à l'individu... Certes, je sais qu'il est inutile de discourir contre ce que les aveuglements de la passion peuvent faire tout à coup commettre... Mais je dis que vos propos à froid sur l'homicide conjugal, avec leurs allures de grands principes, ont beau être appuyés par la loi, admis par les mœurs, ils n'en prennent pas moins leur source dans l'égoïsme le plus boueux. L'homme ou la femme, les époux ou les amants, qui se décernent à eux-mêmes le mandat de justicier, ceux-là, dans la minute rouge, incarnent tous les péchés capitaux : l'orgueil, l'envie, la colère, la luxure sombre des images qui montent au cerveau!... Si ce sont vos théories qui ont raison, alors, c'est que le fond de l'âme humaine est imperfectible. On continuera à polir l'extérieur des gens et à vernir leurs aspects, pour que tout cela craque et tombe à la première secousse de l'intérêt personnel, pour que le mâle et la femelle de l'époque des cavernes réapparaissent soudain dans les temps actuels, faisant saillir, de dessous l'inanité du sourire, les éternelles dents de guerre et de proie... Mais, décidément, nous ne parlons pas le même langage. Bonsoir!

LÉONORE.

Oh! vous n'allez pas déjà vous retirer?

GISELLE.

Pourquoi êtes-vous si pressé?

GÉRARD.

Seriez-vous vraiment froissé de nos convictions?

NESTE.

Oh! pour cela, voici trop longtemps que je vous connais comme vous êtes!... Mais il y a des moments où vous m'inspirez le besoin de prendre l'air.

GÉRARD ET RAYMOND, *riant.*

Ha!... ha!... ha!...

NESTE.

Je m'en vais respirer ma bonne amie la nature moderne, telle que le progrès l'a faite... Car, si la civilisation ne doit pas réussir à améliorer les êtres, elle a su, du moins, orner de douceur les choses. D'ici au chalet qui m'héberge, un petit coin fleurit comme par miracle, selon les retouches de Le Nôtre et d'après les indications de Watteau. Les sombres halliers ont disparu, par où jadis hurlaient ici

des bandes de loups. Aujourd'hui, une allée de sable fin... des parterres... des vasques d'eau courante, et, venant quelquefois y boire, un petit oiseau à queue preste et à tête bleue... Traverser cela me remettra le cœur! A demain!

VIVARCE.

Il est dix heures. Je vais suivre l'exemple du marquis.

LÉONORE.

Comment! vous aussi, vous nous quittez?

RAYMOND.

Si l'on vous écoutait toutes les deux, vous feriez durer nos soirées aussi tard qu'à Paris. Ici, le chant du coq doit réveiller notre cousin!... Quant à Vivarce, s'il nous fait l'amitié de préférer notre hospitalité à toute villégiature mondaine, n'est-ce pas convenu que c'est pour sa santé?... Enfin, permettez-moi d'ajouter que, Gérard et moi, nous sommes matineux comme des chasseurs.

NESTE.

A quelle heure as-tu l'habitude de te réveiller?

RAYMOND.

Entre six et sept heures.

NESTE, *à Gérard.*

Et toi, de même?

GÉRARD.

A peu près, sauf quand, en me couchant, je sais avoir à m'équiper plus tôt. Dans ce cas, j'ai en moi un instinct de coureur des bois qui me tient lieu de réveil-matin. Et Raymond est pareil.

NESTE, *en feignant l'indifférence.*

Est-ce que vous avez en perspective un projet de chasse particulièrement matinal?

RAYMOND, *après un signe d'intelligence à son frère.*

Non.

GÉRARD.

Aucun projet de chasse.

NESTE, *serrant la main de Gérard.*

Alors, dors bien.

GÉRARD.

Mais nous allons faire les quelques pas pour vous reconduire.

NESTE.

C'est inutile. *(Montrant Vivarce.)* J'ai de la société avec qui deviser jusque chez moi. *(Serrant la main de Raymond.)* Toi aussi, dors bien.

RAYMOND.

Merci, mon cousin.

NESTE, *à Giselle.*

Bonne nuit, mignonne. *(A Léonore.)* Bonne nuit.

VIVARCE, *serrant la main à Raymond et à Gérard.*

A demain. *(A Giselle.)* Au revoir, madame. *(A Léonore.)* Au revoir, madame. *(Neste et Vivarce sortent par la porte du jardin.)*

SCÈNE VIII

RAYMOND, GÉRARD, GISELLE, LÉONORE. *Raymond a déployé des volets intérieurs sur la porte du jardin. Il les assu-*

jettit au moyen d'une barre de fer transversale.

GÉRARD, *à Léonore.*

Tu ne remontes pas?

LÉONORE.

Je reste encore un peu à travailler.

RAYMOND, *à Giselle.*

Et toi?

GISELLE.

Je tiendrai compagnie à Léonore.

LÉONORE, *plaisamment.*

Ne vous y croyez pas obligée, chère madame.

GISELLE, *de même.*

Mais, chère madame, je m'y plais.

RAYMOND.

Alors, embrassez votre mari.

(Il tend sa joue à Giselle, qui s'exécute négligemment, du bout des lèvres.)

GÉRARD, *à Léonore.*

Embrassez le vôtre, mieux qu'elle n'a embrassé le sien.

RAYMOND, *à Giselle.*

Hein! tu as entendu la leçon?

(Léonore embrasse Gérard, négligemment aussi.)

GÉRARD.

Peuh! ce n'est guère enthousiaste non plus. Ça ne m'empêchera pas de m'endormir... *(A Raymond.)* Allons, viens te reposer.

RAYMOND.

Je te suis.

GÉRARD.

Bonsoir, la compagnie! *(Il sort par le fond.)*

SCENE IX

GISELLE, LÉONORE, RAYMOND.

RAYMOND, *à Giselle.*

Tu boudes, mauvais petit caractère? *(Il pose un gros baiser sur la nuque de Giselle.)*

GISELLE, *se débattant.*

Ah! tu m'agaces!

RAYMOND, *éclatant de rire.*

Ha!... Là!... là!... Rageuse!... *(En menace comique.)* Rappelle-toi ce qui t'attend si jamais tu me trompes! *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE X

GISELLE, LÉONORE.

GISELLE.

C'est vrai que je suis furieuse!... Un mari n'a pas à faire le mignard avec sa femme quand il achève à peine de déclarer qu'il pourrait ne plus voir en elle qu'un animal immonde, à détruire!... Je sais bien que cette appréciation est conditionnelle; et, Dieu merci! je ne remplis pas la condition. Mais le langage de ce brave Raymond m'a froissée dans la solidarité qu'on éprouve instinctivement pour la personne humaine et pour les créatures de son sexe. Je

n'ai pas contenu mon irritation. *(Elle fait tâter sa main à Léonore.)* Tenez, j'en ai encore chaud...

LÉONORE, *souriant.*

Calmez-vous!

GISELLE.

D'ailleurs, on étouffe ici. Cela sent encore la fumée de tabac.

LÉONORE.

Si vous le voulez, nous n'avons qu'à rouvrir.

GISELLE.

Mais oui!... Je ne vois pas pourquoi nous nous laisserions calfeutrer de la sorte. *(A Léonore, qui s'est levée.)* C'est vous qui vous dévouez... Allez-vous savoir?...

LÉONORE, *après avoir essayé d'ôter la barre.*

Ma foi, non! c'est trop dur, j'y renonce.

GISELLE, *allant à la porte.*

Laissez-moi opérer... Aïe!... Oui, c'est le diable!... *(Elle ouvre un des battants de la porte.)* Ah! voilà qui est fait... *(Revenant à sa place.)* Hé! dites donc, vous ne vous êtes guère rangée à mes côtés, tandis que nos maris enfour-

chaient leurs dadas!... Il est vrai que le vôtre, moins agressif que le mien, ne manifestait pas, le cas échéant, un aussi ferme propos d'occire son épouse...

LÉONORE.

A l'entendre, il serait disposé à faire pis.

GISELLE.

Comment cela?

LÉONORE.

Admettez que, par impossible, je devienne un jour coupable, que je me fasse prendre, que mon mari applique son système de tout à l'heure, qu'il tue un bien-aimé que j'aurais, et qu'il me garde vivante... Ne me répondez pas que j'en serais quitte par le suicide : on n'a jamais la certitude que l'on pourra, soi, faire cela... Il ne suffit pas de s'en trouver l'énergie physique. Souvent, votre cœur est tenu par des grappins dont il ne saurait se dégager. Ainsi, vous avez, vous, vos enfants...

GISELLE.

Certes!

LÉONORE.

Moi, j'ai mon petit, que, volontairement, je

ne quitterais pas plus pour m'en aller dans la mort que pour m'en aller dans la vie... Quels lendemains pour une femme si, comme c'est arrivé déjà, son mari la maintient près de lui, après l'avoir châtiée dans l'autre! Toujours voir le mort, étroitement à sa gauche, et, à sa droite, l'assassin!

GISELLE.

Oh! oui!... C'est épouvantable!...

LÉONORE.

Et si la maîtresse se rappelle avoir déterminé la catastrophe par quelque négligence d'attitude, par quelque imprudence de parole, le véritable assassin n'est même plus le mari, c'est elle.

GISELLE.

Vous avez raison.

LÉONORE.

C'est désormais devant ses yeux, à elle, que le spectre revient avec la balafre rouge, et la tête qui fait : « Si, c'est toi! »

GISELLE, *se levant.*

N'avez-vous pas vu un éclair?...

LÉONORE, *riant.*

Non, superstitieuse!... C'est vous qui vous frappez, outre mesure, des sujets damnables que nous avons eu l'audace d'agiter. Moi, je ne crois pas aux conversations qui attireraient la foudre.

GISELLE, *ayant regardé au dehors.*

Le ciel est limpide. Mais la brise commence à s'élever... Ne prenons pas froid. *(Elle repousse le battant de la porte et revient.)* Ah! vous repliez votre ouvrage?

LÉONORE.

Je n'ai plus de soie.

GISELLE.

Je vais donc aussi me replier. *(Elle va vers la bibliothèque, et y prend un livre.)*

LÉONORE.

Vous comptez lire dans votre lit?

GISELLE.

Pour m'endormir.

LÉONORE.

Le fait est qu'il est encore de bien bonne heure... Me laissez-vous les revues?

GISELLE.

Parfaitement! *(Elle s'embarrasse une main de livres, l'autre main d'une lampe, tandis que Léonore fait de même. Toutes deux vont se retirer par le fond, quand Giselle voit Léonore regarder vers la porte du jardin.)* Ah! nous venons de nous rappeler ensemble que la barre n'est pas remise.

LÉONORE.

En effet!

(Elles ont une hésitation pareille à se débarrasser les mains.)

GISELLE.

Ça va être bien du travail.

LÉONORE.

Bah! Qui voudriez-vous qu'il entrât?

(Giselle répond par un geste d'assentiment; et les deux femmes sortent en devisant.)

ACTE II

Même décor. — D'abord, l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, *seul. — Il entre par le fond, en tenue de chasse, son fusil en bandoulière, une lanterne à la main. — Regardant l'heure.*

Quatre heures et demie... C'est ce qui s'appelle être exact... *(A la lueur de sa lanterne, il glisse deux cartouches dans les canons.)* Voyons un peu quel temps il fait... *(Il pose son fusil, va à la porte et s'aperçoit que la barre est retirée.)* Tiens! on a déjà ouvert. Gérard sera donc descendu avant

moi... *(Appelant, à demi-voix, par la porte qu'il a entrebâillée.)* Laurent, tu es là?

SCÈNE II

RAYMOND, LAURENT.

LAURENT, *à demi-voix.*

Oui, monsieur Raymond.

RAYMOND, *de même.*

Tu as vu sortir mon frère?

LAURENT.

Non. Mais je ne fais que d'arriver.

RAYMOND.

Sans doute, il aura été jusqu'au chenil, pour détacher un des chiens... Tu vas aller par là. Si mon frère s'y trouve, tu reviendras tout de suite me chercher. Sinon, ce n'est pas la peine que tu refasses encore une fois le trajet. Tu nous attendras là-bas, jusqu'à ce que nous arrivions te prendre au passage... *(Laurent sort.)*

Ah! écoute encore... *(Raymond sort à moitié de scène, sur le seuil de la maison. Sa lanterne se trouve ainsi portée au dehors, et l'obscurité se refait sur la scène.)*

SCÈNE III

RAYMOND, *d'abord vu de dos;*
VIVARCE, *puis* GÉRARD. *Vivarce entre par le fond. Pendant qu'il écarte la portière pour passer, on voit derrière lui de la lumière, et un appel se fait entendre.*

LA VOIX DE GÉRARD, *encore invisible.*

Hé! Raymond!

(Vivarce, ayant laissé retomber la portière, s'avance d'un pas rapide vers l'issue. Entre, par le fond, Gérard, équipé comme son frère, un flambeau à la main.)

RAYMOND.

Hein! *(En se retournant, il porte sa lanterne à la face de Vivarce, qui allait donner contre lui, et qui recule.)* Toi! d'où diable viens-tu?

GÉRARD, *survenant, à Vivarce.*

Comment! c'était toi qui enjambais l'escalier, quatre à quatre, devant moi?

VIVARCE, *faisant bonne contenance.*

Oui. J'ai été chassé de chez moi par une crise de névralgie intolérable. J'ai imaginé que je pourrais, sans déranger personne, trouver, dans un placard du corridor, votre pharmacie de campagne...

GÉRARD.

Je t'ai pris, naturellement, pour Raymond, puisque la pièce d'où je t'ai vu sortir est celle qui donne accès dans les chambres de nos femmes...

RAYMOND.

Vivarce!

VIVARCE.

J'étais sans lumière... Je me guidais par les échappées, çà et là, des rayons de lune... Je me suis égaré.

GÉRARD.

Pourquoi n'as-tu pas répondu, quand j'ai, dans le silence, appelé à demi-voix?

VIVARCE.

Je n'ai pas entendu.

GÉRARD, *élevant le ton.*

Alors, pourquoi t'es-tu sauvé en courant?

VIVARCE.

J'ai été absurde, j'en conviens. Mais je venais de m'apercevoir, à la fois, que j'avais fait fausse route, et que justement, je n'aurais pas dû être où mon erreur m'avait mené.

RAYMOND.

Et, au lieu de t'expliquer tout bonnement avec lui, tu as jugé plus à propos de prendre la fuite?

VIVARCE.

Je vous répète que les nerfs me font mal, à en grincer des dents : j'étais en mauvaise disposition pour peser telle ou telle convenance. Et, depuis lors, vous m'interrogez ensemble sur un ton de vivacité que je commence à trouver, je vous le déclare, excessif.

RAYMOND, *violemment.*

Par où es-tu entré dans cette maison?

GÉRARD, *de même.*

Oui, par où?

RAYMOND.

C'est par cette porte, puisque, quand je t'ai arrêté, tu la regagnais?

VIVARCE.

Parfaitement.

GÉRARD.

Tu l'as donc trouvée ouverte?

VIVARCE.

Oui.

RAYMOND.

Je l'avais fermée, ce soir, moi-même, de mes propres mains.

VIVARCE.

Il est à croire que tu l'avais insuffisamment fermée.

RAYMOND.

Non. Je suis sûr d'avoir bien clos. Il faut qu'après moi l'on ait rouvert : ainsi, tu étais attendu. Par qui?

VIVARCE.

Allons donc! Qui voudriez-vous que ce fût?

GÉRARD.

Ma femme, ou la sienne?

RAYMOND.

Oui! oui!...

VIVARCE.

En voilà assez! Je vous ai donné les explications possibles. A toute question de plus, je ne répondrai que comme à une offense.

GÉRARD.

Tu ne t'en tireras pas en payant d'audace... *(Il se précipite sur Vivarce.)* Misérable!...

VIVARCE, *à demi renversé.*

Mais c'est de la folie!

RAYMOND, *maitrisant Gérard.*

Il faut d'abord savoir auquel de nous il appartient.

VIVARCE, *libéré de l'étreinte.*

Encore une fois, vous êtes fous, tous les deux, absolument fous!

GÉRARD.

Montons, chacun, droit chez notre femme.

La coupable, ainsi saisie à l'improviste, est d'avance confondue! *(Il fait un pas vers la portière; Léonore, la soulevant, apparait.)* Toi!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉONORE.

RAYMOND.

C'est Léonore!

GÉRARD.

Comment es-tu là?... Tu venais refermer la maison, après la retraite de ton amant?

LÉONORE.

Oh!... Oh! non!

GÉRARD.

Si ce n'est pas cela, si tu as quelque chose à alléguer, fais-le vite! très vite!

LÉONORE.

Mon Dieu! Ne m'apostrophe pas de la sorte!

GÉRARD.

Pourquoi te cachais-tu ?... Pourquoi es-tu si bouleversée ?

LÉONORE.

Je ne me cachais pas ; j'écoutais. Je n'ai pas fui : je me suis présentée à toi. Je suis bouleversée de ce que j'ai entendu, comme vous l'êtes de ce que vous disiez... J'avais été éveillée par du bruit qui s'élevait de cette pièce. Cela pouvait être des malfaiteurs... le feu... J'ai jeté en hâte un peignoir sur mes épaules. J'ai couru vers ta chambre que tu avais désertée. De plus en plus inquiète, je suis revenue tendre l'oreille par-dessus la rampe de l'escalier. Naturellement, j'ai eu la curiosité de descendre, après avoir reconnu d'abord la voix de Raymond, puis la tienne...

GÉRARD.

Et celle de Vivarce ?

LÉONORE.

Oui, aussi celle de Vivarce.

VIVARCE

Je vous dis...

RAYMOND, *impérieusement, à Vivarce.*

Toi! pas un mot!

GÉRARD.

Dès que tu as compris de quoi il s'agissait, qui t'a retenue d'entrer pour protester immédiatement de ton innocence?

LÉONORE.

Je n'ai pas admis que je fusse accusée.

RAYMOND.

Vous l'êtes, pour le moins, autant qu'une autre!

LÉONORE, *à Raymond.*

Je ne relève que de mon mari. De quel droit m'interpellez-vous ainsi?

RAYMOND.

Je défends ma femme absente... L'homme que nous tenons, c'est vous qui l'avez accompagné jusque-là. Pendant que vous êtes à veiller, Giselle ne s'est pas émue : elle repose, elle!

LÉONORE, *tendant les bras vers son mari.*

Oh!

GÉRARD, *à Raymond.*

Qu'en sais-tu ?... Nos rumeurs ont eu de quoi effaroucher ici tout sommeil. Ce qui, au contraire, pourrait plaider pour ma femme, c'est que précisément elle soit restée à proximité, comme si elle n'y voyait point de danger qui la regardât. Il lui aurait été facile de n'être pas là, non plus, en se terrant au fond de l'alcôve, la tête sous l'oreiller.

RAYMOND, *troublé, allant vers le fond appeler.*

Giselle !

LÉONORE, *voulant remercier son mari.*

Ah !... Gérard !...

GÉRARD, *l'arrêtant.*

Attendons !... *(A Raymond.)* Elle ne répond pas.

RAYMOND, *appelant plus fort.*

Giselle !... Giselle !...

GÉRARD.

Vas-y donc !

(Raymond disparait par le fond.)

SCÈNE V

VIVARCE, GÉRARD, LÉONORE.

LÉONORE, *à Vivarce.*

Profitez de l'absence de Raymond pour déclarer que ce n'est pas de chez moi que vous sortez.

VIVARCE.

Mais je ne sors ni de chez vous ni de chez la femme de Raymond. Il y a une fatalité qu'ils ne veulent pas admettre! Je leur ai expliqué que...

GÉRARD.

Saisis l'occasion qui t'est laissée d'en avoir fini avec moi. Sinon, ton refus d'être explicite, entre nous trois, je l'interprète comme un aveu...

LÉONORE.

Vivarce, donnez-lui une preuve que ce n'est pas moi!

VIVARCE.

Comment ?... Qu'est-ce que je puis dire ?... Que voulez-vous que je fasse ?

LÉONORE.

Ce sera un secret éternel entre nous. Ne me laissez pas sous le coup de l'accusation !... Par pitié de la détresse où vous me voyez, parlez vite, pendant l'instant où vous pouvez encore le faire impunément... Hâtez-vous, je vous en conjure !... Monsieur de Vivarce, je vous implore !...

VIVARCE.

Vous me voyez à la torture. Je n'ai pas le pouvoir, plus que personne ici, de mettre un terme à ce cauchemar !... J'ai passé près des chambres, sans avoir franchi le seuil d'aucune !

LÉONORE.

Oh ! vous êtes indigne envers moi !

GÉRARD.

Pourquoi es-tu si pressée de te faire innocenter par lui ? Tu n'espères donc pas que Giselle soit en train, là-haut, de te disculper ? Tu sais donc qu'elle n'a pas à reconnaître la chose comme étant à sa charge.

LÉONORE.

J'entends encore Giselle déclarant, il y a quelques heures, qu'elle n'était pas de caractère à jamais convenir d'une pareille faute... Mais l'idée fixe qui t'aveugle te retire aussi la mémoire.

GÉRARD.

Non. Je me rappelle, en effet... Mais, pourtant, tu ne supposes pas que si Giselle a trahi ses devoirs, elle pousserait l'infamie jusqu'à vouloir te compromettre à sa place ?

LÉONORE.

Qui sait jamais de quoi une femme peut devenir capable pour tenter de sauver son amant !

SCÈNE VI

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND.

Giselle dormait.

GÉRARD.

Tu en es sûr ?

RAYMOND.

Elle était si ensommeillée que d'abord elle ne saisissait pas le sens de mes paroles. Mais, dès qu'elle s'est rendu compte qu'il y avait eu prétexte à l'incriminer, elle a bondi... Elle vient.

LÉONORE, *tendant les bras vers Gérard.*

Ah !

GÉRARD.

Tu es bien sûr qu'il n'a pu y avoir aucune feinte de sa part ?

RAYMOND.

Sur quoi te fondes-tu pour insister de la sorte ?... Que s'est-on raconté ici pendant mon absence ?... Est-ce que Vivarce ?...

LÉONORE.

Il n'a rien voulu répondre.

RAYMOND.

Il semblerait cependant que vous êtes tombés d'accord sur quelque chose.

(Un temps.)

GÉRARD, *marchant vers son frère.*

Toi et moi, nous sommes réunis pour ne nous dire que de la vérité.

RAYMOND.

Bien entendu. Quoi?

GÉRARD.

Eh bien! Giselle a tenu, ce soir, de fort étranges propos.

RAYMOND.

A qui le dis-tu!... Malgré les apparences que je viens de voir, qui devraient me calmer, ce souvenir me hante et me harcèle!

SCÈNE VII

LES MÊMES, GISELLE.

LÉONORE.

Ah!... la voici!

GISELLE.

Qu'est-ce qu'on me veut? *(A Gérard.)* Qu'a-

t-on osé dire contre moi?... Quoi?... *(A Raymond.)* Je ne comprends pas. Je ne peux que me taire. Je laisse la parole à ceux qui auraient à parler.

GÉRARD, *à Giselle.*

C'est tout? Vous pensez qu'il n'en faut pas davantage pour vous justifier? Vous croyez pouvoir vous en tenir là?

GISELLE.

Oui.

RAYMOND, *à Léonore.*

A vous, alors!... Si la parole ne vous fait pas peur, défendez-vous!

LÉONORE.

Non!

VIVARCE.

Elles ont raison; elles ne doivent que du silence à votre aberration!

RAYMOND.

Nous ne confronterons utilement nos femmes qu'après avoir écarté un moment celui-là. Sa présence ajoute une force à celle des deux qui se joue de nous, de concert avec lui. *(A Vivarce.)*

Regagne ta chambre, en attendant. Depuis que tu n'es plus notre hôte, tu es notre prisonnier.

VIVARCE.

Vous me retrouverez dès que vous le désirerez. Vous ne tarderez pas, j'espère, à reconnaître votre erreur. Quand le calme sera rentré dans la maison, je reviendrai demander pardon à vos femmes de les avoir, bien innocemment, et si étourdiment, compromises! *(Il sort par la porte du jardin.)*

SCÈNE VIII

GÉRARD, RAYMOND, LÉONORE, GISELLE.

GÉRARD.

Sa dernière ruse ne nous fera pas prendre le change!

RAYMOND, *à Giselle.*

Ces détestables idées que, ce soir même, tu affichais devant nous, serais-tu seule à te dis-

simuler ce qu'elles ont dû prendre maintenant de signification à mes yeux?

GISELLE.

Oh! Raymond! Tu ne peux pas m'en faire sérieusement un grief! J'ai été sotte, écervelée. Mais, ces choses de honte et de sang, est-ce que j'en aurais plaisanté si j'avais cru à leur existence, seulement, dans nos parages?

RAYMOND.

Quels mots pourras-tu trouver qui ne me semblent pas la mise en pratique de tes théories sur le mensonge? Qu'inventeras-tu pour me soulager? Il faut que tu aies pitié de moi! Je suis loin d'être parfait, je ne me le dissimule pas. J'ai une nature brutale; mais, jusqu'à ce jour, tu n'as pas eu à en souffrir... *(Avec un sanglot dans la voix.)* Tu as toujours rencontré en moi un mari attentif à se surveiller, respectueux, fidèle, aimant.

GISELLE.

Mais je te suis fidèle aussi!... Mais, pour que je puisse me défendre librement, sans scrupule d'aucune sorte, attends que nous soyons tous les deux.

LÉONORE, *à Gérard.*

Laissons-les donc!... Et, toi, pareillement, viens m'écouter.

GÉRARD.

Non! Il n'y aura d'établi, de démontré, que ce qui, à nous quatre, défiera sur-le-champ toute réfutation.

RAYMOND.

Certainement!... *(A Giselle.)* Laquelle de vous, ce soir, est remontée la dernière?

LÉONORE, *à Gérard.*

Nous sommes remontées en même temps.

GISELLE, *à Raymond.*

Que voulais-tu tirer de là?

RAYMOND.

Celle qui se serait attardée seule ici l'aurait fait évidemment pour ôter cette barre.

GISELLE.

C'est moi qui l'ai ôtée... J'ai eu le sentiment de manquer d'air. Il n'y a pas de crime, j'imagine, à vouloir respirer.

GÉRARD.

La chose grave, en effet, n'est pas d'avoir

ouvert cette porte, mais, en s'en allant, de l'avoir laissée ouverte. Qui a pris cette responsabilité?

GISELLE.

Léonore a été d'avis qu'aucun intrus n'était à craindre.

LÉONORE.

Je n'aurais pas eu la force de refermer : je n'avais pas eu celle d'ouvrir.

RAYMOND, *à Giselle.*

Est-ce vrai?

GISELLE.

C'est vrai qu'elle a dit ne pas pouvoir... Mais, Raymond, sur la tête de nos enfants, je te jure que je n'ai rien à me reprocher!

GÉRARD, *à Léonore.*

Et toi, jureras-tu?

LÉONORE.

Oui.

GÉRARD.

Sur quoi?

LÉONORE.

Sur ce que tu voudras!

RAYMOND, *avec fureur.*

Ah!

GÉRARD, *aux deux femmes.*

Voyons!... Dans cette atmosphère de parjure, dans cet état de guerre où tout, entre vous, est de bonne guerre, évoquez le passé, cherchez-y des indices. Que celle qui peut accuser le fasse!

GISELLE.

Je ne sais rien!

LÉONORE.

Nous ne savons rien!

RAYMOND.

Elles pactisent pour nous berner. Ne viendrons-nous pas à bout d'arracher le secret? *(A Gérard, qui se dirige vers le fond.)* Où vas-tu?

GÉRARD.

Chercher dans quelle chambre l'adultère s'est vautré. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE IX

RAYMOND, GISELLE, LÉONORE.

RAYMOND.

Oui! puisque l'une de vous est à nous mentir, avec l'effronterie d'une prostituée, nous ne saurions tomber au-dessous d'elle, si bas que nous entraînent des investigations de laquais! *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE X

LÉONORE, GISELLE.

GISELLE.

Et maintenant?... Maintenant qu'il n'y a plus personne ici que l'on puisse abuser : jetez le masque!

LÉONORE.

Hein?... quoi?... C'est vous qui m'attaquez dans cette première seconde où nous allions reprendre haleine!... Déjà, je m'apprêtais à chercher avec vous de quel sortilège peut-être nous serions victimes ensemble!... Mais, du moment que vous n'avez pas cru à mon innocence, je ne commettrai pas la duperie de croire à la vôtre!

GISELLE.

Comment voulez-vous que je vous croie innocente?... Comment me mettriez-vous dans la tête que c'est moi qui ai commis votre faute?

LÉONORE.

J'admire combien vous êtes certaine qu'il y a une coupable! Et vous vous trahissez vous-même, en vous montrant si pressée d'en jeter une, moi au lieu de vous, à ces bêtes féroces!

GISELLE.

Léonore, de vous à moi, toute comédie est inutile!

LÉONORE, *à voix très haute.*

Vous jouez pourtant une comédie, en ce moment. Vous calculez, sans doute, qu'on

nous épie! Et c'est pour des oreilles invisibles que plaide votre promptitude à me charger, à vous décharger sur moi!

GISELLE.

On ne nous écoute pas!... Et si vous le voulez, parlons tout bas... Une dernière fois, Léonore, méritez mon pardon, ma pitié, mon assistance, par un mot de franchise!

LÉONORE, *à voix basse.*

Eh bien, ne pouvant être entendue que de vous seule et de moi, je vous dis que si vous n'êtes pas coupable, il n'y a pas de coupable!... Prouvez que Vivarce n'est pas votre amant; et, moi, je saurai bien prouver qu'il n'a jamais été le mien... Il reste un mystère à éclaircir, une erreur abominable... Réfléchissons!... Imaginons!... Trouvons!... *(A Neste, qui entre par la porte du jardin.)* Ah! mon cousin!

SCÈNE XI

LÉONORE, GISELLE, NESTE.

GISELLE, *à Neste.*

Vivarce vous a informé?

NESTE.

Oui. Ma parenté, mon âge, une conversation antérieure me désignaient à lui pour me faire intervenir... Où en est-on?

LÉONORE.

On s'accuse! On se hait! On se maudit!

GISELLE.

Soyez sûre, mon cousin, que, moi, je ne crains rien pour moi!

NESTE, *aux deux femmes.*

Je vous en supplie : pas de lutte entre vous! Je comprends qu'ici une malheureuse défend, comme elle peut, ses suprêmes pudeurs, qu'elle travaille à épaissir les doutes qui sauvegardent

encore un être aimé. Et je l'absous du triste courage qu'elle met à lancer l'accusation ou à la renvoyer, pour gagner des heures, des minutes!... Allons, ne vous raidissez pas l'une contre l'autre : aidez-moi, les premières ; entr'aidez-vous... Où sont Gérard et Raymond?...

LÉONORE.

Chez nous.

NESTE.

Ne laissez point ces natures d'acier s'aiguiser entre elles... Ne cessez pas plus longtemps d'étourdir vos maris par des protestations. Courez les rejoindre dans vos chambres. Là est votre place, là est votre empire... Léonore, allez!

LÉONORE.

Vous croyez?

(Il la pousse doucement vers la portière du fond. Elle sort.)

SCÈNE XII

GISELLE, NESTE.

NESTE.

Vous aussi, Giselle, allez!

GISELLE, *résistant.*

Mais...

NESTE.

Est-ce que vous appréhendez de vous retrouver aux prises avec Raymond?

GISELLE.

Non pas!... Cependant, après les soupçons odieux dont il m'a outragée, il est bien naturel que j'éprouve de la répulsion à le revoir!

NESTE.

Allez, vous dis-je! C'est ce que, toutes les deux, vous avez de mieux à faire... Moi, je reste dans cette salle, à portée d'un premier appel, si, vous ou elle, je vous avais envoyées,

hélas! au danger. Et je garde ainsi le passage par où les hommes de là-haut peuvent marcher sur l'homme de là-bas!

(Giselle sort par le fond.)

SCÈNE XIII

NESTE, VIVARCE. *Vivarce apparaît, par la porte du jardin, sur le seuil.*

NESTE.

Que revenez-vous faire ici?

VIVARCE.

Je vous avais suivi. J'ai écouté. Je sais que, pour elle, rien n'est encore perdu, et que le temps d'agir utilement me reste peut-être encore... Chargez-vous de persuader à vos cousins qu'ils se contentent de la satisfaction que je leur apporte : je vais me tuer.

NESTE, *violemment.*

Qu'est-ce que vous dites?... Non! Cela ne

vous est pas permis : ce serait un aveu, ce serait reconnaître qu'il y a faute, et, par conséquent, que vous laissez, derrière vous, une complice !

VIVARCE.

Le mal ne peut pas être aggravé. Si vous aviez assisté à mon interrogatoire, vous sauriez que la certitude des deux frères, contre moi, est inébranlable !

NESTE.

Vous tuer ! Mais, tant qu'on est vivant, il faut s'ingénier, au contraire, à ne pas mourir !... Vous tuer !... C'est un moyen de fou.

VIVARCE.

Je n'ai rien de plus sage à faire. Désormais une âpre surveillance enferme la femme que j'aime. La vie sans elle ne m'est rien. Et c'est une double dette que je vais acquitter : car, en me sacrifiant pour l'amour de celle qui est ma maîtresse, je me sacrifie aussi à l'honneur de l'autre, qui est mon amie.

NESTE.

Est-ce que votre mort peut les tirer d'affaire

aux yeux de ces maris enragés du besoin de savoir?...

VIVARCE.

Chaque minute de plus où ils me sentent encore de ce monde augmente l'obsession de leur jalousie physique. Un adoucissement leur viendra, soyez sûr, dès qu'ils ne me sauront plus, en chair et en os, tel que j'étais pour faire ce qu'ils flairent que j'ai fait.

NESTE.

C'est horrible!

VIVARCE.

Vous ne dites plus que c'est fou... Écoutez donc : il faut qu'en dehors des intéressés tout le monde croie à un accident. Voici le soleil levé; le départ en chasse est plausible; je prends un fusil... *(Ses yeux se fixent sur l'arme déposée par Raymond.)*

NESTE.

Mon ami...

VIVARCE.

Je ne dépasserai pas la lisière du parc, afin que l'on me découvre promptement. L'opinion

croira qu'en sautant un fossé j'ai maladroitement fait partir une détente. Vous voyez comme cela s'arrange naturellement. Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous... Monsieur de Neste... *(Il tend au marquis une main que celui-ci laisse tendue dans le vide.)*

NESTE.

Il y a ici une femme, toute mon âme me le dit, qui a le droit de savoir ce que vous prétendez faire de votre existence.

VIVARCE.

Sur votre âme, au contraire, ne risquez pas de suggérer à l'une des deux belles-sœurs la désastreuse idée d'agir contre son propre salut, par faiblesse pour moi. Attendez qu'il soit trop tard. Alors, mon destin étant accompli, elle ne se devra plus tout entière qu'à elle-même, pour sauver du naufrage ses droits de mère et ses intérêts de femme.

NESTE.

Mais, si la nouvelle de votre mort entrait ici sans que la malheureuse fût seulement prévenue, comment n'aurait-elle pas une exclamation fatale, un irrésistible cri des entrailles?

VIVARCE.

Ce sera son moment difficile... Chacun a le sien... Mais j'ai vu, cette nuit, avec quelle énergie elle acceptait ce qui est fait et ne peut être défait. Sous tant de regards braqués autour de nous, ni le visage ni le mot qu'il fallait ne lui ont manqué. Je n'aurais pas compté que sa trempe morale fût si solide à l'épreuve. Je le sais maintenant. J'ai bon espoir... Allons! monsieur de Neste, ne m'objectez plus rien. Vous n'ignorez pas que je vais épargner de la besogne à vos cousins, et que j'aurai préservé votre famille d'avoir son nom dans les causes célèbres. C'est vous-même qui m'avez prédit un dénouement tragique.

NESTE.

Eh bien! non, non! ce n'est pas la morale meurtrière de ces sauvages qui doit triompher! Il faut une justice ici-bas, et que nul n'y paie plus cher que ne vaut la faute!... Des sourires, des baisers, des caresses ne peuvent s'expier, comme l'empoisonnement ou le parricide, dans le sang de ceux qui n'ont fait que de la volupté sous le ciel!... Non, humainement, je ne peux pas prêter les mains à votre

mort, moi qui survis vieux, tranquille, honoré, après avoir fait pis que vous; moi qui ai trompé dix maris, qui ai trompé ma femme, et qui ai cru n'avoir qu'à m'incliner quand, à son tour, elle... Ah! que me faites-vous dire!...

VIVARCE.

Ne me plaignez plus. Vous n'aurez pas connu le goût de l'amour dont on meurt, et c'est moi qui vous plains!

NESTE, *l'oreille aux écoutes.*

Quelqu'un vient... Prenez garde!

VIVARCE.

Adieu! *(Il prend le fusil, et s'enfuit par la porte du jardin.*

SCÈNE XIV

NESTE, GÉRARD.

NESTE, *à Vivarce disparu.*

Non! pas adieu!

GÉRARD, *s'interposant entre Neste et la porte du jardin.*

Avec qui parliez-vous?

NESTE, *appelant toujours.*

Jeune homme!

GÉRARD.

C'était lui! Que cherchait-il?

NESTE.

Tout à l'heure, je te raconterai. Ne m'arrête pas... *(Il essaie de passer.)*

SCÈNE XV

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND.

Pourquoi ces cris?

GÉRARD, *à Neste.*

A la fin, expliquez-vous!

NESTE.

Soit! Sachez donc l'horreur qui se prépare et n'assumez pas qu'elle soit : il est parti se tuer.

RAYMOND ET GÉRARD, *ensemble.*

Ah!

NESTE.

Mais moi, je l'empêcherai!

GÉRARD, *lui barrant le passage.*

De quoi vous mêlez-vous?

RAYMOND, *entrainant Neste vers un fauteuil.*

Vous ne nous quitterez pas.

NESTE.

Quoi! vous me liez à votre crime!

RAYMOND, *gardant le marquis.*

(A Gérard.) Va voir!... Où est-il?

GÉRARD, *sur le seuil, suivant des yeux le trajet de Vivarce.*

Il a dépassé la maison du garde... Il gagne le saut-de-loup... Il a disparu...

NESTE.

Oh!... Au moins, jurez-moi que vos accusations incertaines qui, pour moitié, pèsent forcément sur une innocente, jurez-moi que tout le mauvais songe de cette nuit va s'enterrer avec cet homme qui retourne à la terre...

RAYMOND.

Qu'est-ce que sa mort change à nos doutes?...

NESTE.

Et l'exemple qu'il vous donne, le compterez-vous pour rien? Ne pouvez-vous sacrifier des soupçons obscurs et la persécution sur vos femmes, pendant que lui, l'autre! pour la délivrance de tous, sacrifie sa vie?

GÉRARD.

Il reste toujours une coupable...

(On entend un coup de feu.)

NESTE.

Elle est punie!... *(Un silence.)* Sentez-vous passer le froid de la mort, sous qui toutes les récriminations des vivants sont chétives et n'ont plus qu'à se faire muettes?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GISELLE.

GISELLE.

Qu'y a-t-il ?

RAYMOND.

Viens !... Viens devant moi que je te regarde l'apprendre.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LÉONORE.

LÉONORE.

Qui a tiré si près du château ?

GÉRARD, *à Léonore.*

Vivarce s'est tué.

GISELLE, *se jetant dans les bras de son mari.*

Le malheureux!

LÉONORE, *s'élançant vers la porte du jardin.*

Il n'est peut-être pas mort... Il faut le secourir!

GÉRARD.

C'est toi qui as besoin de le revoir? C'était toi sa maîtresse!

LÉONORE.

Non! encore non! Mais fais-moi place!...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *apparaissant, par la porte du jardin, sur le seuil.*

L'ami de ces messieurs a eu un accident : la gâchette s'est engagée dans une grosse branche; il aura tiré l'arme par le canon...

NESTE, *à Laurent.*

Allez le relever; on vous suit.

LÉONORE, *à Laurent.*

Il n'est pas mort?

LAURENT.

Toute la charge est venue en plein cœur. *(Il se retire.)*

SCÈNE XIX

LES MÊMES, *moins* LAURENT.

LÉONORE.

Mort!... Il est mort!... C'est fini... Gérard, étrangle-moi : il était mon amant!

GÉRARD, *marchant contre elle.*

Gueuse!

(Giselle s'évanouit, à droite, sur un fauteuil.)

NESTE, *voulant s'interposer.*

N'es-tu pas assez vengé? Elle est la mère de ton enfant...

RAYMOND, *au marquis, tout en le maintenant.*

Laissez-le : il est le juge.

GÉRARD, *tenant Léonore.*

Je ne te tuerai pas.

LÉONORE.

Par pitié! la mort!... la délivrance!

GÉRARD.

Je ne te chasse pas non plus. Je te garde pour te forcer à vivre!

LÉONORE.

Vivre!... oh! non!... Mais saurai-je mourir, à moi seule? *(Elle tombe, en gémissant.)*

NESTE.

Là-bas, un cadavre! Ici, des sanglots de captive!... Et, vous, implacables, sans doute vous vous flattez toujours d'être ainsi dans le vrai, d'être ainsi dans le bien!

RAYMOND, *bas, à Giselle, qui reprend connaissance.*

Pardon!... pardonne-moi!

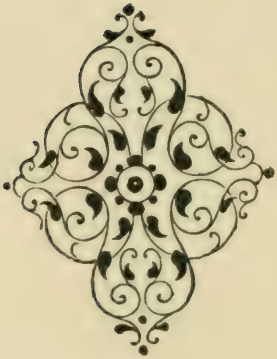
GÉRARD.

Ce sont les hommes de notre espèce qui, à

travers les temps, assurent le règne du mariage, en veillant sur lui, les armes à la main, comme sur une Majesté.

NESTE.

C'est par nous autres, amis fervents et respectueux de la vie, c'est par nous, pécheurs *(Il relève Léonore.)* qui, dans la créature, soutenons notre sœur de faiblesse, c'est par nous que finira pourtant le règne de Caïn!



POINT DE LENDEMAIN

ADAPTATION EN DEUX ACTES

DU CONTE DE VIVANT DENON.

PERSONNAGES

	Cercle de l'Union Artistique. *11 janvier 1890.*	Odéon. *18 octobre 1901.*
DAMON.	MM. X.	MM. LAUMONIER.
LE BARON.	X.	CÉALIS.
LE MARQUIS.	DUMÉNY.	DAUVILLIER.
UN VALET DE CHAMBRE.	X.	SYNÈS.
LA BARONNE.	Mmes BARTET.	Mmes MITZY DALTI.
UNE SOUBRETTE.	DU MINIL.	CH. DURAN.

La scène se passe aux environs de Paris, en 1777.

POINT DE LENDEMAIN

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon de château élégamment meublé. C'est le soir. Par la porte du fond, donnant sur un perron, le parc éclairé de la lune. Porte à gauche, porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE SOUBRETTE, *puis* UN VALET DE CHAMBRE, *puis* LA BARONNE *et* DAMON. *Au lever du rideau la soubrette achève d'allumer les flambeaux de la cheminée. Elle va au fond, ouvre la fenêtre. Un valet de chambre, venant du fond avec un flambeau à deux branches allumé, se place sur le seuil de*

la porte d'entrée. La baronne et le chevalier, en costume de gala sous les manteaux, entrent ensuite et descendent au milieu de la scène. Le valet de chambre sort.

DAMON.

A la fin, je vous en conjure, baronne, daignez m'apprendre où je suis, et quel jeu vous voulez faire de moi, et jusqu'à quand me mènera la plaisanterie qui vous a fait m'enlever tout à l'heure, en plein opéra?

LA BARONNE.

Vous êtes ici dans un très beau séjour, mon cher Damon, ainsi que vous pourrez vous en rendre compte, par l'environ, demain matin...

DAMON, *aguiché.*

Mais chez qui est-ce que vous m'avez conduit?

LA BARONNE.

Chez mon mari...

DAMON, *aussitôt déçu.*

Ah!

LA BARONNE.

Le connaissez-vous?

DAMON.

Pas du tout!

LA BARONNE.

Eh bien, moi, je le connais un peu... Et j'espère que vous en serez content. On nous réconcilie pour des raisons de famille qui ne vous intéresseraient pas. Il y a six mois que cela s'arrange, et il y en a un que nous nous écrivons. C'est, je pense, assez galant à moi de l'aller trouver?...

DAMON.

Certes oui!... Mais, s'il vous plaît, que fais-je là, moi? A quoi puis-je être bon?

LA BARONNE.

C'est mon affaire. J'ai craint l'ennui d'un tête-à-tête : je vous sais aimable; et l'inspiration m'est venue de vous enlever à la solitude dans laquelle vous végétiez, ce soir. Au surplus, vous-même, n'éprouviez-vous pas quelque honte à être d'aussi bonne heure au spectacle? Je vous ai sauvé du ridicule... Voici bientôt neuf heures. Je gagerais que c'est à peine si la Comtesse entre maintenant dans sa petite loge.

DAMON, *modestement.*

J'ignore, d'ailleurs, si elle devait ou non s'y rendre.

LA BARONNE, *avec une petite mine de moquerie.*

Très bien. La discrétion est votre vertu favorite. Vous m'avez même confié que vous lui deviez bien des instants de bonheur.

DAMON.

Mais prendre le jour d'un raccommodement pour me présenter à votre mari!... Vous me feriez croire que je suis sans conséquence, si, à vingt-cinq ans, on pouvait l'être... Ajoutez à cela l'air d'embarras qu'on apporte à une première entrevue... En vérité, je ne vois rien de plaisant, pour aucun des trois, à la démarche où vous nous avez engagés.

LA BARONNE.

Ah! point de morale, je vous en conjure : vous manqueriez l'objet de votre emploi. Il faut m'amuser, me distraire et non me prêcher.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE BARON, *achevant de s'ajuster.*

LE BARON, *froidement et poliment.*

Excusez-moi, madame, de ce que, ne vous attendant plus que pour demain, ni moi, ni le château n'ayons été immédiatement prêts à vous recevoir.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous retrouver. Et voulez-vous bien, je vous prie, remercier le chevalier Damon, ici présent? Le hasard l'avait conduit dans une loge près de la mienne; et je me suis permis de lui demander qu'il me servît de protecteur sur le grand chemin.

LE BARON, *après avoir offert sans bonne grâce sa main à Damon.*

Mon parent, le Marquis, aurait pu, ce me semble, s'être mis à vos ordres...

LA BARONNE, *évasivement.*

Oh! ce n'est point sa faute. On m'a dit qu'il était en voyage, de quelque côté sans doute où l'appelait son cœur; à moins que ce ne soit ailleurs encore, je ne sais...

LE BARON, *un peu mécontent.*

Vous le persiflez donc toujours?

LA BARONNE.

Refait-on son caractère? Commande-t-on à ses goûts?

DAMON, *qui n'a cessé de chercher une contenance.*

Je suis émerveillé de la fantaisie qui a dirigé l'installation de cet ameublement... Et ces couronnes de roses, ce ne peut être qu'un grand artiste qui les a peintes sur leur fond de ciel?

LA BARONNE.

Vous ne voyez rien encore, Damon. Il faut que je vous mène à l'appartement de Monsieur.

LE BARON, *poliment.*

Eh! madame, il y a deux ans que je l'ai fait défaire.

LA BARONNE, *distraitement.*

Ah! Ah!

(Deux valets apportent une petite table sur laquelle un souper est servi.)

LE BARON.

J'ai pensé que vous auriez envie de vous réconforter.

LA BARONNE.

Excellente idée. Justement, pour parer à tout risque de la surprise, j'avais fait emporter, dans le coffre de la voiture, un de ces fins pâtés d'alouettes dont je me souviens que vous êtes friand.

LE BARON, *poliment.*

Madame, il y a trois ans que je suis au lait.

LA BARONNE, *distraitement.*

Ah! Ah!

LE BARON, *poliment.*

Je vous sais gré, madame, de la précaution que vous avez eue d'amener Monsieur : vous avez jugé que j'étais de méchante ressource pour la veillée, et vous avez bien jugé, car je me retire. Un soupeur qui ne soupe pas ne sert qu'à couper l'appétit des convives... Monsieur voudra bien me pardonner et se charger

de faire ma paix avec Madame. *(Le Baron salue poliment et se retire.)*

SCÈNE III

LA BARONNE, DAMON.

LA BARONNE.

Avez-vous faim?

DAMON.

Toujours. Et vous?

LA BARONNE.

Quelquefois. *(La soubrette entre et vient parler bas à l'oreille de la Baronne.)* Mais qu'est-ce encore?... Quoi?... *(A Damon.)* Il paraît que mon mari me laisse le soin de pourvoir à votre logement. Cela va être fait; et je reviens à vous dans l'instant. *(La Baronne sort avec la soubrette.)*

SCÈNE IV

DAMON, *seul.*

J'ai l'air d'être en bonne fortune, et je serais

presque tenté de m'y croire. Et pourtant, c'est invraisemblable! Ma compagne de ce soir est une femme à grande passion; et dans cette heure même, elle a une inclination si reconnue pour le Marquis, qu'elle ne peut douter que je n'en sois instruit. Et, d'autre part, elle est amie trop intime de la Comtesse pour ignorer l'état de mon cœur... Aurait-elle rompu avec le Marquis?...

SCÈNE V

LA BARONNE, DAMON.

LA BARONNE, *montrant l'extérieur par la porte du fond.*

On vous prépare le pavillon qui est au bout de la terrasse. A votre réveil, vous aurez une vue superbe, car les jardins descendent jusqu'à la Seine.

DAMON.

Est-ce bien clos, au moins, ce pavillon?

LA BARONNE.

Vous avez peur des moustiques?

DAMON.

Non, des voleurs.

LA BARONNNE, *riant.*

Ha! ha! ha!... En cas d'alerte, appelez-moi.

DAMON.

Si j'étais sûr que vous vinssiez!... *(Il la regarde hardiment. Elle baisse les yeux.)*

LA BARONNE.

Je vous serais d'un mince secours.

DAMON, *se rapprochant, et avec feu.*

Vous ne vous appréciez pas à votre valeur. et la perspective seule que j'aurais votre présence m'anime déjà d'une énergie...

LA BARONNE, *l'écartant.*

Je veux vous en croire sur parole... Et asseyez-vous. *(Ils se mettent à table.)* ... Que la lune était claire pendant notre route! Et comme la nuit était calme; et combien touchant le silence de la nature! En somme, avez-vous pu vous faire une idée du paysage que nous traversions.

DAMON.

Oh! le spectacle me semblait si différent,

selon que je regardais par ma portière, ou que je me penchais vers la vôtre.

LA BARONNE.

Trêve de galanterie! Sinon, je me persuaderais que, à un moment, votre manière d'agir ne fût pas fortuite, mais que vous avez bel et bien eu le projet, dans la voiture, de me convaincre de l'imprudence de ma démarche.

DAMON.

Des projets?... Vis-à-vis de vous?... Quelle duperie! Vous les verriez venir de trop loin... Mais un cahot, qui fait qu'on se rapproche, cela se pardonne...

LA BARONNE.

Bon! bon! Vous avez compté là-dessus à ce qu'il me paraît... Ah! çà, dites-moi donc, comment avez-vous trouvé mon mari? Assez maussade, n'est-il pas vrai? Le régime ne le rend pas aimable... Je crains qu'il ne vous ait point vu tout à fait de sang-froid, et que notre amitié lui devienne suspecte. N'avez-vous pas remarqué l'air de Monsieur en nous quittant?

DAMON, *contrarié.*

Oui, n'est-ce pas? il avait un air?... Comme c'est désagréable! Et m'en voilà peut-être em-

pêché de choses pour l'avenir, moi qui ai le principe de toujours commencer une cour par le mari!...

LA BARONNE, *souriant.*

Il ne faudra donc pas que vous prolongiez ce premier séjour, car le mien en prendrait certainement de l'humeur. En sorte que, dès qu'il arrivera du monde ici... Et sans doute quelqu'un ne tardera pas à arriver...

DAMON.

Ah! vous attendez prochainement... quelqu'un?... Le Marquis, je gage!...

LA BARONNE, *évasivement.*

D'ailleurs, vous avez aussi vos ménagements à garder, vis-à-vis de la Comtesse... *(Damon se détourne avec dépit.)* Si elle me savait en votre compagnie, elle concevrait que je veux me venger d'elle, comme j'en ai le droit.

DAMON, *sans avoir écouté et se retournant vers la baronne.*

Que dites-vous?

LA BARONNE.

Rien. Je m'entends. Je me parlais à moi-même.

DAMON, *nerveusement.*

Enfin, je m'en tiens au parti de rire de mon personnage. Mais avouez que je suis docile. Quoi? Vous m'enlevez pendant le premier acte d'Armide, en m'interdisant toute résistance; et j'étais déjà hors de la ville, avant d'avoir pu m'informer de ce que vous prétendiez faire de moi. Je ne suis pas plutôt arrivé à destination que déjà vous m'invitez à partir, pour céder la place à vos autres distractions... Bref, madame, je préférerais comprendre.

LA BARONNE, *se levant de table.*

N'hésitez pas à vous mettre en colère. Je raffole de ce genre d'état chez les gentilshommes.

DAMON, *se levant à son tour et changeant de ton.*

Dieu sait pourtant si je suis sensible au charme et à la douceur de la confiance! Dieu sait si je la mérite!

(La Baronne s'assied sur une bergère et du bout de son éventail indique à Damon un siège bas, devant elle.)

LA BARONNE.

Et qui peut mieux que nous, avec moins d'effroi, jouir de ce charme et de cette dou-

ceur... Je sais trop combien vous tenez au lien que je vous connais, pour avoir rien à redouter auprès de vous.

DAMON, *empressé.*

J'appréhendais cependant d'avoir effrayé votre esprit, par cette innocente privauté que je me permis durant notre voyage.

LA BARONNE.

Oh! je ne m'alarme pas si aisément.

DAMON.

Je tremble tant qu'il ne vous en reste quelque nuage!

LA BARONNE.

Que faudrait-il donc pour vous tranquilliser?

DAMON.

Vous le pouvez.

LA BARONNE.

Et comment?

DAMON.

Vous ne le devinez pas?

LA BARONNE.

Mais je souhaite d'être éclaircie.

DAMON.

J'ai besoin d'être sûr, absolument sûr, que vous me pardonnez.

LA BARONNE.

Pour cela, qu'exigez-vous?

DAMON, *se rapprochant.*

Accordez-moi franchement, à l'heure même, ce baiser surpris tantôt, par hasard, et qui a paru vous effaroucher...

LA BARONNE.

Que ne parliez-vous? Je le veux bien. Vous seriez trop fier si je le refusais. Votre amour-propre vous ferait croire que je vous crains. *(Elle lui laisse prendre un baiser que Damon prolonge et dont il s'étourdit. Un temps.)*

DAMON.

N'observez-vous pas, madame, que, parfois, on entend le silence.

LA BARONNE, *troublée, se levant.*

Allons prendre l'air dans le parc... La flamme de ces bougies, la température de cette pièce, par cette soirée si lourde, tout cela ne vous vaut rien... Venez, que je vous

conduise, en nous promenant, jusqu'à votre porte... *(Elle remet son manteau.)*

DAMON.

Je crois, en effet, que ce que nous respirons ici est plus dangereux pour moi que pour vous.

LA BARONNE.

Oui... je suis peut-être moins susceptible qu'une autre... Mais, n'importe, sortons !

DAMON, *la retenant.*

Ainsi, c'est par égard pour moi ? Vous désirez me défendre contre les influences d'une telle atmosphère, et des suites fatales qu'elle pourrait avoir pour moi ?... pour moi seul ?

LA BARONNE

C'est donner beaucoup de délicatesse à mes motifs. Je le veux bien comme cela... Mais sortons, je vous en prie, je l'exige...

DAMON.

Vous me montriez moins de rancune, avant de m'avoir pardonné.

LA BARONNE, *s'arrêtant sur le point de sortir, et revenant.*

Après la confiance que je vous ai montrée,

il est mal à vous de ne m'en témoigner aucune. Voyez si, depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez dit un mot de la Comtesse ? Il est pourtant si doux de parler de ce que l'on aime ! Et vous devez être certain que je vous aurais écouté avec intérêt : c'était bien le moins de vous marquer cette complaisance, après que je vous privais d'elle pendant cette soirée-ci.

DAMON.

N'ai-je pas le même reproche à vous faire, et n'auriez-vous point paré à bien des choses, si, au lieu de me rendre confident d'une réconciliation avec un mari, vous m'aviez parlé d'un choix plus aimable, d'un choix que l'on vous sait ?...

LA BARONNE.

Damon, je vous arrête... Songez qu'un soupçon seul nous blesse. Pour peu que vous connaissiez les femmes, vous savez qu'il faut les attendre sur les confidences... Revenons. Où en êtes-vous avec la Comtesse ? Vous rend-on bien heureux ? Ah ! je crains le contraire ; cela m'afflige : je m'intéresse si tendrement à vous ! Oui, monsieur, je m'y intéresse... plus que vous ne pensez peut-être.

DAMON.

Eh ! pourquoi donc, madame, vouloir croire avec le public ce qu'il s'amuse à grossir, à circonstancier : l'intimité de la Comtesse avec moi ?

LA BARONNE.

Épargnez-vous la feinte ; je sais sur votre compte tout ce que l'on peut savoir. La Comtesse est moins mystérieuse que vous. Les femmes de son genre sont prodigues des secrets de leurs adorateurs, surtout quand un esprit discret comme le vôtre pourrait leur dérober leurs triomphes. Je suis loin de l'accuser de coquetterie, mais une prude n'a pas moins de vanité qu'une coquette. Parlez-moi franchement : n'êtes-vous pas souvent la victime de ce caractère? Parlez!... parlez!...

DAMON.

Mais madame, vous vouliez sortir... et la chaleur...

LA BARONNE, *rejetant son manteau.*

Elle a passé.

(Elle se rassied de l'autre côté de la scène, et Damon vient occuper près d'elle un nouveau siège.)

LA BARONNE.

Comme elle est fine, la Comtesse! Qu'elle a donc de parfaites manières! Une perfidie entre ses mains prend l'air d'une gaîté. Une infidélité paraît un effort de raison, un sacrifice à la décence. Point d'abandon. Toujours aimable, rarement tendre, et jamais vraie...

DAMON.

De grâce, madame...

LA BARONNE, *s'animant.*

Elle attire, elle échappe... Combien je lui ai vu faire de personnages! Que de tours elle a joués à notre ami le Marquis!

DAMON.

Le Marquis?... vôtre?...

LA BARONNE, *insinuante.*

Lorsqu'elle vous prit, c'était pour le distraire d'un autre rival qu'il s'était découvert. Elle vous mit en scène, occupa ce pauvre Marquis de vos soins, le tourna vers des observations sur vous, qui accaparaient presque tout son temps... même celui de me venir voir... Elle vous désespéra, mon cher Damon, vous plaignit, vous consola. Et vous fûtes contents tous

quatre... Mais cela, vous le saviez, n'est-ce pas?... Ah! qu'une femme adroite a d'empire sur vous! Et qu'elle est heureuse lorsqu'à ce jeu-là elle affecte tout et ne met jamais du sien!

(Elle soupire. Damon soupire aussi, passe la main sur son front.)

DAMON.

On dirait que vous venez de m'ôter un bandeau de dessus les yeux. Mon amante me paraît la plus fausse de toutes les femmes. Et il me semble que, pour la première fois de ma vie, je tombe aux pieds de l'être sensible! *(Il s'agenouille devant la Baronne.)*

LA BARONNE, *le repoussant avec mollesse.*

Je suis fâchée... vraiment fâchée de ce que je vous ai dit de la Comtesse.

DAMON.

Mais n'entendez-vous point qu'il n'existe rien que vous au monde. *(Il veut l'embrasser.)*

LA BARONNE.

Encore! Oh! non, je ne puis permettre! *(Il l'embrasse.)* ... Non, jamais!

DAMON.

Naguère, vous me protestiez de votre confiance. La confiance vraie veut des gages multipliés : elle croit n'avoir rien obtenu, tant qu'il lui reste quelque chose à obtenir. *(Il la presse toujours.)*

LA BARONNE.

Songez que, demain, nous devons nous séparer, peut-être pour ne plus jamais nous revoir...

DAMON.

En ce cas, notre bonheur ignoré de toute la nature ne nous laissera pas de lien rude à dénouer : rien qu'un délicieux souvenir, pour dédommager des regrets.

LA BARONNE, *feignant de se défendre encore.*

Que j'avais raison de vouloir échapper à ce dangereux séjour! Le cœur y étouffe, et l'on est presque sans force pour résister au désir... Damon! Est-ce vraiment possible que vous oubliiez ainsi vos serments à la Comtesse?...

DAMON.

T'adorer, voilà mon seul serment. Du mor-

tel que je suis, ô ma déesse, fais à cette heure un dieu!

LA BARONNE.

On dit qu'on ne cédera pas, et l'âme s'exalte! Déjà l'on cède... on a cédé... Ah!... Ah! Que du moins l'ombre du mystère cache ma faiblesse... *(Se redressant.)* Ciel!... on vient!

SCÈNE VI

LES MÊMES,
LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, *entrant par la porte du fond.*

Le coucher de monsieur le chevalier est prêt.

(D'un geste, la baronne congédie le valet. Damon souffle sur les lumières, pendant que le rideau tombe.)

ACTE II

Même décor, à la lumière du jour.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VALET DE CHAMBRE, LA SOUBRETTE, *à droite et à gauche de la scène. Chacun d'eux replace en ordre des sièges que les péripéties de la conversation ont fait déplacer, la veille au soir.*

LE VALET DE CHAMBRE.

Je me demande qui, le premier, s'est permis de décider la façon dont il convenait de disposer les meubles d'un salon ?

LA SOUBRETTE.

Cela devait être un domestique, puisque les maîtres passent leur temps à les ranger autrement.

LE VALET DE CHAMBRE.

En sorte que si nous ne nous entêtions pas à remettre les sièges dans leur place de bon ton...

LA SOUBRETTE.

Les domestiques n'auraient rien à faire.

LE VALET DE CHAMBRE.

Et les maîtres non plus.

SCÈNE II

DAMON, *entrant par la porte du jardin. Les domestiques se retirent.*

DAMON, *seul.*

J'ai peut-être eu tort d'être si matinal; car je serais fort embarrassé d'imaginer un sujet

d'entretien, si je tombais sur un tête-à-tête avec le châtelain... Tout bien réfléchi, allons flâner parmi les plates-bandes et humer ce que le parfum des roses, en ce pays, doit avoir aussi emprunté à Cythère. *(Il va pour ressortir, mais aussitôt recule.)* Ah! ça! je n'en puis croire mes yeux!... Quoi! voici le Marquis? Ce serait lui-même?... C'est bien lui!

SCÈNE III

DAMON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *amicalement.*

Tu ne m'attendais pas si tôt, n'est-il pas vrai?... Eh bien! comment cela s'est-il passé?

DAMON, *un peu gêné.*

Tu savais donc que j'étais ici?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment. On me le fit dire hier au moment de votre départ... As-tu bien joué ton personnage? Le mari a-t-il trouvé ton arrivée bien grotesque? Quand te renvoie-t-on?... J'ai

pourvu à tout. Je t'amène une bonne chaise qui sera à tes ordres. C'est à charge d'autant. Il fallait un cavalier à la Baronne, et aussi un paratonnerre pour détourner sur soi tout le fluide des malveillances d'un époux. Tu as rempli ton office. Tu as été un amusement pour la route : c'est tout ce que mon amie voulait. Et ma reconnaissance...

DAMON, *revenu à l'aise.*

Oh! non! non!... Je sers avec générosité; et, dans cette occasion, la Baronne pourrait te dire que j'ai mis un zèle au-dessus de ta reconnaissance.

LE MARQUIS.

Brave Damon!

DAMON.

Mais pourquoi arrives-tu si vite... N'aurait-il pas été plus prudent?...

LE MARQUIS.

Tout est prévu : c'est le hasard qui semble me conduire ici; je serai censé revenir d'une campagne voisine. La Baronne ne t'a donc pas mis au courant? Je lui en veux de ce défaut de confiance, après ce que tu faisais pour nous.

DAMON.

Elle avait sans doute ses raisons; et peut-être, si elle se fût complètement expliquée, n'aurais-je pas si bien joué mon personnage.

LE MARQUIS.

Cela, mon cher, a donc été bien plaisant?... Conte-moi tous les détails, conte donc...

DAMON.

Ah! un moment!... Je n'étais pas certain que tout ceci fût une comédie; et, bien que je sois pour quelque chose dans la pièce...

LE MARQUIS.

Tu n'y avais pas le beau rôle.

DAMON.

Va, va, rassure-toi : il n'y a point de mauvais rôles pour de bons acteurs.

LE MARQUIS.

J'entends : tu t'en es bien tiré?

DAMON.

Honnêtement.

LE MARQUIS.

Et la Baronne?

DAMON.

Incomparable!

LE MARQUIS.

Conçois-tu qu'on ait pu fixer cette femme là?... Cela m'a donné de la peine; mais j'ai amené son caractère au point que c'est peut-être la femme de Paris sur la fidélité de laquelle il y a le plus à compter.

DAMON.

Après tout, c'est bien possible.

LE MARQUIS.

Tel est mon talent. Toute mon inconstance n'était que curiosité. Il fallait s'emparer de cette âme-là.

DAMON.

Bien raisonné.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai?... Tu n'as pas l'idée de la force de son attachement pour moi! En fait, elle est délicieuse : tu seras forcé d'en convenir. Entre nous, je ne lui connais qu'un défaut : c'est que la nature, en lui donnant tout, lui a refusé cette flamme divine qui met le comble

à ses bienfaits; elle fait tout naître, tout sentir, mais, quant à elle-même, c'est un marbre...

DAMON.

Ah bah!... Je vois que tu connais cette femme-là juste autant que si tu étais son mari. Vraiment, c'est à s'y tromper; et si je n'avais pas été présenté hier au véritable...

LE MARQUIS.

A propos, a-t-il été bien bon?

DAMON.

Jamais on n'a été plus mari que cela.

LE MARQUIS, *riant.*

Oh! la bonne aventure!... Mais tu n'en ris pas assez à mon gré! Tu ne sens pas tout le comique de ce qui t'arrive! Conviens que le théâtre du monde offre des choses bien étranges, qu'il s'y passe des scènes bien divertissantes? Je brûle d'en rire avec la Baronne... Mais il doit faire jour chez elle. J'ai dit que je serais ici de bonne heure... Allons voir...

DAMON.

N'estimerais-tu pas plus décent de te présenter d'abord chez le mari?

LE MARQUIS, *se mettant en marche.*

Tu es plein de tact... *(Revenant.)* Dis-moi encore : le Baron t'a donc bien pris pour l'amant ?

DAMON.

Tu jugeras de mon succès par la réception qu'il va me faire.

(Au moment où ils vont sortir, le Baron entre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Ah ! ce cher Marquis !... *(Il l'embrasse.)* Et moi qui vous accusais presque de négligence, hier au soir... Puisque mon heureuse chance vous amène, on ne vous laissera pas repartir de sitôt.

LE MARQUIS.

C'est que je ne suis point tout à fait maître de mon temps.

LE BARON.

Ta, ta, ta... Vos occupations ne sont jamais

que frivoles. Du reste, je vous prie de vous arrêter, comme d'un service. Sachez que j'ai ma femme à demeure ; et, dans cette nouveauté de condition, un ami commun nous sera précieux, en tiers.

LE MARQUIS.

Mais, en vérité...

LE BARON.

Je vais vous conduire tout droit chez la Baronne, dans l'espoir qu'elle vous déterminera à nous rester. *(Se tournant vers Damon.)* Quant à vous, Chevalier, je n'ose vous faire la même proposition. J'ai le scrupule, à m'en renseigner par votre mine, que l'air du pays ne vous soit funeste.

LE MARQUIS, *goguenard.*

Précisément, je venais d'exprimer le même souci à Damon qui s'est empressé, pour s'en retourner, d'accepter mon équipage.

DAMON, *à part.*

Dois-je m'en aller sans avoir revu la Baronne ?... Cela pourtant me ferait gros cœur...

LE BARON.

Venez-vous, Marquis ?... ou plutôt je vais

vous envoyer ma femme... *(A part.)* Mieux vaut la prévenir et la bien disposer. *(Il sort.)*

SCÈNE V

DAMON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Cela n'est-il pas admirable? Quand on lui aurait communiqué ses répliques, aurait-il pu mieux dire?... Au vrai, c'est un fort galant homme et, tout bien considéré, je suis très aise de ce raccommodement. A mon âge, il est temps de s'être créé un véritable intérieur. Cela me sera une bonne maison, et tu conviendras que, pour en faire les honneurs, le Baron ne pouvait mieux choisir que sa femme.

DAMON.

Personne n'est plus que moi pénétré de cette vérité.

LE MARQUIS.

Quelque plaisant que tout cela soit, mon cher, le mystère devient plus essentiel que ja-

mais. Je saurai faire entendre à la Baronne que son secret ne saurait être en de meilleures mains.

DAMON.

Crois, mon ami, qu'elle compte sur moi; et, tu le vois, son sommeil n'en est pas troublé.

LE MARQUIS.

En effet, je commence à ne rien concevoir à ce retard. Il faut convenir *(Il rit.)* que tu n'as pas ton second pour endormir une femme.

DAMON.

Et un mari, mon cher... un amant même, au besoin.

SCENE VI

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE, *avec un empressement affectueux.*

Ah! Marquis, que votre arrivée me fait de plaisir! et combien je suis touchée de votre gracieuse hâte!

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

En être encore à me remercier aujourd'hui ! C'est donc que vous ne saurez jamais jusqu'à quel point vous êtes adorée, et que ce sentiment me soit plus cher que mon existence !

(La Baronne les a examinés l'un après l'autre avec quelque méfiance, mais la sécurité du Marquis la rassure.)

LA BARONNE, *cérémonieusement, à Damon.*

Je craignais, Chevalier, que vous ne fussiez parti avant mon réveil, et je vous sais bon gré d'avoir deviné le chagrin que cela m'aurait fait.

DAMON.

Madame, je ne reconnaissais de droit qu'à vous pour me relever de mon service, et je vous supplie d'avoir l'assurance que j'étais incapable ici d'aucune initiative dont vous ne m'eussiez tout d'abord, et tout au moins, donné l'indication.

(La baronne esquisse une moue, qui finit dans un sourire.)

LE MARQUIS, *posant la main sur l'épaule de Damon.*

Nous venons de voir votre mari : Damon

a fini son rôle aussi bien qu'il l'avait commencé.

LA BARONNE, *gravement.*

J'étais sûre du succès de tous ceux que l'on confierait à monsieur.

LE MARQUIS.

Seulement, à mon grand regret qui, ma chère amie, sera certainement le vôtre, le Baron vient de lui signifier son congé bien net.

DAMON.

N'était-ce point tout ce que j'eusse à obtenir désormais?

LA BARONNE, *souriant avec malice.*

En effet, réclamer plus, c'eût été peut-être abuser...

DAMON, *vivement.*

De mon hôtesse?

LA BARONNE, *rectifiant.*

De mon hôte.

LE MARQUIS.

De la sorte, Damon ne pourra prétendre que le soleil rustique ait eu le loisir de lui

brunir le teint, ni accuser aucun inconvénient de la campagne.

LA BARONNE.

Sauf celui de n'être pas tranquille sur le compte des voleurs, avant de se coucher.

LE MARQUIS, *pouffant de rire.*

Quoi! il a eu la venette?

DAMON.

Oh! sans en être paralysé.

LE MARQUIS.

C'est égal, la prochaine fois, il faudra te montrer plus aguerri.

DAMON.

Pourrais-je donc espérer d'être encore bon à quelque chose?

LE MARQUIS.

Parbleu! continuellement! puisque te voici au fait! *(A la Baronne.)* Je vous le ramènerai. *(Leur prenant une main à chacun.)* Ne devriez-vous pas être déjà mieux liés ensemble, moins guindés que je ne vous trouve?

LA BARONNE.

Ne vous y méprenez pas, mon cher : Damon

et moi, nous sommes probablement au meilleur point des relations, quand elles ne reposent que sur la sympathie, entre gens qui ne se doivent que de la bonne humeur et de l'agrément.

LE MARQUIS.

N'oubliez pas que Damon possède à présent notre secret.

LA BARONNE.

Je ne m'inquiète pas, avec le Chevalier, d'être en compte de secrets.

DAMON.

Fiez-vous, madame, à mon amitié. Oui, ce pur sentiment, cette attache désintéressée que certains prétendent impossible entre la femme et l'homme, combien cela devient facile quand, comme nous, l'on a su réciproquement s'interdire de rien attendre!

LE MARQUIS.

Quant à moi, ma chère, je n'imagine point qu'on puisse se contenter, auprès de vous, d'une autre part que celle qui n'a point d'égale. Partager chacune de vos émotions, tout éprouver par vous : espoirs et anxiétés, rêve-

ries, chagrins, plaisirs, même les remords quand votre amour reproche sa seule faute à ma fidélité.

LA BARONNE.

Chut!... c'est effacé.

LE MARQUIS.

Merci!... Allons! décidément, je suis enchanté! *(A Damon.)* Et j'insiste de nouveau : notre reconnaissance...

LA BARONNE, *impatientée.*

Eh! marquis, brisons là-dessus; et croyez que j'ai senti tout ce que je dois à monsieur.

SCÈNE VII

Les Mêmes, LE BARON.

LE BARON.

La voiture est attelée, Chevalier... Le temps se couvre, et vous seriez peut-être sage de ne point tarder, si vous voulez éviter que vos roues ne s'embourbent.

DAMON.

Merci du conseil.

(Le Baron prend à part le Marquis, et lui parle bas avec une intimité joyeuse.)

LA BARONNE, *à Damon, qui s'est rapproché d'elle.*

Adieu, monsieur... Nous avons fait un rêve, un joli rêve... *(Damon s'incline en lui baisant respectueusement la main.)* Dans ce moment, votre amour vous rappelle; et celle qui en est l'objet en est digne... Oh! oui, elle le mérite bien, tel que vous le lui rapportez... Faites-lui toutes mes amitiés... Adieu encore une fois, vous êtes charmant... Et maintenant, une prière : ne me brouillez pas avec la Comtesse.

LA

COURSE DU FLAMBEAU

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 17 avril 1901

A

MADAME RÉJANE

Hommage

de ma reconnaissante admiration

P. H.

PERSONNAGES

MARAVON.	MM.	LÉRAND.
STANGY.		GASTON DUBOSC.
LE DOCTEUR.		NERTANN.
DIDIER MARAVON. . . .		PAUL NUMA.
GRIBERT.		LEUBAS.
JIRBIN.		MAULOY.
CONSTANT.		PRIKA.
SABINE REVEL	Mmes	RÉJANE.
MADAME FONTENAIS. .		DAYNES-GRASSOT.
MADAME PONTHIONNE.		JULIETTE DARCOURT.
MARIE-JEANNE.		BERNOU.
LÉONIE.		DORVILLE.
MADAME GRIBERT. . . .		MORLET.
JENNY		VIARNY.
BÉATRICE.		LUCIENNE.

Le premier et le troisième acte se passent chez Madame Fontenais, à Paris.

Le deuxième chez les Didier Maravon, à Boulogne-sur-Seine.

Le quatrième se passe à la Maloja, en Engadine.

LA COURSE DU FLAMBEAU

ACTE PREMIER

Un Salon.

Quelques bouquets donnent un air de fête intime. A droite, porte sur une galerie. A gauche, porte donnant sur une pièce servant de fumoir. Dans le fond, on aperçoit du monde autour d'une table de rafraîchissements.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FONTENAIS, DIDIER. *Au lever du rideau, madame Fontenais, assise dans un fauteuil, lit le* Temps, *avec une face à main. Didier entre par la porte de gauche.*

MADAME FONTENAIS.

Ah! c'est vous, mon petit Didier... Vous avez laissé ces messieurs au fumoir?

DIDIER.

Et vous, madame Fontenais, vous étudiez le cours de la Bourse?

MADAME FONTENAIS.

Nullement! Je n'y veux entendre goutte. Mes valeurs resteront toujours telles que mon pauvre et cher mari me les a laissées. Voyez-vous, je ne saurais toucher à rien de ce qu'il a fait. Si vous me trouvez en compagnie de son journal... *(Montrant la bande déchirée.)* Tenez, cela n'a pas cessé d'être le sien; je fais toujours renouveler l'abonnement à son nom... Oui, si j'ai gardé la manie, chaque soir, de déplier cette feuille, c'est qu'il m'en faisait la lecture à pareille heure, quand nous étions deux. Et maintenant, je m'isole dans le silence pour retrouver le son de sa voix, avec mes yeux. *(Repliant le journal)*... Mais parlons de vous, mon enfant... Comment se fait-il qu'après vos brillantes études, avec vos beaux diplômes, vous n'ayez pas préféré à toute chose une carrière assurée dans l'administration? L'exemple paternel était pourtant là. Aujourd'hui, cet excellent Maravon jouit d'une honnête retraite, plein de vigueur encore et de santé, après ses trente ans d'activité dans l'ins-

truction publique. Il vit désormais indépendant, parmi ses livres et ses amis, regardant l'univers d'un œil philosophique. Une destinée de ce genre ne vous a donc pas semblé enviable ?

DIDIER.

Mon père a fait son effort, madame. A moi d'accomplir le mien. Lui, fils de paysan, par son énergie, par la qualité de son cerveau, s'est élevé jusqu'à un bon rang de bourgeoisie. Je sens continuer en moi la poussée de ma race, partie du ras de la terre, il y a une génération. Quelque chose fait qu'à mon tour je veux atteindre au delà, grimper plus haut.

MADAME FONTENAIS.

Plus haut que la bonne bourgeoisie ?... Eh là ! vous destinez-vous à devenir noble ?

DIDIER.

Ma foi !... en quelque sorte... Je veux devenir riche... très riche. Être millionnaire, n'est-ce pas, en effet, dans les mœurs actuelles, être baron ou comte, si l'on veut ?

MADAME FONTENAIS.

Et vous pensez avoir en mains les chances d'une grande fortune ?

DIDIER.

Je tiens un brevet de premier ordre. Mon père m'a remis tout ce que nous possédions en commun par l'héritage de ma mère. Ce modeste apport a servi de base à un excellent acte de société pour mon usine, qui va s'ouvrir.

MADAME FONTENAIS.

Et si vous ne réussissiez pas?

DIDIER.

Ne pas réussir?... Mais les études préparatoires sont indiscutables. Dépenses, recettes, futurs bénéfices, tout a été évalué, tout est prévu. Les chiffres sont les chiffres. J'ai derrière moi des banquiers qui voient large, qui m'ont dit : « Marchez! » Le jour où la commandite aurait besoin d'être doublée, — par exemple, en vue d'agrandissements —, je n'aurais qu'un signe à faire pour obtenir de nouveaux fonds. C'est sous-entendu, c'est convenu à demi-mot... Et puis, j'ai par-dessus tout la conviction que le succès appartient à ceux qui savent le mériter par le travail, l'aptitude, la probité... Vous souriez?...

MADAME FONTENAIS.

Sympathiquement. Je prends plaisir à votre

ardeur de jeunesse, à votre foi flambante. Je vous souris comme à un joli feu clair dans la pièce, quand, soi, l'on vient du froid. Et il y a longtemps que j'ai l'hiver dans l'âme !... Vous étiez encore petit quand mes malheurs ont commencé, par la ruine de mon gendre. Vous devez cependant vous rappeler que ma fille fit sa rentrée dans cette demeure en vêtements de veuve, épuisée par les larmes, ayant une orpheline toute pâle sur les bras !

DIDIER.

Croyez que je n'oublie, Madame, aucun des deuils, aucune des pertes morales et matérielles qui vous ont jadis frappée dans les vôtres. Et pourtant, lorsque je considère votre maison telle qu'elle est aujourd'hui, j'y suis impressionné comme par un lieu béni : La grand'mère que vous êtes; madame Revel, votre fille; et votre petite-fille, mademoiselle Marie-Jeanne, toutes les trois vivant dans une tendre harmonie, vous me semblez réaliser ensemble un symbole de famille et d'excellente humanité, vous me représentez un admirable triptyque des trois âges.

MADAME FONTENAIS.

Certes, je serais ingrate si je ne remerciais

le ciel pour ce qu'il m'accorda les moyens de faire à ces deux bonnes enfants, que j'ai près de moi, une existence confortable.

DIDIER.

Permettez-moi de dire qu'en outre vous possédez personnellement l'art de vous faire vénérer et chérir par tous ceux qui vous approchent.

MADAME FONTENAIS.

Flatteur!

DIDIER.

Quand j'entends Marie-Jeanne. *(Se reprenant)*... mademoiselle Marie-Jeanne... s'exprimer sur vous, c'est délicieux!

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE-JEANNE, *venant du fond avec une tasse dans chaque main.*

MARIE-JEANNE.

Du thé, grand'mère? ou du chocolat?

MADAME FONTENAIS, *se levant.*

Je vais par là, mignonne !... Sers Didier... Je vous laisse libres... de parler de moi. *(Madame Fontenais sort par le fond).*

SCÈNE III

MARIE-JEANNE, DIDIER.

MARIE-JEANNE.

Quelle tasse désirez-vous ?

DIDIER, *en prenant une.*

Voilà qui m'est égal !

MARIE-JEANNE.

Grand'mère a eu l'air de se moquer de nous. Est-ce que vous lui auriez donné l'éveil ?

DIDIER.

Non. Je me suis contenu vis-à-vis d'elle, comme sur votre ordre, je n'ai cessé de me contenir aussi vis-à-vis de mon père. Mais je suis en ébullition !... Depuis que vous m'avez laissé vous confier mon projet de vous deman-

der en mariage, vous-même avez fixé la date à laquelle vous consulteriez votre mère. Cette date était celle où vous entreriez dans votre dix-huitième année. Marie-Jeanne, nous y sommes aujourd'hui ! Pour me comprimer je n'ai plus le sentiment de l'échéance à venir. Je ne vois plus cette borne que vous aviez dressée contre mon impatience, ainsi qu'une sorte de fétiche !

MARIE-JEANNE.

Mon cher Didier, si, après notre conversation, j'en ai quelque temps gardé entre nous le secret, c'est que je n'ai pas voulu émouvoir mère, à mon sujet, avec une promptitude qu'elle aurait pu déclarer irréfléchie. Je serai désormais en droit de lui répondre, sincèrement, que j'ai consulté tout ce que j'ai de raison, et tout mon cœur.

DIDIER.

Oh ! vous ne m'aviez encore permis qu'un peu d'espoir ! Avez-vous bien pesé le sens définitif, l'engagement formel qu'il y a dans les paroles que vous venez de prononcer ?

MARIE-JEANNE.

J'obéis, en effet, à un peu de superstition,

en me prononçant plus tôt que je ne devrais, et en voulant faire commencer notre union dès maintenant, pour ainsi dire... Oui, cet anniversaire de ma naissance que, d'aussi loin qu'il m'en souvienne, l'on me fête avec des cadeaux, des fleurs, dans un cercle d'amitiés, oui, ce jour, je me suis accoutumée à le regarder venir, chaque année, comme mon jour favorable. Voilà pourquoi je l'avais choisi entre tous pour m'y faire accorder à vous, et c'est aussi pourquoi je n'y ai pas résisté à l'élan de me promettre.

DIDIER.

Vous me rendez fou de joie ! Je voudrais tomber à genoux, crier mon bonheur !

MARIE-JEANNE.

Chut !... Ce soir, dès que nos invités seront partis, je parlerai à mère de façon à la convaincre.

DIDIER.

Moi, je pars tout de suite.

MARIE-JEANNE.

Qui vous presse ?

DIDIER.

Ah ! je ne saurais plus, à cette heure, faire

la conversation de personne. J'aurais plutôt envie de bousculer l'importun qui peut survenir... Je vous emporte en moi. Je serai plus avec vous, mieux avec vous, tout seul, dehors, à marcher au hasard, dans l'ivresse de l'espérance... et des appréhensions !

MARIE-JEANNE.

Ne craignez rien. Mère vous aime bien. Et moi, je vous aime.

DIDIER.

Marie-Jeanne, jurez-moi qu'avant deux mois nous serons mariés !

MARIE-JEANNE.

Oui !... oui !

DIDIER.

A bientôt !

MARIE-JEANNE.

A demain ! *(Didier lui baise la main et sort par la droite.)*

SCÈNE IV

MARIE-JEANNE, LÉONIE, *entrant par le fond. Cette dernière est en corsage montant et en jupe demi-courte.*

LÉONIE.

Je te cherchais pour causer un peu avec toi, avant de m'en aller.

MARIE-JEANNE.

Comment? Léonie, tu t'en irais déjà?

LÉONIE.

Tu sais combien maman est toujours pressée d'arriver au bal! Si ce n'était que moi, je n'aurais guère le goût du monde... dans des toilettes comme celle-ci!... C'est pourtant à force de danser des cotillons que me voici en passe de me marier, peut-être. Mais quelle humiliation qu'il me faille expliquer à chaque valseur que j'aurai bientôt dix-neuf ans! *(Indiquant son corsage fermé.)* Ça ne se voit pas!

MARIE-JEANNE.

Tu devrais déclarer que puisqu'il en est ainsi, tu préfères rester chez toi.

LÉONIE.

Papa m'en empêche. Il défend à maman de sortir, le soir, sans moi!

SCÈNE V

MARIE-JEANNE, LÉONIE, MADAME PONTHIONNE *en toilette plus jeune que son âge,* JIRBIN.

MARIE-JEANNE. *D'un signe discret à Léonie, elle désigne les deux personnages qui entrent par le fond.*

Monsieur Jirbin n'a donc pas encore fait demander ta main à madame Ponthionne?

LÉONIE.

Il n'ose pas, crois-tu! Maman le paralyse! *(Marie-Jeanne et Léonie continuent de s'entretenir tout bas.)*

MADAME PONTHIONNE, *en haute coquetterie, à Jirbin.*

Il y a dans vos allures à mon égard quelque chose de mystérieux, une timidité, qui me charment. Les femmes subissent un entraînement vers ceux par qui elles se sentent respectées... excessivement. Vous, il me semble que vous soyez toujours sur le point de me déclarer... je ne sais quoi... et qu'une délicatesse vous retienne. Je ne vous demande pas votre pensée! Je serais peut-être forcée de me fâcher si je la connaissais.

JIRBIN.

Oh! madame! je ne pense qu'à vous inspirer la plus grande confiance en moi... Mais si attentif que je sois à me faire convier dans les maisons où je devine que vous accompagnerez votre fille, mes entretiens avec vous sont chaque fois bien courts à mon gré...

MADAME PONTHIONNE.

Imaginez-vous une possibilité de nous voir autrement?

JIRBIN.

Autorisez que je fréquente souvent votre maison. Agréez-moi comme ami, d'abord...

MADAME PONTHIONNE.

Et ensuite?

JIRBIN.

Ensuite... Un jour... si vous daigniez y consentir... vous me recevriez comme futur gendre.

MADAME PONTHIONNE, *dépitée.*

Plaît-il? Vous?... Ma fille?... Excusez-moi, je n'ai pas encore été habituée à voir cela venir. Je ne sais que vous dire... Je ne... je...

SCÈNE VI

LES MÊMES, BÉATRICE, *entrant par le fond, en grande toilette de jeune fille comblée.*

MARIE-JEANNE.

Toi aussi, Béatrice, tu vas au même bal que Léonie?

BÉATRICE.

Je vais à deux bals. Et j'en ai trois demain.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME GRIBERT, *entrant par le fond, et mise avec une extrême simplicité.*

MADAME GRIBERT.

Ma petite Marie-Jeanne, veux-tu bien dire qu'on prépare le manteau de Béatrice pour qu'elle ne se refroidisse pas dans l'antichambre.

MARIE-JEANNE.

J'y vais, madame...

MADAME PONTHIONNE, *à Marie-Jeanne.*

Pendant que madame Gribert vous envoie, occupez-vous aussi de nos manteaux.

MARIE-JEANNE.

Oui, madame. *(Elle sort par la droite.)*

SCÈNE VIII

MADAME PONTHIONNE,
LÉONIE, MADAME GRIBERT,
BÉATRICE.

BÉATRICE, *à madame Gribert.*

Maman, recoiffez-moi un peu.

MADAME GRIBERT.

Je crois bien, mon ange, assieds-toi là. *(Madame Gribert s'emploie à attifer sa fille.)*

MADAME PONTHIONNE, *à Léonie.*

Regarde si ma robe tombe bien. Fais-lui faire le rond. Mets-toi à genoux. *(Léonie se consacre à la toilette de sa mère.)*

SCÈNE IX

LES MÊMES, SABINE.

SABINE, *s'adressant aux Ponthionne.*

Puis-je vous être bonne à quelque chose?

MADAME PONTHIONNE.

Merci, ma fille est là.

SABINE, *s'adressant aux Gribert.*

Et à vous autres?

BÉATRICE.

Merci, madame, j'ai maman.

SABINE, *à madame Gribert.*

Ainsi, ma chère bonne, cette nuit encore, la cinquième de suite, tu vas la passer sur une petite chaise, à veiller, à bâiller jusqu'au jour.

BÉATRICE.

Oh! maman sait très bien s'arranger pour faire dodo dans un coin.

MADAME PONTHIONNE, *à Sabine.*

Nous vous quittons.

SABINE, *à madame Ponthionne.*

N'oubliez pas de prendre congé de maman. Elle est pleine d'attention pour les autres, et très attentive pour elle-même.

MADAME PONTHIONNE, *à Sabine.*

Je n'y aurais pas manqué. Au revoir, chère amie... Viens, Léonie.

LÉONIE, *à Sabine.*

Au revoir, madame. *(Madame Ponthionne et Léonie sortent par le fond.)*

SCÈNE X

SABINE, MADAME GRIBERT, BÉATRICE.

MADAME GRIBERT, *désignant Béatrice.*

Lui as-tu fait compliment de son nouveau collier de perles?

SABINE.

Tu es folle! Qu'est-ce que cela t'a encore coûté?

MADAME GRIBERT.

Rien! J'ai donné en échange les bijoux que j'avais.

SABINE, *embrassant les deux femmes l'une après l'autre.*

Tâche au moins de garder ta peau sur tes os. *(A Béatrice.)* Allez vous amuser, jolie enfant gâtée, trop gâtée!

MADAME GRIBERT, *indiquant le fumoir.*

Ne laisse pas mon mari s'éterniser chez toi. Il a du travail sur son bureau.

SABINE.

Comment! ce pauvre M. Gribert n'a pas non plus le repos de ses nuits!

MADAME GRIBERT, *montrant Béatrice.*

Eh bien! Et la dot! *(Madame Gribert et Béatrice s'en vont par la droite.)*

SCÈNE XI

SABINE, MARAVON, *entrant par la gauche.*

SABINE, *désignant les femmes qui sortent.*

Ah! mon cher Maravon, venez me dire que j'ai là une amie absurde.

MARAVON.

Madame Gribert?

SABINE.

Avez-vous remarqué qu'elle a pris les aspects d'une gouvernante. Et d'ailleurs elle en fait le métier. Elle a cessé d'avoir une existence personnelle. Elle ne veut plus rien avoir à elle. Tout appartient à sa fille!... Pendant ce temps, le mari s'exténue pour subvenir aux toilettes de Béatrice. Et celle-ci, trônant au-dessus de ses père et mère, me fait l'effet d'une idole un peu odieuse.

MARAVON.

Je ne partage pas votre opinion, chère petite amie. Devant ces êtres si naïvement naturels, je me plais, au contraire, à voir fonctionner les plus simples rouages de la famille. Ces gens-là se conforment à la loi qui commence par demander à la mère la chair de sa chair, souvent sa beauté, sa santé, au besoin même sa vie, pour en constituer l'enfant. Dès lors, au profit de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépouiller la génération précédente. Elle demande sans trêve aux ascendants, sous forme de dépenses, labeurs, anxiétés, dotations, sacrifices, tout le reste de leurs forces vives, pour en équiper, armer, parer ceux qui descendent vers la plaine de l'avenir... Voyez moi-même : il s'est agi de créer une situation à mon fils. Didier m'a bien vite persuadé que mon avoir serait mieux placé désormais dans ses mains devenues viriles... Et pour vous démontrer que madame Gribert et sa fille rentrent dans la plus pure tradition classique, si vous le permettez au pédantisme d'un vieil universitaire, je tirerai mon argument de l'antiquité.

SABINE.

Ne vous gênez pas!

MARAVON.

Vous n'avez, sans doute, jamais entendu parler des « lampadophories » ? Voici ce que c'était : Pour cette solennité, des citoyens s'espaçaient, formant une sorte de chaîne, dans Athènes. Le premier allumait un flambeau à l'autel, courait le transmettre à un second, qui le transmettait à un troisième, et ainsi, de main en main. Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un autre. Et alors dessaisi, arrêté, ne voyant plus qu'au loin la fuite de l'étoilement sacré, il l'escortait, du moins, par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de tous ses vœux superflus. On a reconnu dans cette Course du Flambeau l'image même des générations de la vie ; ce n'est pas moi, ce sont mes très anciens amis Platon et le bon poète Lucrèce.

SABINE.

Je ne conçois pas de la sorte les relations de famille. A mon point de vue, recevoir la vie engage autant que la donner. Il y a quelque chose d'analogue, de simultané, un lien unique qui fait se contre-balancer les obligations.

Puisque la nature n'a pas permis aux enfants de se fabriquer tout seuls, je dis, moi, qu'elle a donc eu l'intention de leur imposer une dette envers ceux qui les mettent au monde.

MARAVON.

Les enfants s'acquittent en faisant, à leur tour, des enfants.

SABINE.

Ils s'acquittent en pratiquant la piété filiale, dont vous semblez oublier tant d'actes héroïques!

MARAVON.

Peuh!... Énée, à l'incendie de Troie, emportant son père sur les épaules? Mais à chaque occasion nos pompiers en font autant pour des gens qu'ils n'ont jamais vus... Mademoiselle de Sombreuil, buvant un verre de sang humain pour sauver les jours du marquis? Mais qui ne surmonterait un pareil instant de dégoût pour préserver d'un égorgement... son concierge?... La gravure a popularisé encore le dévouement d'une femme dont le vieux père mourait de faim en prison : elle s'y introduisit et lui donna son sein à téter. Quelle est la nourrice qui ne voudrait soulager, par une

offrande semblable, la captivité de tout un escadron ?

SABINE.

Il est toujours facile de plaisanter.

MARAVON.

Citez-moi des traits vraiment sublimes ?

SABINE.

Je n'ai pas votre érudition.

MARAVON.

Non, voyez-vous, l'humanité se bat les flancs pour se persuader, à elle-même, qu'elle n'est pas mauvaise fille. Or, elle l'est, de naissance, comme, de naissance aussi, elle est bonne mère... Relisez les commandements du mont Sinaï : pas un mot sur les devoirs envers la progéniture ! Pourquoi donc ? Parce que c'était inutile. Parce que toutes les créatures s'étaient mises d'instinct à soigner leurs petits. Mais les devoirs envers les parents, voilà ce qui n'a pas été sous-entendu ; voilà ce qui n'allait pas de soi-même ! « Honore tes père et mère, afin de vivre longuement sur la terre. » Il n'y a pas que l'injonction, il y a, pour allécher, la promesse d'une prime à

réaliser, dès ce bas monde... Croyez-moi, la reconnaissance filiale n'est pas spontanée ; elle est un effort de civilisation, un fragile essai de vertu !

SABINE.

Vous me permettrez bien de vous opposer mon propre cas, à moi qui vis entre une mère et une fille... Je crois pouvoir dire que je sais ce que c'est que d'aimer son enfant ?

MARAVON.

Dites même que vous atteignez à la perfection de la sollicitude.

SABINE.

Bref, si je critique certaines exagérations maternelles, cela ne m'empêche pas de sentir que, pour épargner une sérieuse douleur à Marie-Jeanne, j'immolerais sans hésiter ma vie. Mais je chéris ma mère spontanément aussi, sans recourir à cet effort de raison, que vous prétendez. Et pour sauver ma mère d'un péril, je donnerais également ma vie, je vous l'assure.

MARAVON.

Parbleu ! vous êtes ici trois excellents cœurs roulés dans la bonne pâte des tendres

illusions. Vous pensez respectivement vous connaître : vous ne vous connaissez seulement pas vous-même. Vous ignorez tout ce que vous valez comme mère. Et vous ignorerez toujours, j'espère, le peu que vous valez comme fille. Cela ne s'apprend pas dans les douceurs de l'harmonie, mais sous les violences de l'épreuve, par le cri arraché des entrailles.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME PONTHIONNE *et* LÉONIE. *Ces deux personnes, revêtues de leurs manteaux, ne font que traverser la scène, de la porte du fond à la porte de droite.*

MADAME PONTHIONNE.

A bientôt.

SCÈNE XIII

SABINE, MARAVON.

SABINE.

Et celle-ci, je vous prie? Parlez-moi donc du cri de ses entrailles? Que fait-elle de votre loi de nature? Est-ce là une mère qui se sacrifie? ou une fille qui est sacrifiée? Laquelle des deux tient le flambeau? comme vous dites.

MARAVON.

Je ne méconnais pas les exceptions. Je sais qu'il y a parfois éclipse des rayons maternels quand, devant la femme de plaisir, l'ombre d'un enfant à elle se hausse et s'élargit. Mais ces types-là de résistance féminine, ces tempéraments renforcés, pour confirmer mon système, font souvent les meilleures grand' mères. Combien en ai-je vu de coquettes attardées goûter avec délices ce renouveau d'être tout à coup de jeunes bonnes-mamans!... Mais voici monsieur Gribert. Je lui cède la

place ; je vais prendre congé de madame Fontenais. *(Maravon sort par le fond.)*

SCÈNE XIV

SABINE, GRIBERT, *entrant par la gauche.*

SABINE.

C'est ainsi, monsieur Gribert, que vous ne reparaissez qu'au moment où il ne va plus y avoir personne ?

GRIBERT.

Je ne suis pas le dernier, chère madame ! Monsieur Stangy achève de fumer tout seul, les yeux au plafond. Et c'est même lui qui m'a captivé, en me contant sa façon américaine de pratiquer l'art des déplacements. Ainsi, ce soir, il ne repassera pas chez lui pour endosser sa tenue de voyage.

SABINE, *avec une simple curiosité.*

Ce soir, dites-vous ? Il s'absente ? Où va-t-il ?

GRIBERT.

Mais il retourne en Amérique.

SABINE, *troublée.*

Allons donc! Il ne m'en a rien dit. C'est impossible.

GRIBERT.

Je vous demande bien pardon. Il ira coucher tout à l'heure en wagon-lit. Il trouvera dans un sac à main un costume de jour, pour se rhabiller en temps convenable. De sorte que vous l'allez voir partir de votre salon pour la Louisiane, en habit noir et en cravate blanche.

SABINE, *très nerveuse.*

Je suis curieuse de voir cela!

GRIBERT.

Moi, j'en suis toujours au vieux principe français de revêtir en chemin de fer ce que l'on a de plus râpé, de plus crasseux. *(Considérant ses manches.)* Au fait, ça me permettrait de voyager aussi en habit. Voilà ce que c'est que d'avoir une belle demoiselle à élever et à marier!

SABINE, *impatientée.*

Votre femme et votre fille sont parties depuis longtemps.

GRIBERT.

Je me sauve. *(Il sort par la porte de droite.)*

SCÈNE XV

SABINE, STANGY, *entrant par la gauche.*

SABINE.

On m'apprend que vous venez me faire vos adieux, que vous partez pour l'Amérique ?

STANGY.

Oui, je pars.

SABINE.

C'est sérieux ?

STANGY.

Très sérieux.

SABINE.

Mais pourquoi ?

STANGY.

Il ne me restait qu'à retourner là-bas, du moment que vous n'acceptez pas d'être ma femme.

SABINE.

Vous ai-je jamais durement repoussé?

STANGY.

Oh! non! toujours avec une grâce légère!... Dans les débuts, vous faisiez dévier nos entretiens vers les souvenirs de l'époque où mes parents m'avaient envoyé faire mes études en France, et où les vôtres étaient mes correspondants. Cela vous servait à m'objecter qu'étant un si bon ami d'autrefois, je risquais de me méprendre aujourd'hui en croyant vous aimer d'amour. La dernière fois que je vous ai interrogée, vous vous êtes défendue contre mes déclarations brûlantes, en m'invitant encore à réfléchir, sans rien me promettre. Tout sot que je sois, j'ai su comprendre, à la longue, que vous mettiez un soin aimable à m'évincer.

SABINE.

Vous avez compris cela!... Avouez, en tout cas, que vous me détestez à présent!...

Si vous n'obéissiez à de la haine, vous n'auriez pas décidé, sans m'en informer, ce départ si brutal !

STANGY.

J'ai cédé à un sentiment lâche... Songez que j'avais cru m'absenter de chez moi pour un mois ou deux, le temps de refaire un peu connaissance avec Paris ! Vous ayant retrouvée veuve, libre, pleine de séductions, je vous ai tout de suite désirée, et j'ai tout de suite espéré devenir votre mari. Voici près d'un an que je vous sollicite, et que vous me faites souffrir...

SABINE.

Mon cher Stangy !

STANGY.

Chaque fois que j'ai menacé de me réfugier dans mon pays, il vous a suffi, pour me désarmer, d'un sourire, d'un défi. Je m'en retournais soumis. J'étais stupide. Je me suis alors avisé que je ne tiendrais jamais la résolution de m'affranchir, si je vous la notifiais à l'avance. En ce moment de tristesse profonde, je me sens pourtant fort, non pas seulement de l'idée qu'avant une demi-heure je serai parti,

mais encore parce que j'ai contracté l'obligation de partir...

SABINE.

Comment cela ?

STANGY.

Lorsque je vous suppliais, naguère, de lier votre vie à la mienne, je vous annonçais l'intention de vendre mes terres, afin de m'installer librement ici où vous tiennent vos devoirs, vos affections, vos habitudes...

SABINE.

Oui... Eh bien ?

STANGY.

Désormais, au contraire, réduit à chercher l'oubli dans une activité absorbante, dans un travail fiévreux, j'ai pris le moyen de tripler l'étendue de mon exploitation. Un vaste domaine, contigu au mien, est en adjudication à la Nouvelle-Orléans. Il passe pour invendable, tant sa mise en valeur réclame de peines et de frais. J'ai pensé qu'une charge aussi lourde, dont je ne me déferais pas sans désastre, m'interdirait toute velléité de retour. J'ai négocié l'achat et donné mandat que l'on traite

pour moi, avant l'heure des enchères, demain matin.

SABINE.

Je vous écoutais jusque-là, supposant qu'il s'agissait d'une absence plus ou moins longue que vous alliez faire. Je m'y serais résignée, parce que l'avenir, du moins, me semblait sauvegardé.

STANGY.

Quel avenir?

SABINE.

Ne me posez pas de questions. Cessez de faire le mauvais. Voyez : je vous souris. Vous avez prétendu que je disposais ainsi d'un argument irrésistible... Vous allez vous rendre au télégraphe. Il y a, quelque part, un bureau ouvert toute la nuit. Vous expédierez un contre-ordre, qui vous dégagera encore à temps.

STANGY.

A cette heure-ci, c'est vrai, j'aurais peut-être encore le temps, bien juste... Mais je n'en profiterai pas. Je veux me délivrer de votre vue qui me supplicie, de votre voisinage qui fascine ma volonté, qui m'attire sans cesse et

ne me mène à rien. Non ! vous ne me dompterez plus !

SABINE.

Ah ! vous me contraignez à m'expliquer, à me démasquer, avant l'événement que j'avais envisagé !... Ai-je donc eu réellement tant d'hypocrisie ou, plutôt, avez-vous été assez aveugle pour qu'il vous soit échappé que mes sentiments répondent aux vôtres ?

STANGY.

Quoi ? Je ne vous suis pas indifférent ? Vous m'aimez ! Vous avez dit que vous m'aimiez ? C'est bien cela que vous avez dit ?

SABINE.

Oui.

STANGY.

Que m'apprenez-vous là ? Que m'exprimez-vous ?... si tard !...

SABINE.

Je vous le confesse, j'ai cherché, en effet, à obtenir de vous, malgré vous, du délai... N'allez pas, à présent, me reprocher trop d'astuce, ni me mépriser !...

STANGY.

Ah! ma chère!... ma chérie!... Parlez en toute confiance!

SABINE.

Vous savez, c'est souvent dans la nature des femmes de ne devenir tout à fait franches que quand elles ne peuvent plus faire autrement.

STANGY.

Mais quel prétexte aviez-vous de dissimuler? Était-ce une épreuve? Ne vous jugiez-vous pas assez sûre de moi?

SABINE.

Ne vous égarez point. Les considérations que j'ai suivies ne regardaient que ma fille; mais, par cela même, elles m'étaient sacrées.

STANGY.

Je ne saisis pas.

SABINE.

Oh! Stangy, voyons!... Ma fille pour qui je suis encore tout au monde! Sa jeune âme, en train de se former aux grandes sensibilités! N'ai-je pas dû me défendre contre la tentation d'installer, tout à coup, un rival en face

d'elle? Comment lui infliger l'évidence que mon cœur serait dorénavant partagé?... Je n'ai aperçu d'autre ressource que de me dérober vis-à-vis de vous. J'évitais les réponses qui pouvaient attiser votre impatience. J'affectais la légèreté, la froideur même. Les jours s'écoulaient, formant des mois, bientôt une année. Je rêvais d'atteindre ainsi, sans révolte de votre part, jusqu'au mariage de Marie-Jeanne. Je faisais comme les vieillards qui ne devinent pas que leur fin est proche. Je m'étais habituée à ne pas prévoir, moi, la mort de mon rêve : je vivais!... Hélas! combien des soleils derniers de ma jeunesse ai-je ainsi laissés, un à un, s'éteindre!... Vous me trouvez sans doute bien peu coquette à votre égard, et bien égoïste, de n'avoir point tout d'abord compté avec l'âge qui, chaque jour, me dispute une parcelle de mes modestes agréments.

STANGY.

Ne craignez rien : vous justifiez toujours autant mon admiration pour vous. Quant à votre fille, je m'efforcerai d'être, pour elle, un beau-père dont elle n'ait qu'à se louer.

SABINE.

Oh! elle, je n'aurais eu qu'à la consulter,

j'en suis sûre, pour en rapporter sa plus affectueuse soumission au projet de m'unir à vous. Mais c'eût été abuser de sa candeur. La tâche des mères est de protéger contre tout réveil cruel l'esprit imprévoyant, l'innocence de leurs enfants. Je me représentais les petits bonheurs dont je sévrerais Marie-Jeanne, si je rompais son étroite intimité avec moi : Ses épanchements du soir et du matin dans le négligé de nos chambres!... Ses bras purs que, de temps immémorial, elle connaît pour les seuls maîtres de m'embrasser!... Pouvais-je être, moi, la première, à blesser les plus délicates pudeurs de ma fille, quand je me heurterais au timide détournement de son front, au reproche chaste et jaloux de ses yeux?

STANGY.

Pendant que vous imaginiez tout cela, chère amie, vous oubliiez ce que j'endurais, moi qui, au sortir d'ici, restais souvent un quart de la nuit à rôder furieusement sous vos fenêtres!... Mais vous venez de me faire trop de bien. Je ne suis plus à plaindre. Je ne récriminerai pas contre vos scrupules, quoiqu'ils aient été excessifs, convenez-en, maintenant que nous en avons triomphé?

SABINE.

Vous ne doutez plus de mon désir de porter votre nom. Vous pouvez à présent concevoir quel rôle bienfaisant, quel personnage inespéré vous jouez dans ma vie qui n'a pas eu sa part de bonheur, et qui, sans vous, est appelée à finir sombre et muette, recélant tout son besoin d'amour... Mais si je vous ai avoué combien vous m'êtes cher, il ne m'appartenait pas d'ajouter que je me sentisse aujourd'hui plus libérée qu'hier.

STANGY.

A présent que je me sais aimé, vous admettriez de m'ajourner encore !

SABINE.

Je vous ai livré tout mon secret, pour que vous collaboriez à ma tâche. Reconnaissez que j'ai le devoir de ne pas nuire à l'établissement de Marie-Jeanne. Elle est actuellement fille unique. C'est là un bien que le sort m'a fait lui constituer, en quelque sorte, depuis sa naissance. Si je l'en dépouillais, quel acte accomplirais-je à son égard ?... Elle ne possède rien, du chef de son père. Elle a tout à revenir de moi. Son avenir est précis, fixé, classé.

Il est ici, en portefeuille. Notre notaire peut annoncer ce qu'elle aura plus tard... Mais, d'après la façon dont on compte dans la société, une fois la mère remariée, devant la perspective des survenances d'enfants, la valeur de la fille est tout de suite rabaissée de moitié, des deux tiers, des trois quarts...

STANGY.

Ma fortune est bien supérieure à celle qu'il y a de votre côté. Si vous me donnez un enfant, plusieurs enfants, ils devront s'en contenter. Je ferai en sorte que l'héritage de votre fille ne soit pas diminué.

SABINE.

Je sais qu'entre gens loyaux comme nous, tout peut s'arranger en faveur de la justice, même contre la loi. Et si Marie-Jeanne était mariée, je suis persuadée qu'en mettant, ce soir, ma main dans la vôtre, je n'exposerais celui qui l'aurait épousée à aucune duperie, par la suite. Mais nous n'en sommes pas là! Ma fille n'est encore qu'un parti de demain, d'après-demain... Si je m'unissais immédiatement à vous, n'aurais-je pas à redouter pour elle, désormais, les méfiances peut-être insur-

montables d'une famille dans laquelle Marie-Jeanne se mettrait en tête d'entrer? Ces étrangers objecteront que l'entente morale entre vous et moi est irrégulière, que de futurs enfants auront moyen d'attaquer des dispositions prises, que même nous pouvons, vous et moi, nous raviser au bénéfice d'un petit être nouveau... Et si Marie-Jeanne est alors sérieusement éprise? Et si des parents détachent d'elle un fils déférent, un fiancé qu'elle chérirait?... La verrais-je donc sangloter et rester seule, parce que, moi, j'aurais trouvé que la vie à deux m'était belle et bonne?... Ou bien faudra-t-il que je l'oriente vers des mariages inférieurs à ceux que mon esprit, jusqu'à présent, s'était plu à lui destiner?... Oh! non! ne me demandez point que je coure aucun risque de faire à ma fille du tort, du chagrin, du mal!... Mon ami, je sais désapprouver les erreurs de sensiblerie chez les mères... Mais ce que je vous dis là, c'est de la simple honnêteté maternelle... Ne me regardez pas comme une coupable, avec cette sévérité!

STANGY.

Combien de temps vous proposez-vous de me faire encore souffrir?

SABINE.

Mon Dieu! vous voici redevenu méchant.

STANGY.

Vous m'avez suffisamment démontré que vous aimiez votre fille d'un tout autre cœur que vous ne m'aimez.

SABINE.

Pourquoi faire des comparaisons?... Je vous aime tous les deux... Oh! écoutez-moi : Comment vous fixerais-je une date? Je vous dirais : un an... que je mentirais à ce que je souhaite pour le bien de Marie-Jeanne, pour sa santé, et même à ce que je souhaite pour moi, si j'ose dire. La pauvre petite n'a que dix-sept ans! Le parfum qui me vient de cette âme blanche en fleurs, puis-je le chasser de moi? Vous ne voudriez pas que je pousse prématurément mon enfant dans les bras d'un garçon?... Quand elle me quittera de son propre élan, mon déchirement sera déjà bien assez rude! Oh! soyez alors auprès de moi pour me soutenir, pour me consoler, pour me griser!...

STANGY.

Je ne m'astreindrai plus, pour un laps indéterminé, à des langueurs insupportables et hu-

miliantes. Il y a trop longtemps que mon âme s'ulcère. Dépêchez-vous de la guérir, ou je pars la soigner, selon la méthode que j'ai inventée.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la droite.*

Le valet de chambre de monsieur Stangy est arrivé, avec la voiture du chemin de fer.

SABINE.

Ah!

STANGY, *au domestique.*

C'est bien! *(Le domestique sort.)* La seconde raison de vivre, dont je me suis pourvu, est là qui m'appelle. C'est ma résurrection, tandis que je suis encore assez jeune pour renaître dans l'énergie et la dignité du travail.

SABINE.

Ne créez pas d'irréparable entre nous, je vous en conjure! Envoyez une dépêche.

STANGY.

Mon dernier mot est celui-ci : je veux vous avoir, mais je ne veux plus vous attendre.

SABINE.

Et moi, j'en suis réduite à vous répondre

toujours la même chose : n'y eût-il qu'une possibilité au monde pour que mon remariage suscitât un obstacle au mariage de ma fille, c'est trop ! Cela corromprait d'un goût de remords les joies qui voudraient se poser sur mes lèvres...

STANGY.

Quand j'aurai franchi cette porte, si ce n'est pas pour aller au télégraphe, et me dégager, tout sera terminé entre nous. Vous ne pourrez plus me rappeler ; je ne saurais plus revenir. Je serai déjà en Belgique, pour gagner de là l'Angleterre où je m'embarquerai. Il ne va plus y avoir aucun moyen d'empêcher l'acte, qui, demain matin, m'aura enchaîné, sur l'autre bord de l'Atlantique, jusqu'à la fin de mon existence.

SABINE.

Je vous ai dit tout ce que je croyais, tout ce que je sentais. Vous me broyez le cœur, sans détruire l'idée que je me fais de mon devoir... Je n'ai pas le droit !... Je ne dois pas !... Je ne peux pas !...

STANGY.

Adieu !

SABINE.

Oh! ne partez pas encore!

STANGY.

Il faut que je sois au train dans vingt minutes.

SABINE.

Vous ne me laisserez pas sans nouvelles? Vous m'écrirez?

STANGY.

Pas de lettres! Si vous m'en adressiez, je ne les ouvrirais pas. Reposez-vous de moi, et laissez-moi me reposer de vous!

SABINE.

Vous reviendrez? Je vous reverrai?

STANGY.

Jamais! *(Il s'éloigne.)*

SABINE.

Oh! Oh!... Stangy?

STANGY, *prêt à revenir.*

Quoi?

SABINE, *après une lutte intérieure.*

Non!... En effet!... Rien! *(Elle tombe sur un siège.)* O Marie-Jeanne! *(Stangy sort par la droite.)*

SCÈNE XVI

SABINE, MARIE-JEANNE, *entrant par le fond.*

MARIE-JEANNE.

Vous êtes seule, mère?

SABINE.

Oui.

MARIE-JEANNE.

Nous voici entre nous... Est-ce que vous êtes souffrante?

SABINE.

Je viens d'éprouver un malaise... Ne t'inquiète pas. Embrasse-moi seulement. Serre-moi fort contre toi! Dis-moi que tu m'aimes bien!

MARIE-JEANNE.

Je vous adore.

SABINE.

Ma fille!... Tiens, vois-tu, je suis déjà toute revenue à moi.

MARIE-JEANNE.

Bien vrai? Vous êtes absolument remise?

SABINE.

Oui.

MARIE-JEANNE.

Je puis causer avec vous, sans crainte de vous fatiguer?

SABINE.

Tu as quelque chose à me raconter?

MARIE-JEANNE.

Dites-moi, d'abord, que vous aussi, vous m'aimez bien?

SABINE.

Ah! petite! tu ne sauras jamais combien!

MARIE-JEANNE.

Je vais au contraire le savoir tout de suite. A votre tour, serrez-moi contre vous. Faites

que je sente votre cœur près du mien. Approchez votre oreille de ma bouche... Mère chérie, j'aime Didier Maravon.

SABINE.

Hein?... Quoi?... Qu'est-ce que tu me chantes-là?

MARIE-JEANNE.

Didier et moi, nous nous aimons.

SABINE.

Vous vous aimez?... J'entends que vous êtes d'excellents amis?

MARIE-JEANNE.

Ne faites pas semblant de ne pas comprendre : Didier veut m'épouser.

SABINE.

Ah! C'est cela que tu avais à m'annoncer?... Eh bien! ce jeune homme a bon goût de penser à toi pour l'avenir. Mais se déclarer ainsi à une fillette, c'est du mauvais goût.

MARIE-JEANNE.

Ah! mère, ne plaisantez pas!

SABINE.

Je n'en ai guère envie, je te jure!

MARIE-JEANNE.

Je me suis engagée envers Didier à obtenir votre consentement.

SABINE.

Vraiment!

MARIE-JEANNE.

Selon ce que vous allez décider, vous avez le pouvoir de me rendre bien heureuse, ou bien malheureuse.

SABINE.

Mon enfant, tu t'exprimes avec tant de vivacité qu'il me convient de te redonner le ton juste dès ce soir, au lieu de t'envoyer au lit, ce qui serait le plus urgent. Sache donc que je n'ai pas de prévention contre Didier, sauf qu'il t'ait troublé l'esprit trop tôt. En effet, tu n'es guère robuste; tu ignores à peu près le monde; je ne te trouve pas mûre pour le mariage. Tout ce que j'ai à te répondre, séance tenante, c'est que vous pourrez continuer à vous voir... Vous ne serez pas ainsi bien à plaindre... Cela vous servira à contrôler la force de votre attachement l'un pour l'autre. Et, plus tard, dans assez longtemps, nous verrons!

MARIE-JEANNE.

Ce n'est pas cette réponse-là que j'ai promise à Didier. Il s'en est allé avec l'espoir que, dès demain, il sera mon fiancé et, bientôt après, mon mari! Excusez-moi d'insister de toutes mes forces!

SABINE.

Va dormir. J'ai besoin, moi, de repos.

MARIE-JEANNE.

Comment dormirais-je avec l'idée qu'une déception si violente se préparerait pour Didier?... Oh! épargnez-moi de lui faire tant de chagrin! Je n'en aurais pas le courage : il m'aime trop!

SABINE.

C'est toi qui es ensorcelée, petite malheureuse!

MARIE-JEANNE.

Pourquoi votre voix est-elle si dure? Ce n'est pas mal que nous nous aimions?

SABINE.

Laisse-moi, te dis-je! *(Appelant madame Fontenais.)* Ah! ça! maman, que faites-vous par là-bas?... Venez gourmander une gamine qui

prétendrait publier demain ses bans avec Didier Maravon !

SCÈNE XVII

SABINE, MARIE-JEANNE, MADAME FONTENAIS.

MADAME FONTENAIS, *venant du fond.*

Tiens ! Tiens ! Cette Marie-Jeanne ! Voyez-vous cela !... *(A Sabine.)* Il est agréable !

SABINE.

Mettez au pas votre petite-fille. Dites-lui que son instruction n'est seulement pas terminée. On ne se mêle pas d'aller, par le monde, faire la dame, quand, à la fin de ses cours de l'année, on ne connaîtra encore l'histoire de France que jusqu'en 1610.

MARIE-JEANNE, *à madame Fontenais.*

Je vous demande de nous dire à quel âge mère s'est mariée.

MADAME FONTENAIS.

Eh! Eh! ma mignonne, elle avait à peu près l'âge que tu as.

MARIE-JEANNE.

Vous entendez, mère?

SABINE.

J'ai eu tort. Le triste sort de mon ménage, par la suite, n'a que trop justifié les conseils de temporisation qui me furent alors prodigués.

MADAME FONTENAIS.

Inutilement... *(A Marie-Jeanne)*. Il faut, pourtant, petite, que je te fasse envisager certains côtés sérieux auxquels tu n'as sans doute pas songé : La position sociale de Didier n'est pas encore établie. Ce serait sage d'attendre qu'il soit entré dans la voie de la prospérité.

MARIE-JEANNE.

Vous voudriez que je le laisse à présent se débattre tout seul, que je m'abstienne prudemment de m'associer aux difficultés de ses débuts. Et, quand il aurait réussi, je viendrais lui déclarer : « Maintenant, j'en suis... » Ah!

non! ne m'exhortez pas à cela! J'en garderais sur toute ma vie, une gêne, une honte!

MADAME FONTENAIS, *à Sabine.*

C'est gentil ce qu'elle dit là!

SABINE.

C'est en raisonnant de cette manière que je suis allée aux catastrophes.

MADAME FONTENAIS.

Il conviendra pour ta fille de mieux s'y prendre que pour toi. Quand nous serons à faire le contrat vis-à-vis d'un futur, quel qu'il soit, j'exigerai que tous les biens présents et à venir de Marie-Jeanne soient placés sous le régime dotal. *(A Marie-Jeanne.)* Cela signifie que ni ton mari ni toi-même vous ne pourrez jamais toucher au capital. Sais-tu d'avance si une condition aussi rigoureuse ne rebroussera point le projet de ton soupirant?

MARIE-JEANNE.

Il signera tout, les yeux fermés. Il m'a, de lui-même, exprimé le vœu qu'il ne lui fût jamais parlé d'argent à propos de notre amour... Grand'mère, vous causez souvent avec Didier, vous connaissez la noblesse de son caractère,

la générosité de sa nature... Ah! intercédez en notre faveur! prêtez-moi votre appui.

MADAME FONTENAIS.

Ma foi! Sabine, les objections qui m'incombaient, pour la sauvegarde des intérêts, me paraissent levées.

MARIE-JEANNE.

Mère chérie! vous qui ne m'avez jamais fait de peine, faites-moi aujourd'hui tout le bien que vous pouvez! Mon cœur est si gros qu'il m'étouffe!... Voyez mon émotion! Voyez mes larmes!

SABINE.

Crois-tu que je n'aie pas envie de pleurer!... Réfléchis, Marie-Jeanne, qu'il n'y a qu'un instant ma pensée te regardait comme ma toute-petite encore, dont l'âme était emplie par mon amour pour toi, par ton amour pour moi. Et, subitement, tu me sommes de jouer mon dernier rôle dans ton bonheur! Il ne m'appartient plus que de l'empêcher, ou bien d'en charger dorénavant un étranger! Tu me frappes de cette révélation que mes baisers, mes caresses, le tendre nid où je t'ai mise, que tout cela ne te suffit plus, que rien d'ici, rien

de moi ne saurait te retenir... Ah! je n'avais pas prévu, pour si tôt, cette blessure!

MARIE-JEANNE.

Mais je vous aime toujours autant! Je ne mérite pas de reproches aussi cruels!... J'en appelle, ma petite mère, à vos propres souvenirs : Lorsque, jadis, vous avez été impatiente de vous marier avec mon père, est-ce que cela vous fit cesser de chérir les êtres qui vous avaient élevée? Ne restiez-vous pas, quand même, la fille bien aimante de grand'mère?

SABINE.

Oui, à cette heure, tu me fais revivre la fille que je fus. Je la comprends par la fille que j'ai... C'est juste!

MARIE-JEANNE.

De grâce, mère, ne me repoussez pas. Vous aurez un enfant de plus, pour vous adorer, pour vous bénir. Ah! permettez que Didier soit bientôt votre fils! Dites-moi que vous consentez, je vous en prie! Je vous en supplie!

SABINE, *à bout de résistance.*

Mes nerfs sont usés. Mon cœur ne veut plus te garder malgré toi.

MARIE-JEANNE.

Vous ne dites plus non?... C'est vrai? c'est bien vrai? *(Sabine fait un signe affirmatif.)* Oh! ma mère chérie, quelle joie vous m'accordez! Je ne sais comment vous l'exprimer! Je ne vous embrasserai jamais assez!

SABINE.

Ne me remercie pas trop, pas tant!... Sois bien contente, mais plus bas... tout bas!...

MADAME FONTENAIS.

Allons, Sabine, secoue-toi! Quand ta fille t'aura quittée, pense que tu ne seras pas seule, pense que ta mère te reste!

SABINE.

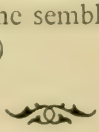
Oui!

MARIE-JEANNE, *à madame Fontenais.*

Oh! n'est-ce pas? grand'mère, vous serez là, pour être, tout le temps, bien bonne pour elle.

SABINE.

Toi mariée, ma petite!... Marie-Jeanne mariée!... Oh! cela me semble si... si comique! *(Elle fond en larmes.)*



ACTE II

Un bureau meublé comme un petit salon, et situé au rez-de-chaussée. Au fond, une porte donnant sur un jardin; une porte, à gauche, donnant sur une allée; une porte, à droite, communiquant avec l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE-JEANNE, LÉONIE. *Au lever du rideau, Marie-Jeanne, venant de l'appartement avec Léonie, achève de lui faire effectuer le tour du propriétaire.*

MARIE-JEANNE.

Et ici, tu vois, c'est le bureau de Didier. Il donne sur le jardin : la verdure te cache les

écurie et remise. Nous n'avons que deux chevaux; c'est peu pour les courses de mon mari, pour les miennes, pour mes visites. Mais il faut être raisonnable, dans les commencements.

LÉONIE.

Je comprends qu'avec ces facilités et ce confortable, on s'accommode très bien d'habiter Boulogne-sur-Seine.

MARIE-JEANNE.

Il importait que Didier ne fût plus astreint, soir et matin, à un trajet considérable. *(Désignant la porte de gauche.)* Par cette porte, qui est notre passage vers l'avenue, il ne met pas cinq minutes d'ici à son usine.

LÉONIE.

Qu'est-ce que ta mère a dit quand tu as quitté son quartier, où elle t'avait installée, pour venir résider si loin d'elle?

MARIE-JEANNE.

Pauvre bonne mère! elle m'a fait toute une histoire. Elle m'a traitée d'ingrate. Parmi je ne sais combien de griefs, elle m'a reproché même des choses accomplies à mon insu : entre autres, d'avoir refusé, il y a quatre ans, de se remarier, par dévouement pour moi.

LÉONIE.

Avec monsieur Stangy?

MARIE-JEANNE.

Comment l'as-tu appris?

LÉONIE.

C'est qu'à l'époque où, toi et moi, nous étions jeunes filles, j'ai pu saisir quelquefois des mots, au sujet de ce monsieur, entre papa et maman.

MARIE-JEANNE.

Quels mots?

LÉONIE.

Tu ne te scandaliseras pas?... Mon père disait : « Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir jusqu'à quel point vont les choses entre madame Revel et monsieur Stangy?... » Cela mettait maman dans tous ses états. « C'est vous, se récriait-elle, qui avez la manie de voir le mal, dès qu'un homme est poli avec une femme ! Le mal n'existe que dans la cervelle des maris comme vous!... » Mais je bavarde et je devrais être partie. Adieu. Mes bébés m'attendent.

MARIE-JEANNE, *la reconduisant.*

Quelle chance tu as d'en avoir!

LÉONIE.

Trois enfants en trois ans, je n'appelle pas ça de la chance !

MARIE-JEANNE.

Moi, depuis le temps, je commence à désespérer.

LÉONIE.

Crois-en mon expérience : cela vous arrive toujours quand on ne s'y attend pas. *(Léonie sort.)*

SCÈNE II

MARIE-JEANNE, DIDIER. *Didier entre, soucieux, par la porte de l'allée.*

DIDIER.

Mon père n'est pas venu ?

MARIE-JEANNE.

Non. J'ignorais que nous le verrions aujourd'hui. Comme tu as mauvaise mine ! Pourquoi as-tu l'air si fatigué ? D'où arrives-tu ?

DIDIER.

J'avais affaire chez des banquiers. J'ai dû courir aux quatre coins de Paris.

MARIE-JEANNE.

C'était bien la peine que nous déménagions pour te mettre à proximité de tes affaires, si tu recommences à passer ta vie sur la grande route. Depuis une quinzaine, tu te transportes à Paris chaque jour, quand ce n'est pas deux fois par jour.

DIDIER.

Ça n'est pas pour mon plaisir.

MARIE-JEANNE.

C'est peut-être par excès de zèle?... Oui, je t'agace, je le sais, quand je te prêche un peu de modération... Pourquoi te surmener ainsi? Ne m'as-tu pas dit, l'année dernière, que nous étions déjà presque riches?

DIDIER.

Quand on est dans les affaires, on ne peut jamais dire ce qu'on possédera encore le lendemain.

MARIE-JEANNE.

Ah! avec un homme tel que toi, je me sens

bien tranquille ! Je n'ai qu'une appréhension, c'est que tu abuses de tes forces, et que tu tombes malade. Je t'aime tant ! Tout à l'heure, figure-toi, j'enviais Léonie d'être mère. Et cependant, lorsque je sors de mes envies les plus folles d'avoir un petit être qui serait de toi, que de fois je tremble, s'il venait, d'être alors exposée à l'aimer plus que je ne t'aime ! Quand je t'embrasse comme ceci, je sens au fond de moi s'épanouir toute une maternité satisfaite. Je te sens être, à la fois, mon mari et mon enfant.

DIDIER.

Marie-Jeanne, tu m'aimeras toujours ainsi, n'est-ce pas ?... même si l'avenir t'enlevait des illusions sur ma valeur ou mes capacités !... Ah ! je voudrais pouvoir combler tous tes vœux, faire de toi la plus heureuse des femmes !

MARIE-JEANNE.

Aucun bonheur ne vaudra le mien, si tu ne m'apportes plus de visage assombri ni lassé... Mon Dieu ! je suis moins sérieuse que toi, c'est évident, je forme des projets plus futiles... Ce que je voudrais, d'abord, ce serait que tu eusses bien ménagé ta jeunesse pour l'heure où nous entreprendrons ces beaux voyages, que

tu m'as promis, tu te rappelles? en yacht!... Ah! parcourir le monde à ton côté, sous des ciels nouveaux, cela, c'est mon rêve, ne me le retire pas!...

DIDIER.

Oui, rêve!... C'est le meilleur temps que l'on puisse prendre à la vie.

MARIE-JEANNE.

Il faudrait, pour bien faire, que d'ici une douzaine d'années, mettons quinze ans, tu te retirasses avec fortune acquise... Après que tu auras été décoré.

DIDIER.

Ah! voilà une bêtise à laquelle je suis loin de songer.

MARIE-JEANNE.

Elle fait son petit effet sur presque tout le monde. Il n'y a guère de regard qui n'en soit taquiné. Quand passent dans la rue les gens à ruban rouge, je ne me retiens jamais de chercher à reconnaître, du coin de l'œil, si c'est le vrai. Lorsque deux hommes causent dans un salon, je vois toujours celui qui est décoré fixer l'autre dans les yeux, et celui qui ne l'est pas fixer son interlocuteur à hauteur de la

boutonnière. Enfin, quand nous irons au théâtre, au Bois, sur les plages, dans les villes d'eaux, cela m'amusera d'imaginer que nous faisons dire aux badauds : « Elle n'est pas trop mal cette petite femme, qu'on voit, toujours, avec son mari, qui est décoré... » Ah! me montrer avec toi! Être sans cesse avec toi! C'est le but de ma vie et de tous mes instants! Tu vois, je me doute bien que je te retarde ici, que je t'impatiente ; et je ne me décide pas à m'en aller. Renvoie-moi...

DIDIER.

Oui!... J'ai horriblement à faire! Nous reparlerons... plus tard.

MARIE-JEANNE.

A tantôt. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

DIDIER, MARAVON, *entrant par le fond.*

DIDIER.

Mon père!

MARAVON.

J'ai fait ta commission, de mon mieux.

DIDIER.

Tu as bien démontré à ma belle-mère que, réellement, il n'y avait pas de ma faute.

MARAVON.

J'étais allé là pour te rendre témoignage et parler en ta faveur, comme il ne t'appartenait pas de le faire toi-même... J'ai tout expliqué : les concurrences qui se sont multipliées autour de toi ; la mauvaise foi d'un bailleur de fonds qui se dérobe, et avec lequel il faudrait courir les chances obscures et interminables d'un procès ; cette faillite enfin de ton plus gros client, impossible à prévoir, et qui va te frustrer dans quelques jours d'une énorme rentrée. J'ai dit nos tentatives infructueuses auprès des hommes d'argent : les uns préférant te laisser faire la culbute pour te dévaliser ensuite à leur aise ; les autres demandant une garantie de ta famille. Je n'ai pas eu besoin d'ajouter que cette garantie, ce n'était pas moi qui pouvais la donner, puisque, en dehors de ma pension de retraite, le peu que je possédais sombre avec toi.

DIDIER.

La grand'mère assistait à la séance?

MARAVON.

Oui.

DIDIER.

Qu'a-t-elle dit?

MARAVON.

Lorsque j'ai indiqué la somme qu'il te fallait, lorsque j'ai prononcé le chiffre de trois cent mille francs, madame Fontenais s'est bornée à devenir encore plus pâle. Tu sais qu'elle n'a pas le cœur en bon état... Tu m'avais chargé d'exposer la crise où tu es, mais non de solliciter le secours. Au surplus, tu seras bientôt fixé sur les intentions de la mère et de la fille : elles vont venir te trouver.

DIDIER.

Aujourd'hui?... Ici!... Et Marie-Jeanne qui n'a encore aucun soupçon!

MARAVON.

Comment cela? J'ai donné à ces dames l'assurance que tu avertissais ta femme pendant que je venais près d'elles...

DIDIER.

Le courage m'a manqué tout à l'heure. Devant le babil de cette chère innocente, devant son jeu de châteaux en Espagne, j'ai reculé l'instant de mon aveu... D'ailleurs, le malheur peut être conjuré sans que j'aie bourrelé la cervelle de Marie-Jeanne.

MARAVON.

Tu ne peux pas dissimuler à ta femme que tu demandes une si forte avance sur un futur patrimoine, qui est le sien.

DIDIER.

C'est juste. Je perds les notions de conduite les plus élémentaires.

MARAVON.

Il n'est pas interdit toutefois que ce soit moi qui, auprès de Marie-Jeanne, devienne encore le porteur de mauvaises nouvelles.

DIDIER.

Tu m'as rappelé que j'ai, à son égard, un devoir d'amour et d'humilité qui ne s'esquive pas.

MARAVON.

A vous deux, toi, dans l'état aigu où tu es,

elle, avec ses élans passionnés, vous exaltant l'un l'autre dans l'émulation de vos sentiments d'époux, vous vous feriez plus de mal que n'en fera mon langage paternel et mesuré.

DIDIER.

Soit! J'accepte. Je te la confie.

MARAVON.

Est-ce que je la trouverai dans sa chambre?

DIDIER.

Elle s'est arrêtée au salon. *(La voix de Marie-Jeanne résonne dans la coulisse.)* Tu l'entends : elle chante. *(Maravon sort par la porte des appartements.)*

SCÈNE IV

DIDIER, SABINE, *arrivant par le fond.*

DIDIER.

Ah! c'est vous!

SABINE.

Vous êtes seul?

DIDIER.

Ma femme est actuellement avec mon père.

SABINE.

J'aime mieux cela. Dans ses bras, j'achèverais tout de suite de perdre la raison; et le peu que j'en ai m'est nécessaire pour aviser avec vous... La démarche de Maravon, tout à l'heure, ses brusques révélations à votre sujet m'ont tellement abasourdie que je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui adresser les questions les plus importantes.

DIDIER.

Mon père m'avait rapporté qu'avec votre visite j'aurais celle de madame Fontenais?

SABINE.

Maman n'est pas loin. A son âge et dans son état de santé, une surprise aussi pénible lui coupe les jambes. En descendant à la station, elle n'a pas voulu retarder mon impatience d'être chez vous. Elle m'a laissé prendre les devants... Je ne viens pas récriminer, je viens achever de savoir. J'admets, je crois que vous n'avez été ni imprudent ni maladroit et que c'est uniquement la chance qui vous a trahi.

Passons à ce qui va pouvoir arriver, faites-moi bien comprendre le point où vous en êtes...

DIDIER.

J'en suis au moment où ma position peut être sauvée tout entière, ou tout entière perdue. J'offre qu'on fasse examiner mes comptes, mes livres, ma correspondance, par l'expert qu'on voudra; et l'on se convaincra ainsi que je ne demande pas un cadeau, mais une commandite appelée à prospérer elle-même, tout en me rendant la prospérité. Ce n'est pas pour moi, soyez-en convaincue, que je m'acharne à ne pas lâcher prise. Depuis que je me débats contre le sort, j'ai vu tant de vilenies et de duretés chez les manieurs d'argent, j'ai tant éprouvé d'angoisse et de découragement, que je renoncerais volontiers à mes ambitions, à la lutte, à tout, si j'étais seul. Mais il y a Marie-Jeanne, ses habitudes heureuses, ses joies d'enfant chérie, ses luxes innocents de belle petite madame... Et pour ne pas lui infliger des renoncements, des humiliations, des tristesses, à cause d'elle je ne me résigne pas à succomber!

SABINE.

Mon ami, chacun de nous pense à Marie-

Jeanne avant de penser à soi. Nous l'aimons si fort que souvent, l'un l'autre, nous nous en sommes détestés...

DIDIER.

Je proteste que je n'ai jamais eu pour vous de tels sentiments.

SABINE.

Soit! ce n'est que moi que j'accuse d'avoir nourri une hostilité de rivale, des rancunes jalouses quand il me semblait que, dans les affections de ma fille, vous usurpiez sur ma part. Mais aujourd'hui que, près d'elle, il ne s'agit plus d'un malaise à dorloter, ni d'accaparer des caresses, à cette heure où il s'agit de conjurer un péril, sentez en moi une alliée bien sincère, bien ardente!...

DIDIER.

Votre concours m'est indispensable pour obtenir de madame Fontenais les trois cent mille francs qu'il me faut et qui m'ont été refusés partout. Si, à cette dernière porte où je frappe, je suis définitivement repoussé, je vois, avant peu, crouler tout ce que j'ai mis quatre ans d'efforts à édifier, je suis déclaré en faillite...

SABINE.

Oh!

DIDIER.

Je suis saisi par les huissiers...

SABINE.

Ah! misère!... La faillite!... la saisie!... Ces mêmes mots qui, aux mauvais jours d'autrefois, m'entraient dans les oreilles comme des vrilles brûlantes, j'étais donc condamnée au supplice de les réentendre aujourd'hui, chez ma fille!... Mais son apport à elle, Maravon nous a certifié qu'il n'était pas compromis?

DIDIER.

Naturellement : la dot de ma femme, en valeurs dotales, est intacte, inerte, déposée à la Banque de France.

SABINE.

Par conséquent, quoi qu'il arrive, la ruine de votre ménage ne saurait être tout à fait complète?

DIDIER.

Elle sera plus fâcheuse à mes yeux que si elle était complète. Comment! j'aurais réduit à l'indigence celui-ci et celui-là; mais, moi,

mon contrat de mariage me forcera pourtant d'être encore un petit rentier! J'aurai ruiné du monde, et je ne serai pas ruiné! On pourrait me jeter ce reproche à la figure. Ah! c'est vous méprendre sur mon compte, si vous supposez que je me résignerais vilainement à devenir insolvable, et pis encore! à passer pour un malin chez les gens ayant eu confiance dans ma parole, dans l'honnêteté de ma signature. Pouah! je me dégoûterais de me sentir encore là, toujours dans ma peau!

SABINE.

Quel parti prendriez-vous donc?... Vous ne répondez pas?... Vous me faites peur... C'est mal!

DIDIER.

Pardon! ma mère!.. Je me suis emporté au delà de ce que je devais dire.

SABINE.

Non, Didier, c'est moi qui, en arrivant, vous ai mis en demeure de préciser votre situation. Elle m'est apparue maintenant dans toute son horreur. Je sais qu'il n'est plus seulement question de restaurer vos affaires et de maintenir vos facilités de dépenses; je sais que c'est

le moment de sauver l'existence même de votre foyer. Pour cela, l'effort que vous réclamez, si gros qu'il soit, doit être accompli. Je m'y emploierai énergiquement.

DIDIER.

Merci de vos bonnes paroles! J'en avais besoin... Avez-vous quelque indice sur les dispositions de madame Fontenais?

SABINE.

Elle n'a pas eu à se prononcer. Nous n'avons encore échangé, toutes deux, que des réflexions, des soupirs, des jérémiades.

DIDIER.

Si vous le voulez bien, quand elle va être ici, ne remettons pas l'heure de connaître sa volonté.

SABINE.

Je préfère que maman n'ait pas l'impression que, vous et moi, nous soyons deux à nous soutenir en face d'elle, contre la tranquillité de ses fonds. Je ne mets pas sa bonté en doute. Mais je me précautionne envers ce qu'elle aurait parfois d'ombrageux, peut-être, dans le caractère. Laissez-moi donc intervenir seule.

DIDIER.

Parfaitement. Je m'en vais. Ma présence est, d'ailleurs, nécessaire à l'usine. Je remets entre vos mains mon sort et le repos de Marie-Jeanne. *(Il sort par la porte de gauche.)*

SCÈNE V

SABINE, MADAME FONTENAIS, *entrant par le fond.*

SABINE.

Venez, maman, venez vous asseoir ici.

MADAME FONTENAIS.

Ni ta fille ni ton gendre ne sont là?

SABINE.

Votre petite-fille et votre petit-gendre me laissent le soin de faire le grand appel à votre générosité.

MADAME FONTENAIS.

Ce n'est pas de moi, je suppose, qu'on attend trois cent mille francs.

SABINE.

On ne vous demande là qu'une avance : le capital ne sera pas perdu ; il sera placé.

MADAME FONTENAIS.

Dans de bonnes mains, si j'en juge par le résultat où en sont les affaires de Didier.

SABINE.

Faites-les étudier par des personnes compétentes, en qui vous aurez foi. On ne vous sollicite de rien verser qu'à bon escient.

MADAME FONTENAIS.

Non !... Je n'entrerai pas dans cette voie, je ne me laisserai entraîner à aucun de ces examens au bout desquels il y a des mirages dont on devient dupe. C'est de la sorte que ton mari, jadis, nous a coûté près de cinq cent mille francs... Nous étions riches d'un million et quart, quand, après trente-cinq ans de labeur, monsieur Fontenais se retira. Que me reste-t-il depuis que j'ai donné cent cinquante mille francs de dot à Marie-Jeanne ?... Quelque chose comme six cent cinquante mille francs. C'est bien. Ce n'est pas trop. C'est juste ce qu'il faut pour que je vous fasse tous vivre honorablement.

SABINE.

Vous parlez de vie honorable! Voilà précisément la question. Je dois vous dire que, quand même vous compromettriez la moitié de vos biens actuels pour la cause de vos petits-enfants, c'est là un risque dont il ne serait pas beau de vous affranchir. Il s'agit d'éviter au nom que porte Marie-Jeanne le scandale d'une liquidation judiciaire. Vous entendez, n'est-ce pas? Vous n'aviez pas envisagé cette éventualité, j'en suis sûre, quand vous avez commencé par m'opposer un refus si net. Moi-même, je n'y avais pas songé, avant que Didier m'eût ouvert les yeux là-dessus. Nous autres femmes, nous n'avons pas un instinct aussi prompt que celui des hommes, pour percevoir le point d'honneur.

MADAME FONTENAIS.

Oui, je connais ça. Ces messieurs, dans l'occurrence, nous disent : « Mon honneur!... Mais votre sexe n'a point les délicatesses du nôtre... Pour réhabiliter notre honneur d'homme, que nous avons aventuré, donnez-nous seulement votre argent de femme... »

SABINE.

Vous parleriez moins sévèrement si vous aviez vu avec quelle noble indignation, tout à l'heure, Didier repoussait la pensée de ne pas faire honneur à ses engagements. Il m'a signifié qu'il se tuerait !

MADAME FONTENAIS.

Ah ! je connais encore cette histoire ! Autrefois, ton mari, — on te l'a caché, — venait trouver le mien à des veilles d'échéances, et le menacer de suicide. Ton père donnait, et redonnait. Puis, quand il eut allongé tout un demi-million, et que ton mari vint encore parler de mettre fin à ses jours, M. Fontenais se dit : « Eh bien !... Eh bien !... » Eh bien ! il ne s'est jamais tué, le fichu bonhomme !

SABINE.

Maman ! il est mort.

MADAME FONTENAIS.

Oui, un beau jour, d'une pleurésie !

SABINE.

Je voudrais, certes, me persuader que Didier n'accomplira pas l'atroce action de rendre ma fille veuve. Mais, tout au moins, d'autres acci-

dents lamentables se préparent. Il n'y a qu'un instant, la perspective de la saisie m'a été indiquée! J'ai cru voir s'introduire ici des mains brutales, qui s'abattaient impitoyablement sur ce mobilier auquel tient l'âme de Marie-Jeanne par l'intimité de tous les jours, par les sentiments affectueux pour les objets donnés, par la petite gloire contente que font les objets choisis. J'ai vu transporter à la rue, disperser aux enchères ses pauvres choses aimées...

MADAME FONTENAIS.

Ton esprit galope!... Si la rigueur des événements entraînait aussi loin, j'en serais quitte pour racheter tout ce qui meuble et orne cette maison. Je pourrai reconstituer l'intérieur de ta fille et l'installer où elle voudra, chez moi ou ailleurs. Je subviendrai à tous les frais de son ménage...

SABINE.

Vous promettez de lui faire la charité! De la part d'une grand'mère, ce n'est pas assez, à la veille de calamités qui peuvent frapper notre enfant de déchéance et de mortel désespoir!

MADAME FONTENAIS.

Est-ce que c'est moi que je défends contre

tes objurgations? Que faut-il donc à mes besoins personnels?... Une robe noire et une petite chambre!... A quoi est-ce que je dépense les vingt mille francs, environ, que j'ai de rentes? A te loger convenablement, à te permettre un peu d'élégance, à t'offrir un semblant de train de maison, à te payer un mois de campagne l'été, quelques plaisirs de théâtre l'hiver, et du médecin à discrétion dès que j'ai cru voir passer sur toi un courant d'air. Le solde que mes revenus me laissent à chaque fin d'année, je l'emploie joyeusement en étrennes pour toi et Marie-Jeanne. Ce que je défends, c'est ce qui éclaire, çà et là, d'un sourire, ta vie qui n'a pas eu sa part, et que je ne laisserai pas devenir plus étroite et plus noire. Ne sens-tu donc pas que c'est ton indépendance de demain, ton patrimoine à venir, que je sauvegarde là?

SABINE.

Je fais passer ma fille avant moi. Ne vous occupez pas de moi!

MADAME FONTENAIS.

Je défends, dans la tourmente, le radeau sur lequel, après le naufrage de ton mari, tu as repris pied la première, sur lequel Marie-

Jeanne va pouvoir, à son tour, monter, et en même temps repêcher son mari... Et puis, voilà! j'ai assez répondu!

SABINE.

Ne me chargez pas de rapporter une condamnation sans appel aux deux malheureux dont vous tenez les espérances. Dites-moi plutôt que vous réfléchirez pendant quelques heures, quelques jours même?...

MADAME FONTENAIS.

Ce serait tromper les gens. C'est tout réfléchi.

SABINE.

Dites, au moins, que vous accorderez une partie de ce qu'on implore de vous? Promettez deux cent mille francs. Cela facilitera sans doute de se procurer le reste... Maman, je vous en supplie, quand ce ne serait que cent mille francs, promettez-les?

MADAME FONTENAIS.

Je ne jetterai pas un morceau de notre avoir à cette usine vorace, dont j'ai maintenant appris à redouter les deux ou trois cents bras, le souffle grondant de flamme et de fumée. Je n'alimenterai pas ce monstre, qui ne cessera d'avoir faim et qui nous mangerait tous!...

SABINE.

Ah ! si mon bon père était là, il se prononcerait certainement avec plus de miséricorde ! Dans des circonstances pareilles, vous venez de le rappeler vous-même, ses premiers mouvements furent secourables, il s'émut, il se saigna !

MADAME FONTENAIS.

Ton père a eu le suprême souci que sa fille et sa petite-fille ne fussent pas saignées après lui !... Quand il eut pris le lit pour y mourir, je le vois encore me saisissant les mains et me disant : « Sabine est veuve. Elle est bien jeune ! Elle se remariera sans doute. En tout cas, notre petite-fille se mariera. Je veux, avant de m'en aller, avoir fermé chez nous le chapitre de ce que peuvent gaspiller les gendres. Jure-moi que, quoiqu'il arrive, tu ne te laisseras endoctriner par personne. Jure-moi que tu ne prêteras jamais ta signature, ni rien de la fortune qui reste, après que j'ai mis tant d'affection conjugale et de cœur paternel à la constituer... » Ma fille, je n'ai pas de religion plus chère que la mémoire de mon mari. Or, je lui ai juré ce qu'il voulait. Je n'ai

plus rien à t'expliquer après cela. *(Elle veut s'en aller.)*

SABINE.

Écoutez-moi encore!

MADAME FONTENAIS.

Non, la discussion est close.

SABINE.

Je vous en conjure, écoutez-moi.

MADAME FONTENAIS.

Allons! écarte-toi.

SABINE.

Vous ne vous retirerez pas sur un mot impitoyable.

MADAME FONTENAIS.

Cette lutte m'a fait mal.

SABINE.

A moi aussi.

MADAME FONTENAIS.

J'ai besoin de prendre l'air.

SABINE, *lui barrant le passage.*

Tout à l'heure.

MADAME FONTENAIS.

Laisse, que j'aille au jardin respirer.

SABINE, *avec éclat.*

Vous respirerez, maman, quand ma fille sera tirée d'affaire!

MADAME FONTENAIS.

Sabine!... Comment me parles-tu?

SABINE, *reculant.*

Oui!... je viens de vous manquer de respect!... C'est que, dans ce premier désaccord entre nous, je ne vous reconnais pas. Et je ne me reconnais plus! *(Madame Fontenais sort par la porte du jardin.)*

SCÈNE VI

SABINE, MARIE-JEANNE, *puis* MARAVON, *entrant successivement par la porte des appartements.*

MARIE-JEANNE.

Ah! mère!

SABINE, *la prenant dans ses bras.*

Ma petite!... Ma pauvre enfant!

MARIE-JEANNE.

Ce n'est pas moi qui suis intéressante, c'est Didier... Que de mauvais sang il se sera fait en cachette! Comme il est courageux! comme il est tendre! Où est-il? C'est encore son terrible travail qui l'aura réclamé, et qui m'empêche de me jeter à son cou!... Enfin, puisque nous savons tous la vérité, il touche au terme de ses maux... Vous l'avez réconforté?

SABINE.

Quand il est parti, mon entretien avec ta grand'mère n'avait pas encore eu lieu.

MARIE-JEANNE.

Les choses sont arrangées?

SABINE.

Non!... Maman m'a opposé un serment que mon père mourant a eu, paraît-il, la prudence de lui dicter. Elle ne donnera aucune commandite. Je me suis heurté à un formel refus.

MARAVON.

Diable!

MARIE-JEANNE.

Ma petite mère, quand un vaillant et honnête homme, tel que Didier, recourt à sa famille, ce qu'il demande, si on le possède, on le lui doit !

SABINE.

Mes instances n'ont réussi qu'à faire quitter la place à ta grand'mère. Elle s'est retranchée dans son obstination, par là-bas. Mais, je ne te conseille pas de la relancer à ton tour, je la sens irréductible !...

MARAVON.

Alors, c'est la catastrophe.

MARIE-JEANNE.

Mère, vous empêcherez cela ! Vous n'allez pas abandonner Didier. Qu'est-ce que vous allez faire ? Trouvez !... Dites !...

SABINE, *à Maravon.*

Voyons ! Quoique je n'aie aujourd'hui aucune fortune à ma disposition, je représente toutefois, dès à présent, ce que j'aurai, — je viens d'y penser, — quand maman sera morte.

MARIE-JEANNE.

Mais oui ! vous pouvez emprunter !

MARAVON.

Vous n'obtiendrez pas d'argent, ou ce ne serait que chez les usuriers, et en quantité dérisoire. On vous expliquera que madame Fontenais peut prendre en faveur de sa petite-fille des dispositions qui frustreraient, plus ou moins, votre créancier. On vous objectera surtout que, si vous mouriez avant votre mère, vous n'auriez jamais hérité, et qu'en ce cas, il n'y aurait plus personne, ni rien pour payer votre dette.

MARIE-JEANNE.

Mais, je peux, de mon côté, garantir la signature de mère. On ne prétendra pas, sapristi ! que grand'mère va nous enterrer toutes les deux.

MARAVON.

Vous hériterez, vous, sous le régime dotal. Ce que vous auriez reconnu devoir, c'est la loi elle-même qui vous interdirait de l'acquitter. Votre signature ne vaut donc rien non plus.

MARIE-JEANNE.

Mon Dieu ! Être incapable de racheter l'âme en peine qui se tourmente là-bas, qui, je le sens, se tourmente surtout pour moi !

MARAVON.

Je vais informer mon fils de ce qui s'est passé chez lui depuis que nous nous sommes quittés.

MARIE-JEANNE.

Dites-lui que je ne vous accompagne pas pour ne point lui porter de trouble devant des étrangers. Dites-lui que je l'aime de tout mon cœur, que je l'aime encore plus! que je l'attends! *(Maravon sort.)*

SCÈNE VII

SABINE, MARIE-JEANNE.

SABINE.

Si, en face de ta grand'mère, je ne m'étais pas brisée contre une de ces résistances absolues comme en créent les cas de conscience, si elle avait seulement consenti une mise de fonds de quelque importance, l'affaire eût encore pu s'arranger. J'aurais assumé les démarches les plus indiscrètes. J'aurais couru

chez nos amis; j'aurais certainement recueilli, de divers côtés, des participations quelconques. Mais je ne puis me présenter chez personne en disant: « Combien voulez-vous mettre? Ma mère ne met rien! »

MARIE-JEANNE.

Nous n'avons pas le choix des moyens. Essayons toujours de celui-là.

SABINE.

Il faudrait avoir des amis comme il n'y en a guère, et comme nous n'en avons pas.

MARIE-JEANNE.

Vous avez un ami, ma mère... qui est très riche... qui vous aime beaucoup...

SABINE.

Moi?

MARIE-JEANNE.

Un ami qui a voulu vous épouser...

SABINE.

Oh! Marie-Jeanne!... Dans un moment où je suis déjà si énervée, si endolorie, ne touche pas à ce souvenir... L'ami auquel tu fais allusion, je ne l'ai plus. J'ignore où il est, et ce qu'il est devenu.

MARIE-JEANNE.

Comment est-ce possible qu'après avoir été liés dès l'enfance vous n'ayez pas conservé ensemble une correspondance au moins de courtoisie?

SABINE.

Je lui ai jadis écrit pour lui apprendre que ton mariage venait de se décider. J'espérais une réponse... je ne sais quelle réponse. J'aurais dû m'abstenir, car il m'avait exprimé sa décision de ne plus entendre parler de moi. Il s'est tenu parole. Ma lettre m'est revenue sans qu'il l'ait décachetée.

MARIE-JEANNE.

Il a eu cette attitude dans la première période de dépit. Il doit être redevenu abordable. Je crois me rappeler que sa propriété de famille, en Amérique, s'appelait Blanche-Côte?

SABINE.

Oui.

MARIE-JEANNE.

C'était près de la Nouvelle-Orléans, n'est-ce pas?... dans l'État de Louisiane.

SABINE.

Oui. Mais qu'importe cela ?

MARIE-JEANNE, *allant vers des livres.*

Didier a sur son bureau un dictionnaire d'adresses pour l'étranger. Je vais voir si celle dont nous avons besoin y figure. L'exemplaire est de cette année.

SABINE.

Je t'en prie, ne cherche pas. Laisse ce livre... Ne tente rien qui rouvre un passé que j'ai tout fait pour oublier !

MARIE-JEANNE.

Voilà !... j'y suis : « Blanche-Côte, exploitations de mines de sel et de mines d'argent, cultures de coton et de sucre, propriétaire : Stangy. » Entre parenthèses, les initiales N. G.

SABINE.

Norbert-Georges !...

MARIE-JEANNE.

Le voilà donc retrouvé ! C'est bien lui. Approchez-vous. Regardez vous-même.

SABINE, *cédant à cet appel.*

Il me semble épeler, sur un tombeau, un nom qui me fait battre le cœur.

MARIE-JEANNE.

M. Stangy est bien vivant!... Son activité, vous en lisez la preuve, brasse évidemment une foule de capitaux, avec le geste large qu'on a dans le Nouveau-Monde. De plus, puisqu'il vous a offert de vous épouser, nul n'est mieux désigné que lui pour avoir de la confiance en vous, pour se contenter de votre garantie, pour être empressé à vous rendre service... A tous les points de vue, il m'apparaît comme l'être providentiel chargé de notre salut. Écrivez-lui une longue lettre bien explicative. Il a le temps de la recevoir et de répondre... Ma petite mère, voici une plume, de l'encre, du papier. Dépêchez-vous d'écrire à monsieur Stangy.

SABINE.

Me rappeler à lui par une demande d'argent!... Lui réapparaître sous les traits d'une quémandeuse, d'une connaissance d'autrefois, qui se fait importune!... Oh! non! vois-tu!... Je tiens à croire, pour me compenser d'avoir

perdu son amour, que tout de même un lien est resté entre nous, fait de son estime et de ma fierté. N'exige pas que je détruise encore cela, que je me dégrade peut-être dans l'opinion qu'il a emportée de moi!... Je n'en ai pas le courage!...

MARIE-JEANNE.

Et où en trouverai-je, moi, du courage, si ma grand'mère dit : « Je ne donne pas l'argent que j'ai », si ma mère ajoute : « Je n'écris pas la lettre que je peux »?... Qu'est-ce qui m'appartient, à moi, de faire pour mon mari?

SABINE.

Je m'exprime mal. Je n'obéis pas aux conseils d'un faux orgueil, ni même au souci de la plus simple dignité. Je me sens tenue par quelque chose de plus profond, de plus impérieux. C'est une pudeur à l'égard de cet homme, toute une grande pudeur vis-à-vis de celui-là, parce qu'il m'a aimée, parce que, son argent, il me semblerait que je l'extorque au souvenir d'un sentiment sacré, et que j'y supporte une odeur d'amour payé. Comprends donc cela! Dis-moi que tu devines ce que j'éprouve. Tu es femme aussi!...

MARIE-JEANNE.

Je suis femme, oui, femme de Didier. La pensée qui m'hypnotise est celle de mon mari. Mes yeux ne peuvent se détacher de l'issue par laquelle il cesserait de se casser la tête contre les murs. J'insiste, mère, avec toute mon énergie, pour que vous vous adressiez à monsieur Stangy.

SABINE.

Tu me réduis à interroger ma conscience, à me demander si la résistance que je t'oppose est dénaturée?... Mais non!... Je revois la minute où, ayant à me décider au sujet du même homme, je t'ai, sans restriction, préférée à moi. Je ne puis donc me défier de ce que mon instinct me suggère aujourd'hui. Si je m'arrête, ce n'est, à coup sûr, que devant une indélicatesse, une malpropreté d'âme.

MARIE-JEANNE.

Il vous paraît plus propre de voir votre fille et son mari, cousus de dettes, rouler dans les mauvaises affaires!... Vraiment, quand je regarde où nous en sommes tous, permettez-moi de regretter que vous n'ayez pas accepté autrefois l'offre irréprochable de monsieur

Stangy. Au lieu qu'il nous soit devenu un étranger auquel vous n'osez pas recourir, il pourrait être ici, avec sa fortune, et, pour assister mon ménage, il serait mon beau-père!

SABINE.

Tu m'accuses de t'avoir fait du tort?

MARIE-JEANNE.

Oh! je ne vous accuse pas. Si vous vous êtes trompée, je sais bien que c'est par excès d'affection pour moi. Mais je m'affole à l'idée que nous n'aboutissons à rien, que je vais reparaître devant mon Didier les mains vides, au lieu de pouvoir lui dire : « Espère! regarde, il y a déjà ceci de fait. » Alors, songeant au sacrifice exagéré que, dans un autre temps, vous avez cru bon d'accomplir, je ne puis m'empêcher d'apercevoir qu'il retombe, à présent, sur ma destinée.

SABINE.

Assez, Marie-Jeanne. Du moment que tu en juges ainsi, c'est bien. Je vais essayer de réparer, vis-à-vis de toi, la faute que tu m'attribues.

MARIE-JEANNE.

Ah! chère mère, je ne saurais regretter mes

paroles, puisqu'elles me valent d'avoir à vous remercier une fois de plus... L'une et l'autre, nous ignorons quelle chance vous avez de réussir. Mais, parmi les vœux que je forme, il en est un qui me vient, pour la récompense de votre peine.

SABINE.

J'ai pris le parti d'agir, sans plus d'espoir d'être jamais récompensée.

MARIE-JEANNE.

Permettez-moi pourtant de vous dire la petite idée que votre agitation, tout à l'heure, le son de votre voix, m'ont inspirée. Cet ami, plus cher que je ne m'en doutais, auquel vous aviez renoncé par tendresse maternelle, c'est peut-être votre fille, en vous contraignant à écrire cette lettre, qui va vous le ramener...

SABINE.

Tu imagines que Stangy pourrait revenir? Où vas-tu chercher une pareille supposition? Quelle démence!... J'admets qu'il ne m'en veuille plus, qu'il se prête obligeamment à fournir une solution pour les embarras dont je l'aurai informé... Mais c'est tout!... Ses occupations sont organisées. Nous ne savons

rien des choses qui, depuis quatre ans, ont traversé sa vie... Lui, revenir!... Ah! si, par impossible, il débarquait, pour rien au monde je ne voudrais qu'il me revoie!...

MARIE-JEANNE, *lui présentant un miroir.*

Et pourquoi donc? Vous êtes toujours la même, toujours aussi jeune, aussi charmante qu'au temps où il était là...

SABINE, *reposant le miroir sans avoir voulu s'y regarder.*

Comme tu t'illusionnes sur ta mère, ma pauvre chérie! Va, tu ne me feras pas croire que je n'ai pas changé!... Ne me parle plus. Laisse-moi lui écrire froidement, nettement, et de façon à ce qu'il soit persuadé que je ne le rappelle pas... « Mon cher ami... » Non. *(Elle froisse une première feuille de papier.)* « Mon cher Stangy... » *(Elle parait méditer les termes de sa lettre; elle étend la main vers le miroir, et après s'y être regardée, timidement :)* Alors, tu crois que je n'ai pas trop changé?

ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FEMME DE CHAMBRE, *seule, faisant des recherches parmi les meubles.*

Est-ce que je sais, moi, où elle l'a fourrée, sa broderie, cette vieille!

SCÈNE II

LA FEMME DE CHAMBRE, MARAVON.

MARAVON.

Voyez donc si l'on prévient monsieur Didier de ma visite...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, monsieur. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

MARAVON, MADAME FONTENAIS, *entrant sans le voir.*

MADAME FONTENAIS.

Eh bien, Jenny?... en finirez-vous? *(Apercevant Maravon.)* Vous ici, à dix heures du matin? J'aime à croire que ce n'est pas en vertu d'un mot d'ordre, pour me faire, à votre tour, votre scène?

MARAVON.

Non! ma vieille amie. Ce n'est pas vous que je viens voir, c'est mon fils, qui n'a pour demeure que la vôtre, depuis qu'il a été mis en faillite, avec votre assentiment.

MADAME FONTENAIS.

Vous avez du reproche au bout des dents. Est-ce que je vous reproche, moi, les tracas dont votre garçon a gratifié ma famille? Lui

ai-je adressé, à lui-même, le moindre mot de blâme? un seul mot sévère?... Je lui ai dit : « Vous et votre femme, venez chez moi, vous y serez chez vous. » Or, c'est bien vrai qu'ils sont ici chez eux; mais je n'y suis plus chez moi... Hier au soir, j'ai dû fuir de cette pièce, devant l'assaut que me livraient à la fois ma fille, ma petite-fille et mon petit-gendre!... On ne cherche plus à m'ahurir avec la perspective de la faillite, puisqu'elle est arrivée, et que la terre ne s'est pas entr'ouverte, et que, Dieu merci! nous sommes tous vivants. Mais on m'attaque avec un nouveau prétexte : l'obtention du concordat de votre fils, pour lequel on prétendrait me faire aligner, au plus juste prix, cent mille francs.

MARAVON.

Madame Fontenais, si la faillite de Didier n'a causé la mort de personne, je puis vous dire que c'est grâce à Marie-Jeanne, grâce à madame Revel, et grâce à moi. Il y a eu plusieurs jours pendant lesquels, si l'on avait quitté d'une minute mon malheureux fils, il n'aurait fait qu'un bond de son domicile là-bas, jusque dans la Seine. A trois que nous étions, nous avons eu la force de le faire se

résigner à son vrai devoir, qui est de poursuivre désormais sa réhabilitation commerciale. Mais, pour entrer dans cette voie, il a besoin d'avoir quitté d'abord l'état de faillite, où il ne peut rien faire : ni réaliser un projet, ni acheter, ni vendre, ni toucher, ni payer. L'assemblée de ses créanciers, devant laquelle il est convoqué pour midi tout à l'heure, va définitivement prononcer sur son sort, suivant qu'il ajoutera, ou non, cent mille francs à l'actif qu'il abandonne. N'en veuillez donc pas à Didier de l'âpreté qu'il a pu mettre, dans cette péripétie suprême, à vous demander les moyens de redevenir un citoyen, un homme, quelqu'un enfin de libre et d'égal aux autres.

MADAME FONTENAIS.

Que votre fils déclare à ces gens avec lesquels il est aux prises : « Partagez-vous ce que j'ai. Ne me réclamez pas ce que je n'ai point !... » Qu'il leur dise : « Renoncez surtout à faire chanter la grand'mère : c'est une créature féroce, qui n'a pas d'entrailles... pour mes créanciers ! C'est un esprit absurde et buté, qui, sous l'action déjà d'un gendre, a vu les capitaux fondre comme neige au soleil !... C'est une vieille bête... »

MARAVON.

Madame Fontenais!...

MADAME FONTENAIS.

Si! si!... Qu'il leur dise que je suis une vieille bête, qui ai mes façons pour comprendre les sentiments, et qui m'imagine être liée par un simple serment que j'ai fait au lit de mort de mon mari!

MARAVON.

Permettez-moi...

MADAME FONTENAIS.

Non, Maravon, j'ai assez discuté, jusqu'à une heure du matin, avec votre fils et mes deux furies. Je ne suis là que pour reprendre mon ouvrage, qui était resté sur le terrain de bataille. Vous n'aviez, vous, pour but, que de vous entretenir avec votre fils; j'entends que, du côté de son apppartement, l'on arrive. Je me dérobe. *(Madame Fontenais sort.)*

SCÈNE IV

MARAVON, DIDIER.

MARAVON.

Bonjour, mon cher Didier!

DIDIER.

Pardonne-moi de t'avoir fait attendre. Je ne sais plus où j'en suis!... D'abord, ce qui domine tout, c'est que Marie-Jeanne, il y a quelques heures, m'a donné les plus atroces inquiétudes.

MARAVON.

Comment cela? Madame Fontenais, qui m'a reçu, n'a fait aucune allusion à ce sujet.

DIDIER.

Elle est sûrement dans l'ignorance. Nous voici divisés dans cette maison en deux camps, qui ne communiquent point... Depuis le temps que Marie-Jeanne a été appelée à partager mes transes, tu sais qu'elle dépérit. Dès la dernière

quinzaine, elle a commencé à m'inspirer des craintes, par des lividités ou de brusques rougeurs qui lui montent au visage, pour un mot plus haut que l'autre, pour un craquement de boiserie... Or, la dernière soirée ayant été très orageuse, quand la grand'mère eut rompu avec nous, battu la porte et regagné sa chambre, Marie-Jeanne, qui s'était exaspérée dans la querelle, a tout d'un coup défailli. Elle est tombée dans mes bras, à la renverse.

MARAVON.

Oh! là!

DIDIER.

Portée sur son lit, elle y est demeurée absolument évanouie pendant un grand quart d'heure. Il était si tard que nous n'avions plus là de domestique. J'ai dû laisser ma femme aux soins de sa mère, et courir moi-même chercher le médecin de la famille.

MARAVON.

Quel a été son avis?

DIDIER.

Madame Revel et moi, nous l'avons harcelé pour lui faire dire que ce ne serait rien. Il ne l'a pas dit! Il a promis de se prononcer, ce

matin. Il a employé cette phrase : « C'est une lame qui use son fourreau. » Il nous a aussi posé diverses questions, comme s'il appréhendait que la raison de Marie-Jeanne pût être compromise. Il a observé que l'expression des yeux dénotait le travail intérieur d'une idée fixe. « C'est ce souci-là, répétait le médecin, qu'il serait urgent d'extirper. » Ma belle-mère et moi, nous écoutions, consternés, nous nous regardions désespérément. Comment faire ? Nous ne pouvions pas compter sur un miracle... Et pourtant, le miracle s'est produit !

MARAVON.

Que veux-tu dire ?

DIDIER.

Nous avions veillé Marie-Jeanne jusqu'au petit jour. A ce moment, ma belle-mère se retira pour prendre un peu de repos... Vers huit heures et demie, lorsque mon courrier venait, de mon côté, de m'être remis, madame Revel rentra soudain auprès de sa fille. Elle était visiblement émue. Elle enlaça ma femme et lui dit, d'une voix entrecoupée : « Sois heureuse ! Ne te fais plus de mal ! tout s'arrange. Didier aura l'argent de son concordat. » Cette locution de droit, faite pour la

bouche des juges-commissaires et pour l'oreille des syndics, voici des jours et des jours que ma pauvre chère femme l'articule et l'écoute comme un mot d'amour. En entendant cela, elle s'était transfigurée. Elle aspirait, et j'aspirais aussi, à en apprendre davantage. Mais ma belle-mère nous a opposé une mystérieuse discrétion. Toutefois, elle n'a pas nié, elle n'a pas haussé les épaules, quand Marie-Jeanne se fut écriée joyeusement : « Vous avez reçu la réponse de Monsieur Stangy ! Ah ! vous voyez que mon idée était bonne ! Que je m'en félicite ! que je suis contente !... » Madame Revel, qui ne consentait pas à s'expliquer, s'est libérée des étreintes de sa fille par cette phrase magique : « Laisse, que j'aille chercher nos cent mille francs ! » Et là-dessus elle est sortie depuis près de deux heures. Tu devines avec quelle impatience nous attendons son retour !

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.*

Monsieur le docteur est là.

DIDIER.

Faites-le entrer chez ma femme. J'y vais. *(La femme de chambre sort.)* Tu m'excuses ?

MARAVON.

J'attends l'avis qu'il va formuler. *(Didier sort.)*

SCÈNE V

MARAVON, SABINE. *Elle entre, ayant un air égaré, en tenue de ville, avec son chapeau, ses gants.*

MARAVON.

Ah! chère amie, j'ai hâte que vous me confirmiez ce que Didier vient de m'annoncer.

SABINE.

Quoi?... Que vous a-t-il annoncé?

MARAVON.

Vous l'aviez réduit aux hypothèses. Mais j'ai admis, comme nos enfants, que vous eussiez reçu d'Amériqne la réponse en retard depuis deux mois.

SABINE.

Stangy ne m'a pas répondu.

MARAVON.

Alors quel est l'événement nouveau qui est intervenu?

SABINE.

Tout en est au même point. Rien n'est changé.

MARAVON.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Pour quel motif avez-vous cette mine défaite?... D'où venez-vous, dans cet état?

SABINE.

N'abusez pas du trouble où vous me voyez. Ne m'interrogez pas, laissez-moi me remettre, me taire... *(Elle se laisse tomber sur un siège, d'où elle se relève vivement.)* Non! Étourdissez-moi, plutôt! Causons... Puisque vous avez vu Didier, vous savez le dernier refus de ma mère?

MARAVON.

Je le sais.

SABINE.

A ce propos, j'ai quelque chose que je ne suis pas fâchée d'avoir à vous dire, oui, à vous!... Au cours de l'implacable querelle où, il y a quelques heures, nous ressemblions ici

à une famille d'Atrides, j'ai entendu bourdonner en moi, sous un effet de vertige, une conversation que nous eûmes jadis ensemble dans ce même salon. Vous prétendiez alors que les principes de la nature imposaient aux parents, bon gré, mal gré, de se dépouiller eux-mêmes, en faveur des enfants. Or, tandis que je vous réentendais, je voyais ma fille haleter en joignant ses mains suppliantes, je voyais maman froncer les sourcils, mordre sa lèvre, et faire non, toujours non... Ha! ha! ha! il y avait loin entre vos théories et l'application!

MARAVON.

Je ne défends pas madame Fontenais. Je ne l'attaque pas non plus. Je vous réponds seulement qu'elle est vieille, qu'à son âge de femme chez qui les sources de maternité sont taries, elle est « déshumanisée... » Chez les vieillards, il s'établit, en quelque sorte, un silence progressif des voix de la nature... Ne condamnez pas madame Fontenais, comprenez-la!

SABINE.

Comme cela, votre philosophie est imperturbable! Vous vous expliquez tout tranquillement, vous, qu'une grand'mère s'en tienne envers sa petite-fille à cette aumône du pain et

du gîte que l'on fait au chemineau, qui vient d'on ne sait où, et qu'on ne reverra plus.

MARAVON.

Les vieilles gens, je vous le répète, sont d'ordinaire ainsi faits. Ces têtes sur lesquelles il a neigé, ces forces gelées sont les glaciers avares, les centres d'économie d'où l'argent ne s'échappe qu'en minces filets, comme la répartition de l'eau par les montagnes. Vous ne pouvez pas changer cet ordre fondamental des choses.

SABINE.

Alors, pourquoi maintient-on la jouissance de tous leurs droits humains aux êtres qui n'ont plus toute leur part des sentiments humains?... Est-ce qu'en bonne justice l'inhumanité sénile de ma mère ne devrait pas m'autoriser à la faire interdire, à la déposséder, à prendre sa place dans ses biens dont je ferais un salutaire usage? N'est-ce pas monstrueux que l'essor de jeunes existences soit captif de cette volonté qui touche à son terme, et que leur avenir palpitant agonise dans ces vieilles mains déjà presque froides?... Dites que c'est intolérable! Dites que contre cela tout est permis!... Dites! Dites donc!

MARAVON.

Mon amie, ma pauvre amie! vous m'imputiez d'avoir été mauvais prophète le jour où je vous disais que la piété filiale ne résiste pas à l'épreuve. Et aujourd'hui que le destin vous éprouve, votre âme civilisée redescend soudain au niveau des Peaux-Rouges. Je vous entends parler des vieilles mains de votre mère avec le même esprit qu'on a chez ceux qui font monter à l'arbre le chef de famille, et le secouent pour voir s'il se cramponne encore ou s'il n'y a plus qu'à l'abattre!

SABINE.

Non, ne me faites pas croire que j'envisage l'idée de la mort de maman... Oh! non!... C'est un malheur auquel je ne suis pas préparée!... Je n'en suis pas là!

MARAVON.

Si vous n'en êtes pas là, où en êtes-vous déjà?

SABINE.

Plaît-il? Votre ton est singulier... Pourquoi sondez-vous mes yeux de la sorte? Ce n'est pas la peine de me demander ce que j'ai fait, si vous le devinez!

MARAVON.

Je ne devine pas... je...

SABINE.

Allons donc, vous lisez en moi! Vous venez de me traiter de sauvage. Qu'est-ce que font les sauvages, quand le besoin commande et que la chose est à leur portée?... Eh bien! oui! j'avais cru que ma fille rendait son dernier souffle. J'avais aidé à transporter son corps qui ne pèse plus que la moitié de lui-même. Je l'avais vue sur ses oreillers tomber et retomber en faiblesse... Alors, quand le seul remède que m'indiquât le médecin, je ne pouvais, au monde, le trouver que dans le tiroir aux valeurs de ma mère...

MARAVON.

Vous avez?...

SABINE.

Oui, j'ai!

MARAVON.

Oh!

SABINE.

Vous, dont le cœur depuis tant de jours bat, pour nos petits, à l'unisson du mien, croyez

que si je me suis retenue jusqu'ici d'épancher ce qui m'étouffe, ce n'est pas que j'aie honte de mon acte : je ne m'en veux que d'y avoir échoué.

MARAVON.

Qu'avez-vous fait ! Qu'avez-vous fait !

SABINE.

Je vais vous le dire, je vous dirai tout. Écoutez... Je n'avais pas ruminé la chose : je n'y avais jamais songé avant cette nuit... Tout d'un coup, l'idée m'est apparue au chevet de Marie-Jeanne... Il était quatre heures du matin. Ma résolution a été instantanément prise. J'ai quitté le siège où je veillais... J'ai passé par ici, je suis entrée là... Maman a poussé un cri. Ce n'était rien, elle rêvait... J'atteignis à tâtons jusqu'à la fenêtre... J'entrebâillai le rideau, de quoi faire filtrer une mince lueur d'aurore... Et maintenant à l'œuvre ! Si maman se réveille, si elle m'interrompt, si elle appelle, j'aurai encore plus de voix qu'elle pour faire : « Chut ! c'est moi !... oui, c'est moi, qui ne veux pas que ma fille devienne folle ou qu'elle meure ! » J'ai pris le trousseau de clefs sur le marbre de la commode. J'ai ouvert l'armoire... J'allais et je venais, à pas de loup, entre la ca-

chette des valeurs et le filet de lumière sous lequel je débrouillais mon choix. Et, tout le temps, maman parlait d'une voix rauque, excitée par le cauchemar. Quelquefois, elle fit : « Ah ! ah ! » si fortement que je crus l'avoir éveillée. Non, elle dormait !... Je vous fais horreur?

MARAVON.

Je ne peux définir ce que je ressens... Je ne vous juge pas en cette minute : je vous suis. Allez jusqu'au bout !

SABINE.

Quand j'eus regagné ma chambre, je tenais trois titres nominatifs de cent obligations. C'était au delà de ce qu'il me fallait. Quant à transformer ce papier en argent, je savais comment cela se pratique. J'avais, à maintes reprises, accompagné ma mère chez son agent de change. J'avais appris ainsi les termes sacramentels : demander la conversion, dater, signer... Pendant plusieurs heures, sur des brouillons, avec un modèle, je m'exerçai à la simulation... Quand j'en fus à réaliser définitivement le triple faux sur les feuilles timbrées, je puis dire que je touchais, ma parole ! à la perfection. Il allait s'agir maintenant de savoir

se présenter chez l'agent, lui faire front, lui imposer. Certes, il me connaît de longue date. Il a été un camarade de mon père. Vous avez quelquefois dîné avec lui chez nous. Je devais être reçue avec confiance et obligeance. Je le fus, en effet... En arrivant là-bas, j'ai déclaré que ma mère était souffrante, ce qui n'étonna pas un habitué de notre maison. J'exposai qu'il y avait urgence à régler la liquidation de mon gendre, dont la déconfiture était connue. Puisque j'apportais de quoi faire les fonds, j'ai prié qu'on me les avançât immédiatement, comme cela se pratique envers les vieux clients et les bons amis.

MARAVON.

Mais ce n'était plus votre mère que vous alliez voler ! C'était l'officier ministériel responsable de sa légèreté !

SABINE.

Ah !... Je n'ai pas réfléchi à cela. Et d'ailleurs, devant le fait accompli, ma mère n'aurait plus eu qu'à payer, n'étant pas de taille tout de même à me faire condamner au bagne... Vous m'avez interrompue. . Où en étais-je ?... Ah ! c'est cela : L'agent de change,

très cordialement, m'avait fait asseoir dans son bureau. Il s'était assuré que la caisse était assez munie pour me verser les cent mille francs que je demandais. Pendant qu'il examinait les titres, un commis apporta la liasse des billets de banque, avec le reçu tout préparé. Puis, l'agent et moi, nous nous retrouvâmes seuls... à bavarder. Il se mit à compter les billets lentement; et je les entendais, un à un, être à moi, être à nous, s'empiler pour fournir à ma fille la rançon de sa vie et de sa santé... Dans un instant, j'allais les emporter. Avant ce soir, ils seraient distribués par les soins de votre fils, ils auraient disparu... Et le jour où éclateraient les explications, alors, on s'expliquerait; on me trouverait là pour répondre de ma conduite... Les titres maudits, sur le coin de la table, ne cessaient pourtant de me tirer l'œil... Pourvu que l'autre ne s'avisât pas de les scruter une dernière fois! Mais quand même il aurait été pris d'un impossible soupçon, quand même la façon dont signe ma mère eût été gravée dans sa mémoire, je revoyais avec quelle exactitude, après mille expériences, j'avais perlé chaque lettre du nom et festonné le paraphe. « Votre compte y est bien », me dit l'agent en me tendant la somme contre le reçu, que

je signai... J'étais debout, j'avais caché ma proie dans mon corsage, j'ouvrais la porte, quand une exclamation me cloua sur place : « S'il vous plaît, chère madame! Vous avez fait une erreur : vous signez votre reçu du nom de votre mère! » Oui! je m'étais si bien assimilé la main de maman, par mes pratiques obstinées, que sa griffe ordinaire s'était diaboliquement incrustée au bout de mes doigts! Et moi, Sabine Revel, sous l'obsession, par un machinal accomplissement, je venais de signer : veuve Fontenais!... Déjà mon interlocuteur comparait l'autographe qu'il m'avait vu faire à ceux que je lui avais remis tout fabriqués. Sa physionomie fut expressive : j'étais prise. Je me jetai aux genoux de cet homme, dans la démence d'implorer qu'il ne me reprît pas l'argent que j'avais gagné!... Hélas! quels instants! Le plus dur ne fut pas d'avouer, ce fut de restituer... Mes sanglots rencontrèrent chez ce vieil ami de ma famille la sorte de compassion qui m'importait le moins : il m'octroya le délai que j'estimerais convenable pour obtenir l'absolution de ma mère, et, se chargeant de rapporter les valeurs lui-même, il ne devancera pas mon avertissement... Je sortis de là, ivre d'humiliation, folle d'impuis-

sance, telle enfin que vous me voyez revenue ici. Voilà!

MARAVON.

Voilà!... oui. Voilà!... Vous n'attendez pas que j'approuve cet acte... énorme. Et pour le réprouver, le langage de la morale courante me paraît mesquin... La révolution qui s'est faite dans votre conscience est certainement criminelle. Mais, quand il y a crime révolutionnaire, le bien, le mal, sont quelque peu bousculés de leur place de tous les jours!... Je ne me placerai qu'au point de vue pratique. Pourquoi n'avez-vous pas couru votre aventure sans souffler mot à votre fille? Qu'est-ce qui a pu vous pousser à lui faire miroiter un argent que vous n'aviez pas, que vous deviez finalement ne pas rapporter?

SABINE.

Vous parlez comme à quelqu'un qui aurait eu son sang-froid!... Comprenez donc qu'au moment de quitter ces murs amis par qui, toute coupable que je puisse être, je me sentais protégée, comprenez donc qu'à ce moment-là je défaillais! J'ai cherché le cordial qui affermît ma volonté, ma voix, mon geste. J'étais persuadée de réussir, si je ne tremblais

pas, si je ne balbutiais point. Pour chauffer à blanc mon courage, j'ai allumé, j'ai attisé celui de Marie-Jeanne. En la galvanisant, en tirant de ses yeux une étincelle de foi et de joie, je cédais au besoin de m'électriser par elle d'une audace qui ne fût plus capable de reculer.

MARAVON.

Et maintenant, après lui avoir donné de vaines espérances, à une heure où ses sensibilités commandent des ménagements exceptionnels, vous allez l'en précipiter?... dangereusement...

SABINE.

Ah! vous voyez bien que je retarde l'affreux instant de reparaître devant elle!... Il faut à tout prix que je prolonge son état d'illusion et celui de votre fils, dont la droiture ou la tristesse protesterait peut-être, si je ne l'abusais également. Mes mensonges le berceront sans lui nuire. Veuillez donc bien ne pas me démentir auprès de lui.

MARAVON.

J'ai votre secret, comme un confesseur.

SABINE.

Oh! oui, je vais mentir, mentir éperdument!

Mais hors de votre présence, qui me glacerait pour inventer et débiter des histoires dont vous sauriez le néant... N'entrez pas chez Marie-Jeanne avec moi... Et même si elle se sentait assez bien, elle pourrait venir ici d'un moment à l'autre. Je vous demande instamment de vous en aller...

MARAVON.

Permettez-moi d'attendre seulement le résultat de la visite du médecin.

SABINE.

Comment! il est là? Je suis rentré avec ma clef. Je n'ai vu que vous, qui ne m'en avez rien dit!

MARAVON.

J'ai eu de quoi perdre le fil de mes idées.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOCTEUR, DIDIER.

DIDIER, *sur le seuil, au docteur.*

Ah! ma belle-mère est de retour!

SABINE.

Parlez, docteur. Comment avez-vous trouvé ma fille ?

LE DOCTEUR.

Je suis à vous, chère madame. *(A Didier.)* Vous ne m'entendriez ici que me répéter. Rejoignez donc votre femme pour qu'elle n'ait pas l'impression que sa santé donne lieu à des conciliabules interminables. Dans la fébrilité où elle est, cela ne lui vaudrait rien.

DIDIER.

Je vous obéis. *(A Sabine.)* Puis-je lui rapporter que tout va bien ?

SABINE.

Ah ! oui... Certainement... A tout à l'heure ! *(Didier sort.)*

SCÈNE VII

SABINE, MARAVON, LE DOCTEUR.

SABINE, *au docteur.*

Eh bien ?

LE DOCTEUR.

Eh bien! nous avons affaire à une sorte d'épuisement du système nerveux, comme en amènent les crises de l'âme, les passions tristes... Cet évanouissement dont vous avez eu à relever votre fille, ces vertiges dont elle se plaint, ce visage qui se creuse tandis que les pommettes se colorent, ce sont les premiers avertissements d'une consomption.

SABINE.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE DOCTEUR.

Votre fille a pour elle la jeunesse. Et sa constitution est pleine encore de ressources. Nous allons tâcher de la rétablir!... Où puis-je rédiger mon ordonnance?

SABINE.

Mettez-vous là, réfléchissez-bien. Combinez tout ce que la science peut faire.

LE DOCTEUR, *installé à une table.*

J'ai peu de médicaments à prescrire. Ce que je tiens pour efficace, pour nécessaire, c'est une cure d'air prolongée, dans un de ces climats très âpres qui fouettent les tempéraments:

par exemple, celui de la Maloja, en Engadine... Nous sommes à la mi-juin. Jusqu'à la fin d'août, c'est-à-dire avant que les neiges arrivent là-bas, la malade peut avoir devant elle deux mois et demi de bonne action tonique, si l'on ne perd pas un jour pour la transplanter.

SABINE.

Il faut le temps des préparatifs.

LE DOCTEUR.

Abrégez-les. Dépaysez brusquement votre fille.

SABINE.

C'est bien. Elle sera demain en route.

MARAVON, *à Sabine.*

Ayez bon espoir, chère amie, bon courage. Moi je vous délivre de ma présence. Selon votre désir, je m'éloigne provisoirement.

SABINE, *le reconduisant.*

Oui, c'est cela, vous reviendrez plus tard.

LE DOCTEUR, *de la table où il écrit.*

Et cette bonne madame Fontenais, se porte-t-elle bien pour le moment?

SABINE.

Assez bien, oui. *(A Maravon.)* Au fait! vous m'épargneriez un contact auquel vous sentez que je ne suis pas prête, si, en vous en allant, vous passiez par chez ma mère. Vous la préviendriez de ce départ immédiat et des raisons qui l'imposent.

MARAVON.

Tout à votre service! Comptez-vous accompagner les enfants?

SABINE.

Je n'ai pas songé à quitter ma fille. *(Maravon sort.)*

SCÈNE VIII

SABINE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Voici les instructions auxquelles se borne mon pouvoir. Mais je ne saurais trop vous le répéter : Dans cette espèce d'hypocondrie, dans un mal dont les causes sont évidemment

morales, ce qui peut surtout agir, c'est un traitement moral. Ingéniez-vous à contenter votre fille : des cajoleries, des amusettes, toutes les concessions qu'elle réclamera...

SABINE.

Je ne peux pourtant pas lui décrocher la lune!... Voyons, dites-moi toute la vérité. Elle est en réel danger, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR, *mollement.*

Non, non!... Mais je manquerais à mon devoir si je vous endormais dans une complète quiétude.

SABINE.

Est-ce que je pourrais dormir! Je ne vis plus!... Je ne suis pas médecin, mais je suis la mère! Quand c'est son propre enfant qui est en cause, on le voit tout de suite perdu! Et, comme on est la mère, on sent que c'est impossible! On sent qu'on n'est pas faite pour mettre au cercueil ce qu'on a mis au monde. On se dit qu'il faut, d'abord, que l'on ait pris, soi, le temps de mourir, qu'on soit partie la première, puisque l'on est la mère!

LE DOCTEUR.

Du calme! Nous réussirons, j'espère, à ré-

parer le mal déjà fait... Écoutez maintenant une autre recommandation : si madame Fontenais manifestait quelque velléité d'être du voyage, refusez-vous absolument à l'emmener.

SABINE.

Ah!... Maman?... Pourquoi?

LE DOCTEUR.

J'ai eu, tout récemment, à l'ausculter une fois de plus. Son cœur n'est pas en assez bon état pour se prêter au service que la raréfaction de l'oxygène exige, à dix-huit cents mètres d'altitude. Là-haut, le muscle travaille quatre fois plus pour fournir aux gens leur ration ordinaire, ce qui est dangereux dans le cas où les artères n'ont plus assez de souplesse. Ceci n'est pas pour vous alarmer au sujet de madame Fontenais. Elle peut vivre indéfiniment à Paris, dans l'air des plaines. Mais l'exposer au surmenage respiratoire des hautes régions, cela équivaudrait à lui donner un coup de couteau.

SABINE.

C'était important à savoir.

LE DOCTEUR.

Un mot encore : les cardiaques sont très

impressionnables. Si madame Fontenais demandait des raisons, ne lui donnez pas la vraie.

SABINE.

J'ai compris.

LE DOCTEUR.

Alors, au revoir, en septembre, à moins que tout aille si bien que vous ne me rappeliez même pas. *(Il sort.)*

SCÈNE IX

SABINE, MADAME FONTENAIS,
venant de sa chambre.

SABINE.

Vous!

MADAME FONTENAIS.

Oui, moi! Est-ce que ma présence a quelque chose de surnaturel, dans mon salon? Croyait-on m'avoir jetée aux chiens?... Mais je viens, ma fille, pour qu'on oublie les mauvaises paroles qui, naguère, furent échangées entre nous... Je suis très peinée que Marie-Jeanne

se soit rendue si malade à cause de ce que sa petite tête ne gouverne pas ma vieille caboche... Certes, je ne me reconnais pas plus responsable de son hystérie que je n'ai voulu me charger des fautes de son Didier. Ne revenons pas là-dessus... Ce que j'avais hâte de te dire, c'est que, bien entendu, pour tous les soins imaginables, les frais de voyage, dépenses de séjour, tu auras eu raison de compter sur moi.

SABINE.

Je vous remercie.

MADAME FONTENAIS.

Tu me boudes? Tu me gardes une grosse rancune? Tu me flétris peut-être?

SABINE.

Je n'en ai pas le droit.

MADAME FONTENAIS.

Sache pourtant qu'il n'y a que moi qui t'aime!

SABINE.

Ah! si je n'avais pas la tendresse de Marie-Jeanne pour y appuyer mon cœur, je ne me sentirais guère aimée.

MADAME FONTENAIS.

Crois-en la clairvoyance qui m'est venue : Moi, je n'ai que toi. Tu n'as, toi, en vue que ta fille ; et ta fille ne pense qu'à son mari... Ce qu'elle aime le plus sûrement en toi, c'est la cause commune que tu fais, contre moi, avec l'homme qu'elle aime. Prends garde au jour où tu ne serais plus d'accord avec son amour conjugal. Alors, tu serais définitivement fixée, à ton tour, sur ce que c'est de n'être que la mère !... Mais j'ai tort de remâcher mes amertumes. Causons de choses pratiques : aurons-nous assez de la grande malle pour nous deux ?

SABINE.

Il n'est pas question, maman, que vous veniez. Vous n'allez pas faire un déplacement inutile et fatigant. Vous n'allez pas, pour quelques semaines, bouleverser vos habitudes.

MADAME FONTENAIS.

Rien ne bouleverserait davantage mes habitudes que de me séparer de toi.

SABINE.

Ce serait folie que de vous imposer la corvée d'un long trajet en chemin de fer, et de rouler ensuite, pendant dix ou douze heures

en chaise de poste. Votre caractère, votre âge, ne sont plus faits pour courir les Alpes ni camper dans le hasard des hôtels.

MADAME FONTENAIS.

Si je ne suis plus jeune, en effet, si j'ai parfois des avertissements que la fin n'est plus très éloignée, ce sont là des motifs pour que tu ne me confies pas, durant trois mois, à la garde d'une femme de chambre. Puisque déjà je n'ai plus si longtemps à te voir, je m'attache à tes pas. Tu ne t'en iras point sans que je te suive.

SABINE.

Vous m'obligez, maman, à vous déclarer que je ne veux pas de vous.

MADAME FONTENAIS.

Ah bah !

SABINE.

Entendez-moi bien : j'ai la mission de consacrer au rétablissement de Marie-Jeanne toutes mes minutes, toutes mes pensées. J'ai besoin de lui appartenir tout entière, de n'être détournée d'elle par aucune considération. Et puis, si le climat ne réussissait pas à la petite, s'il y avait lieu de la ramener hâtivement, ou de nous déplacer d'une résidence à une autre, je ne

saurais ni vous faire ainsi aller et venir, ni vous assurer les ménagements et aises qui vous sont dus.

MADAME FONTENAIS.

Bref, tu me considères comme un colis gênant!

SABINE.

Vous vous formalisez : c'est injuste. Je suis guidée avant tout, dans ce que je vous exprime, par l'idée de votre bien-être... de votre bien...

MADAME FONTENAIS.

Allons donc! Tu me punis. Tu me bannis de ta présence. Tu as arrangé que toi, ta fille et ton gendre, vous ne soyez là-bas qu'entre vous, les trois têtes dans le même bonnet, loin de la vieille, qu'on maudit quand elle ne paie point, et dont on ne s'encombre pas quand elle paie!... Eh bien! les égards dont on me prive, c'est donc à moi de me les assurer. Et, puisque je tiens les cordons de la bourse, je décide qu'on ne me laissera pas seule. Ta fille a, pour l'accompagner, son mari qui ne saurait rien faire de mieux actuellement que de s'employer à la remettre et à la distraire. Nous leur ad-

joindrons, s'il te plaît, l'assistance d'une religieuse. Ce n'est pas inhumain de faire voyager de la sorte une jeune femme de vingt et un ans, qui s'est trop excité les nerfs. Mais si tu pars, je partirai. Si je demeure ici, tu ne t'en iras pas!

SABINE.

Oh! n'exercez pas sur moi la pression de ma pauvreté!...

SCÈNE X

SABINE, MADAME FONTENAIS, DIDIER.

DIDIER, *apportant des coussins.*

On va faire la chambre de Marie-Jeanne. Je viens lui préparer une petite installation.

SABINE.

Elle est déjà levée?... Elle va être ici?

DIDIER.

Dans un instant.

MADAME FONTENAIS.

Délibérez ensemble. Examine avec elle si vous préférez m'emmener, ou que je te garde.

SABINE.

Maman, je vous en prie!...

MADAME FONTENAIS.

Je ne subviendrai au nécessaire que dans l'un ou l'autre cas.

SABINE, *à elle-même.*

Il faudra donc que je reste! *(Madame Fontenais sort.)*

SCÈNE XI

SABINE, DIDIER, MARIE-JEANNE.

DIDIER, *allant au-devant de sa femme.*

Attends-moi!... Tu es si faible!

MARIE-JEANNE, *à Sabine.*

Mère, vous avez les cent mille francs pour Didier?

SABINE.

Assieds-toi là!... Étends-toi...

MARIE-JEANNE.

Vous avez les cent mille francs?

SABINE.

Je t'avais dit seulement que la somme m'était annoncée...

MARIE-JEANNE.

Par monsieur Stangy?

SABINE.

Sans doute... Mais elle n'est pas encore arrivée...

MARIE-JEANNE, *avec un geste éperdu.*

Oh!

SABINE.

Ça ne veut pas dire qu'elle n'arrivera pas... C'est un retard...

MARIE-JEANNE.

Voici l'heure où nos créanciers vont se réunir. Comment traiteront-ils ce malheureux, s'il ne leur apporte rien?

DIDIER.

Pardon! Si je leur apporte la nouvelle d'un

règlement très prochain, cela peut suffire pour qu'ils me signent aujourd'hui l'acte de ma délivrance. Qu'est-ce que ça leur fera, puisque ce traité serait nul et déchiré si je ne l'exécutais pas à la date que nous aurions convenue.

SABINE, *à Marie-Jeanne.*

Tu entends? Ton mari ne se démonte pas comme toi. Il est plus compétent que nous dans ses propres affaires.

DIDIER.

J'aurais toutefois besoin que vous me précisiez un peu les motifs que vous avez de me promettre le subside.

SABINE.

Évidemment... Parfaitement...

MARIE-JEANNE.

La lettre que vous avez reçue de monsieur Stangy est-elle si confidentielle que vous n'en puissiez donner communication à Didier?

SABINE.

Je n'ai eu qu'une dépêche... que j'ai laissée chez ces messieurs de la banque, où elle m'a servi à me présenter... Voyons, n'écarquille

pas les yeux : c'est une banque que tout le monde connaît, c'est... le Crédit Lyonnais. *(A Didier.)* Vous savez bien que j'ai couru dehors assez longtemps, ce matin? *(A Marie-Jeanne.)* Tiens, mon chapeau, mes gants sont encore là!... Tandis que tu étais malade, que le retour du médecin était imminent, quelle raison aurais-je eue de m'absenter, si ça n'avait été pour en finir avec ce qui t'absorbe?... Quand je suis sortie, je te le jure, j'étais fondée à croire que je rentrerais avec le butin que je t'avais promis, oui, cela, je te le jure sur ta vie!... La dépêche me prévenait qu'un compte m'était ouvert. Mais par un contre-temps, la banque, elle, n'avait pas encore l'avis de son correspondant. Toutefois on y connaît bien le nom de Stangy. La preuve, c'est qu'on m'y a dit que toutes ses affaires pour l'Europe passaient là, et que c'était fréquent qu'un télégramme de lui parvînt un peu trop tôt... J'ai laissé mon adresse. On m'avertira dès que les choses seront en ordre... Je ne peux tout de même rien vous raconter de plus! Qu'exigez-vous encore?

DIDIER.

Oh! je me déclare satisfait. Vous pensez

bien que nous ne mettons pas votre parole en doute.

SABINE, *à Didier.*

Par conséquent, partez tranquille. Moi, je suivrai, pas à pas, la marche de la question. *(A Marie-Jeanne.)* Et tu en seras, chaque jour, entretenue, dans mon courrier...

MARIE-JEANNE.

Comment?... Vous ne viendrez pas avec moi?

SABINE.

Ta grand'mère me retient.

MARIE-JEANNE.

Ne me faites pas cela! Ne me privez pas de la douceur que vous soyez là. Vous savez bien que je redeviens votre toute petite, dès que j'ai un bobo!...

SABINE.

Supposes-tu que, si j'étais libre, mon plus ardent désir ne serait pas de t'accompagner? Mais c'est à elle que maman m'impose de tenir compagnie!

MARIE-JEANNE.

Pourquoi ne pas l'emmener?

SABINE.

Oh! non! c'est impossible!

MARIE-JEANNE.

C'est encore plus impossible que vous vous sépariez de moi! Tenez, petite mère, tâtez mes mains : rien que d'être contrariée, à l'idée seulement de ne pas vous avoir près de moi, sentez-vous comme elles sont en sueur?

SABINE.

Au nom du ciel, Marie-Jeanne, ne sois pas si sensible! Tu me ferais perdre la raison!

MARIE-JEANNE.

Emmenez grand'mère. C'est la façon d'arranger toute chose.

SABINE.

Non! non! N'insiste pas.

DIDIER, *à Sabine.*

L'heure de ma convocation me presse... Quelle échéance puis-je prendre avec mes créanciers? Faut-il leur dire un mois?

SABINE.

Oh! pas si vite!... Donnez-vous plus de lati-

tude! Que la question de paiement ne talonne point ma fille pendant sa cure!

DIDIER.

Soit!... Je vais demander trois mois... Et c'est vous, n'est-ce pas? qui vous chargez que je sois alors en mesure.

SABINE.

Naturellement... Certainement...

DIDIER.

Sinon, je m'exposerais à être dorénavant traité en sauteur, ayant abusé du droit de sauter. On me traquerait sans miséricorde. On me couperait peut-être, à tout jamais, la route de ma réhabilitation.

SABINE, *troublée.*

Ah?

MARIE-JEANNE.

Oh! maintenant que je considère Didier comme tiré des griffes de ces méchants, s'il y devait retomber, j'en mourrais!

SABINE, *avec angoisse.*

Veux-tu ne pas prononcer des mots pareils!

DIDIER.

L'engagement que je vais prendre est donc pour moi d'une gravité suprême. Si vous aviez l'ombre d'une incertitude, il ne faudrait pas me laisser m'engager à fond. *(Silence de Sabine.)*

MARIE-JEANNE, *se redressant, oppressée.*

Mère, vous ne répondez pas?

SABINE.

Mais si!... Ne monte pas sur tes grands chevaux!... C'est le ton de Didier, tu comprends, qui m'a un peu interloquée...

MARIE-JEANNE, *retombant en faiblesse.*

Ah!

SABINE, *affolée.*

Allons! bon Dieu! Ne recommence pas à te pâmer!... Là! Là! Où sont les sels!... Respire! mon enfant!... Respire! *(A Didier.)* Regardez que, pour un rien, elle a repris sa pâleur de trépassée!... Il me semble que je la vois morte! Ah! non! tu ne mourras pas!... Toute la terre périrait plutôt avant que je te laisse mourir!... Marie-Jeanne, m'entends-tu?... Elle a ouvert les yeux... Ma fille chérie, écoute ce que je dis à Didier. *(A celui-ci:)* Allez,

mon ami, accomplissez hardiment la démarche qui ravivera ce pauvre petit corps. Je prends sur moi toutes les responsabilités du pacte que vous allez signer. Autant qu'il est au pouvoir humain qu'une parole soit tenue, je vous engage la mienne, sur mon salut éternel. *(Didier sort.)*

SCÈNE XII

SABINE, MARIE-JEANNE, MADAME FONTENAIS.

MADAME FONTENAIS, *revenant de sa chambre.*

Eh bien?... Où en es-tu, entre ta mère et ta fille? Suis-je du voyage?

SABINE, *répondant d'un signe de tête plutôt que de de la voix.*

Oui.

ACTE IV

Une terrasse devant un petit chalet, au col de la Maloja. On aperçoit le « Palace », le lac, la vallée de l'Inn et ses montagnes. Sièges, table, tente-abri.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FEMME DE CHAMBRE, STANGY, *puis* MADAME FONTENAIS. *(Au moment où Stangy entre, la femme de chambre débarrasse une petite table d'un plateau.)*

STANGY.

C'est bien dans ce chalet qu'on a logé madame Revel?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, monsieur.

STANGY, *apercevant madame Fontenais, qui revient de promenade.*

Vous ne me reconnaissez pas, madame?

MADAME FONTENAIS.

Monsieur Stangy!... *(La femme de chambre est rentrée dans le chalet.)*

STANGY.

J'habite au Palace depuis quelque temps. Hier, à la chute du jour, quand votre landau a passé, il m'avait bien semblé que c'était vous qui arriviez avec votre famille. J'en eus confirmation dans la soirée, en allant voir quels noms venaient d'être inscrits au bureau de l'hôtel, dont ceci est une dépendance. J'étais, ce matin, à me demander si je devais me représenter devant vous et devant les vôtres, si je n'y ferais pas le fâcheux effet d'un revenant, quand la poste m'a remis une lettre longue et importante de madame votre fille...

MADAME FONTENAIS.

Une lettre de ma fille?

STANGY.

Cette lettre, qui m'avait été adressée depuis bien des semaines, n'était parvenue aux États-

Unis qu'après mon départ. Elle a erré longtemps à ma poursuite. Par les termes de cette lettre, j'ai été soudain initié aux difficultés pécuniaires qui se sont élevées dans votre entourage.

MADAME FONTENAIS.

Je ne savais pas que Sabine vous eût écrit à ce sujet. Cela tient sans doute à ce que ces difficultés, dont vous parlez, ont établi, entre les miens et moi, beaucoup de silence.

STANGY.

Comme je viens de lire que madame Revel me faisait l'honneur et l'amitié de compter sur mon aide, j'accours me justifier de ce qu'elle ait eu à l'attendre.

MADAME FONTENAIS.

Ça lui sera bon de causer avec vous qui, de si longue date, avez été pour elle un ami cher et sage... C'est à croire, en effet, que la maladie nerveuse de Marie-Jeanne, que nous sommes venues soigner ici, serait remontée jusqu'à un certain point, en Sabine. Je l'observais ce matin : elle promenait sur ce paysage des yeux véritablement hagards... Que c'est beau pourtant, et d'une beauté réconfortante !

Depuis que je hume cet air pur et frais, l'intensité de ma vie me paraît avoir augmenté. J'en ressens une griserie qui va jusqu'à l'étourdissement... *(Elle chancelle légèrement.)* J'ai sans doute mené trop loin mon excursion au bout du lac. Je rentre me reposer ; et je vous envoie ma fille. *(Madame Fontenais a gagné une porte du chalet.)*

SCÈNE II

STANGY, SABINE, *sortant du chalet par une autre porte.*

SABINE.

Vous ici !... Je me demande si je suis réellement éveillée ?... si votre apparition n'est pas une péripétie d'un songe où je marche ?

STANGY, *gêné.*

C'est bien moi. Votre émotion, je la partage. Puisque vous aurez eu le temps de m'accuser d'une grossière négligence envers votre cri d'appel, permettez, tout d'abord, que je me disculpe.

SABINE.

J'ai entendu votre explication.

STANGY.

Alors, il me reste à vous dire que, pour la coopération dont vous avez besoin, je suis entièrement à vos ordres.

SABINE.

Ah! que c'est noble à vous!

STANGY.

Ne me remerciez pas. Je n'ai même pas le mérite que votre demande me gêne. Je dispose de beaucoup d'argent, qui n'a pas d'héritier. Et, telle que je vous connais, je ne me flatte pas, d'ailleurs, que mon prêt courra le risque généreux de n'être pas remboursé.

SABINE.

Oh! si! vous êtes la générosité même!... Croyez-moi : ce sont les larmes de ma fille, ce sont ses instances qui, seules, m'ont décidée à m'adresser à vous... Ne vous étais-je pas devenue une étrangère ?

STANGY.

On a été de tels amis!

SABINE.

Ah! cela, oui!... Voyez-vous, Stangy, il est évident qu'un fil mystérieux n'avait point cessé de me relier à vous. Car, dans le désespoir que Marie-Jeanne se consumât sous l'adversité subie par son ménage, je n'avais pas craint d'assurer, à elle et à son mari, que vous m'aviez déjà favorablement répondu... Il ne faudra pas que vous les détrompiez!... C'était donc vrai que vous veniez vers moi, quand, à travers d'affreuses ténèbres de mon âme, j'ai eu la divination de le déclarer... Il n'était donc pas Dieu permis que ce ne fût point cela qui vînt!... Grâce à ce que votre affection m'accorde, ma fille est sauvée!... Et ce n'est pas tout dire!... Vous arrivez à temps. Ah! vous ne savez pas tout le bien que vous me faites! Il n'y a que moi qui le mesure!

STANGY.

Depuis l'époque déjà lointaine où vous m'avez écrit dans des termes si pressants, qu'est-il advenu des embarras dont vous m'avertissiez?

SABINE.

Le désastre s'est effectué. Mais, par vous,

les conséquences en seront vite palliées... Toutefois, pour ces chiffres, ces argents, je vous en prie... causez plutôt avec mon gendre. De pareils sujets me sont si pénibles, entre nous deux, de vous à moi!

STANGY.

Bref, votre gendre est sur le pavé?

SABINE.

Hélas! oui. Il a signé l'abandon de tous ses droits sur son usine.

STANGY.

Il faudrait lui remettre le pied à l'étrier?

SABINE.

Je ne vous aurais pas exprimé ce surcroît d'exigences. Que vous êtes bon de devancer ces causes d'anxiétés futures!

STANGY.

Il me serait doux de vous procurer les soulagements qui me sont possibles.

SABINE.

Ah! je vous retrouve à mon égard le Stangy des meilleurs jours que j'aie vécus. Vous êtes toujours mon Stangy!

STANGY.

Vous m'avez écrit que monsieur Didier Maravon était un très galant homme, un ingénieur de mérite, auquel il n'a encore manqué que la chance.

SABINE.

Oui. C'est ce que je pense très sincèrement de lui. Si, par vos conseils au moins, par votre expérience, vous pouviez l'éclairer sur sa voie?... D'ailleurs, vous l'avez aperçu chez moi quand il était jeune homme ; il dînait à la maison le soir où vous êtes parti...

STANGY.

En effet! Vous n'aurez donc qu'à nous remettre en rapports.

SABINE.

Je ferai cela sans retard, car, moi, demain matin, j'aurai enlevé d'ici ma mère et je serai bientôt loin.

STANGY

C'est la rigueur du climat qui vous chasse si vite?

SABINE.

Oui.

STANGY.

Dame! ces sautes de vent et de température, trente degrés au soleil, dix degrés à l'ombre, le thermomètre au-dessous de zéro la nuit, je comprends que cela effraie dès l'arrivée, lorsqu'on est responsable d'une personne d'âge comme madame Fontenais.

SABINE.

Ma fuite va me faire bien rapidement me priver de vous, dans des circonstances où, pour vous exprimer ma gratitude, il me faudrait un temps infini!... Ce que vous étiez dans ma vie, vous m'en avez jadis arraché l'aveu! Je tremblerais d'oser vous le redire...

STANGY, *douloureusement.*

Sabine!

SABINE.

Oui, je vous ai fait du mal. J'ai pu gâcher tout un temps de votre existence... Mais, cependant, vous resurgissez devant moi avec un rôle si grand, si rédempteur, que c'est le ciel, il me semble, qui vous envoie pour que mes fautes et mes malheurs soient terminés. Cette rencontre n'est-elle pas l'annonce que je puisse encore avoir du bonheur?... et peut-

être en donner? N'allez-vous pas redescendre sur Paris? Saurez-vous reprendre le chemin de ma demeure, où n'avait cessé, à mes yeux, de flotter votre image?

STANGY.

Je suis venu ici pour... J'y suis retenu... par la santé de ma femme.

SABINE, *accablée.*

Votre femme!... Oh!

STANGY.

Vous aviez rêvé que j'aurais une solitude d'éternelle fidélité?

SABINE.

Oui... Non... Je ne sais pas!

STANGY.

Un an après nos adieux, je me suis marié en Louisiane avec une cousine que, paraît-il, j'y avais: brave créature, simple, ignorante, sauvage... Je m'imaginais que je ne bougerais plus jamais de cette terre de refuge où je revenais employer mes forces d'homme qui, ayant perdu son idéal, obéissant à un instinct d'activité animale, labourera, creusera, aura une compagne, sèmera une descendance!...

Mais je n'ai pas réussi à devenir tout à fait la brute que je concevais... Il y a plus de deux années, j'ai eu un enfant. Il y a trois mois, mon enfant est mort. Il a étouffé en tendant vers moi ses tout petits bras. Ce geste d'innocence suppliante et crédule, je le vois toujours comme un remords d'avoir été impuissant à l'exaucer. Depuis lors, ma femme n'a pas voulu rentrer sous le toit maudit, et, moi-même, je ne m'y suis plus supporté. Nous nous sommes exilés... Jadis, pourtant, j'avais assisté, dans le même lieu, à l'agonie de ma mère, puis à celle de mon père; et mes habitudes avaient su reprendre leur cours à chaque retour du cimetière. Je les aimais bien tous deux, néanmoins, comme les honnêtes gens aiment leurs parents, comme vous aimez votre mère...

SABINE.

Oui.

STANGY.

Comment ai-je été ainsi brisé, anéanti, par la disparition de ce petit être, qui bégayait encore, avec lequel je ne pouvais avoir déjà ni souvenirs communs, ni échange de pensées, ni rien d'autre que de le sentir issu de moi?

Quelle misère! Ceux qui nous ont donné la vie, c'est donc à peine si nous nous retournons quand, derrière notre dos, la mort les fauche. Mais quand, en avant de nous, c'est notre enfant qu'elle vient prendre, c'est-à-dire notre propre ouvrage, la création personnelle dans laquelle nous nous mirons, alors notre égoïsme ne se console plus!

SABINE.

Mon ami, je vous plains de tout mon cœur de mère, avec tout ce qu'il y a en moi de tendresse de femme, avec tout ce que j'ai eu d'amour!

STANGY.

Le destin n'aurait-il pas été plus clément s'il n'avait fait adhérer à votre lettre, par une lettre de très loin, et s'il nous avait épargné cette entrevue, où la dissimulation ne me fut pas permise?

SABINE.

Non! Ne regrettez pas cet instant. Depuis quatre années, mes tristesses avaient souvent médité que je sortirais de ce monde sans vous revoir. Je vous ai revu, une dernière fois. C'est plus que je n'ai mérité en venant ici. *(Didier*

se montre au seuil du chalet.) Voici mon gendre. Je vais vous laisser avec lui, pendant que j'irai m'assurer d'une voiture de départ pour le jour prochain.

SCÈNE III

SABINE, STANGY, DIDIER.

STANGY, *allant au devant de Didier.*

Nous sommes de vieilles connaissances.

DIDIER.

Ah! monsieur! que de fois, depuis quelques jours, Marie-Jeanne et moi, nous avons béni votre nom! Je me félicite de pouvoir vous exprimer de vive voix ma reconnaissance.

STANGY.

Ne parlons pas de cela. C'est déjà de l'histoire ancienne. *(A Sabine.)* N'est-ce pas?

SABINE, *lui serrant la main.*

Merci! *(Elle s'éloigne vers le Palace.)*

SCÈNE IV

STANGY, DIDIER.

STANGY.

Voulez-vous que nous nous entretenions plutôt de vos projets pour l'avenir?

DIDIER.

Je n'en ai pas encore de précis. Je n'ai guère eu la possibilité d'y réfléchir. *(Marie-Jeanne sort du chalet, avec un châle sur le bras et un livre à la main.)* Vous permettez que ma femme prenne part à notre conversation?

STANGY.

Comment donc!

SCÈNE V

STANGY, DIDIER, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE, *avec élan.*

Monsieur Stangy! Vous nous avez rejoints! Oh! je voudrais savoir vous dire!...

STANGY.

C'est bon, mon enfant, c'est bon! Ne vous agitez pas. Reposez-vous... J'ai appris à traiter les malades de votre espèce en soignant ma femme.

MARIE-JEANNE.

Vous êtes marié... Ah!

DIDIER, *à Marie-Jeanne.*

M. Stangy était assez bienveillant pour s'occuper, à présent, de ce que je vais pouvoir entreprendre de neuf.

STANGY.

Je manque de compétence sur les combinaisons qui se présenteraient, pour vous, à Paris ou en France. Je ne m'entends qu'aux affaires de chez moi... Avez-vous quelques notions d'anglais ?

MARIE-JEANNE.

Il le parle admirablement.

STANGY, *à Didier*.

Une idée, tout à l'heure, m'avait traversé l'esprit ; mais, en la fouillant, j'éprouve quelque scrupule à vous la soumettre. Comme je n'envisage pas d'envoyer cette fragile petite personne s'acclimater au Tropique, suis-je autorisé à vous offrir une tentation qui, pour un certain temps, vous ravirait à elle ?

MARIE-JEANNE.

Si vous avez en vue une position avantageuse pour Didier, si vous avez un moyen de lui rendre la confiance en son travail, la foi dans la réussite et toute cette fière ardeur qui était ma joie, ah ! monsieur, parlez sans hésitation !

STANGY.

Alors, voici : j'ignore quand je retrouverai

du goût à retourner au centre de mes entreprises. Elles sont organisées de telle sorte qu'elles marchent actuellement sans moi, avec des contre-maîtres, des régisseurs, un intendant. Mais je suis avisé qu'il me manque pardessus tout, là-bas, un homme qui joindrait à des capacités techniques la plus attentive probité : tel que vous m'êtes recommandé par madame Revel, j'ai pensé à vous.

DIDIER.

Monsieur, je reconnais profondément l'excellence de votre intention. Je sais aussi que, toute chance de relèvement, je dois m'empresser de la saisir. Mais, lorsqu'il est question de quitter ma femme, vous comprendrez, vous excuserez...

STANGY.

Si c'est cependant la fortune qui vient à vous, pour dans un laps de temps assez court, ne sauriez-vous, l'un et l'autre, avoir une abnégation semblable à celle des ménages de marins ?... D'ailleurs, après un premier semestre, il vous serait loisible de revenir en vacances, d'interrompre ainsi votre veuvage passager. L'an prochain, j'irais sans doute vous relayer à votre poste. Et puis, après, vous verriez !...

Votre chère femme pourrait sans doute, impunément, se mettre à vous faire des visites, plus ou moins longues, de l'autre côté de l'Océan. Quant à la valeur de votre collaboration, je m'en acquitterais, d'abord, par un traitement fixe, qui serait très bien, et par un bel intérêt sur des opérations qui sont considérables. Je vous garantis qu'avec un peu de persévérance, en quelques années, vous serez indépendants, riches; et, tous deux, vous vous avouerez alors que le résultat valait les efforts sur vous-mêmes qu'il aura pu vous coûter.

DIDIER.

Marie-Jeanne, j'ai à réparer, j'ai à me réhabiliter, j'ai à expier!

MARIE-JEANNE, *à Didier.*

Accepte! *(à Stangy.)* J'accepte pour lui... Nous ne serons jamais quittes envers vous!... C'est dit, n'est-ce pas? Vous ne vous dédirez pas?... Nous avons votre parole?

STANGY.

Oui, ma petite amie.

DIDIER.

Quand auriez-vous besoin que je fusse là-bas?

STANGY.

Le plus tôt serait le mieux. Je vais vous exposer ce qu'il y a tout de suite à faire... Si vous pouviez vous embarquer à la fin de ce mois?

DIDIER.

Marie-Jeanne! M'éloigner de toi, avant ta complète guérison!

MARIE-JEANNE.

Ne t'inquiète pas de moi. Prends avec monsieur Stangy toutes les dispositions qu'il faudra...

STANGY, *à Didier.*

Nous avons aussi à examiner ensemble de quelle façon vous tranchez vos attaches avec le passé. Mais n'en rebattons pas cette jolie tête. Rendons-la à sa lecture, et, si vous le voulez bien, marchons, avant que la cloche sonne pour le repas.

DIDIER.

Comme il vous plaira. *(Il met un baiser sur le front de Marie-Jeanne.)*

MARIE-JEANNE.

Va. *(A Stangy.)* A bientôt. *(Stangy et Didier sortent.)*

SCÈNE VI

MARIE-JEANNE, SABINE.

SABINE, *revenant du Palace.*

Tu es dehors?... Tu n'as pas froid?... Ton air est étrange. Tu souris, et en même temps ton front est grave et plissé.

MARIE-JEANNE.

Monsieur Stangy, avec la libéralité que vous lui connaissez, se charge de faire une position à Didier. Il a pris l'engagement de l'enrichir promptement, à condition que mon mari aille le suppléer en Amérique d'ici huit jours.

SABINE.

Ah! bah!

MARIE-JEANNE.

Vous êtes bien d'avis que cela ne pouvait se refuser?

SABINE.

Certes! C'est une aubaine inespérée! Didier

aurait eu bien de la difficulté dans nos alentours à retrouver un emploi important. Tandis qu'il aura grand bénéfice et l'approbation unanime, en s'imposant, pendant un certain délai, de s'expatrier... Mais toi, ma chérie, es-tu de force à supporter cette séparation?

MARIE-JEANNE.

Moi? Je ne me séparerai pas de Didier.

SABINE.

Que dis-tu?

MARIE-JEANNE.

Je dis que j'accompagnerai mon mari.

SABINE.

C'est de la divagation! Comment! tu n'es pas seulement convalescente, et tu prétendrais te mettre à naviguer par delà les Antilles, vers des côtes où les rayons d'un soleil nouveau minent les plus robustes!... Allons! tu n'y songes pas!

MARIE-JEANNE.

Vous savez bien que ce qui m'a rendue malade, c'est de voir Didier aux prises avec l'adversité, vaincu, terrassé par le découragement! Je serai guérie quand je le verrai

content de lui, entreprenant, prospère... Déjà, rien que de me le représenter ainsi, je vais mieux, je vais bien!

SABINE.

Et moi, avec cette combinaison, qu'est-ce que tu fais de moi?...

MARIE-JEANNE.

Vous ne pouvez pas traîner grand'mère à notre suite, si loin. Vous ne pouvez pas non plus l'abandonner.

SABINE.

Ainsi, ton plan est déjà fait : tu as admis d'aller, dans une semaine, vivre à quinze cents lieues de moi?

MARIE-JEANNE.

Puis-je admettre que ce serait entre mon mari et moi qu'il y aurait quinze cents lieues?

SABINE.

Vous n'êtes forcés ni l'un ni l'autre de quitter Paris. La misère ne vous y serre pas à la gorge, que diable!... Didier cherchera quelque chose d'autre.

MARIE-JEANNE.

Vous avez déclaré vous-même que, dans

notre milieu, il ne trouverait qu'à végéter. Vous ne voudriez pas que, lui et moi, nous nous condamnions à la médiocrité, quand un avenir peut-être exceptionnel, incomparable, s'ouvre et brille à nos yeux. Nous sommes au seuil de la jeunesse, nous autres, pleins d'appétit, et l'endroit où l'on nous offre de mettre notre couvert, c'est au pays de la fortune, à la table des millions!

SABINE.

Quelle fougue! et quel sérieux!... Marie-Jeanne, tu t'amuses à m'affoler... N'est-ce pas? tu ne te livres qu'à un jeu féroce?

MARIE-JEANNE.

Je sens, au contraire, tout ce qu'il y a de solennel dans la communication que je vous fais. Petite mère, ce n'est pas sans un déchirement que je vous dirai adieu...

SABINE.

Cela n'arrivera pas!... Tu oublies que si Stangy s'est mis à votre service, c'était uniquement par sympathie pour moi. Quand il constatera que son bienfait ne sert qu'à me supplicier, crois-tu qu'il le voudra maintenir?

MARIE-JEANNE.

Vous n'allez pas contrecarrer ce qui est promis? Ah! mère, ne détruisez pas les magnifiques espoirs déjà échafaudés par Didier et moi! ne nous rejetez pas à la dérive!

SABINE.

Sois tranquille! Si bas que je puisse être tombée, je ne recourrai pas à un tiers, entre toi et moi, pour qu'il te fasse la leçon, pour qu'il t'enseigne et t'oblige à m'aimer!

MARIE-JEANNE.

N'ai-je pas le devoir de faire passer en première ligne mon amour pour mon mari?... Mais si vos reproches et le poids de votre autorité ne m'embarrassaient pas depuis que nous parlons, j'aurais eu déjà le langage, les élans, que peut inspirer la plus sincère affection.

SABINE.

Non! non! tu ne m'aimes pas!... L'on n'aime que ce que l'on préfère, puisque à l'heure d'opter l'on appartient, corps et âme, à l'être préféré, et que, pour celui-là, l'on marche sur le ventre du reste! Les gens que l'on n'aime pas, ou que l'on aime un peu, ou

que l'on aime bien, ce ne sont que les degrés divers de l'indifférence. Moi, je t'ai préférée à tout... Un homme était là, il y a un instant, par qui j'ai cru jadis que mon cœur avait souffert, par qui je viens de croire à nouveau que je pouvais souffrir encore. Ce n'était pas cela souffrir! C'est par toi seulement qu'en cette minute je sens jusqu'à quel fond mes racines peuvent descendre dans la douleur!... Mari-Jeanne, si le désespoir m'emporte et m'aveugle, si, malgré l'évidence, il y a encore dans ta chair un petit coin de sensibilité pour moi, oh! proteste contre mes paroles, proteste, petite, que tu n'avais pas prévu tant de peine que j'aurais! Déclare vite que tu ne saurais plus t'arracher de mes bras, ni faire régner entre nous cette immensité d'absence!

MARIE-JEANNE.

Je vous jure, petite mère, que je voudrais pouvoir me couper en deux. Mais, du moins, mon absence ne sera pas éternelle. Je reviendrai, un jour, vous sauter au cou, avec délices!

SABINE.

Oui! si le chagrin ne m'a point alors portée en terre.

MARIE-JEANNE.

Ne me tenez pas de ces propos-là, mère! J'ai des amies que la carrière de leur mari a fait aller en garnison dans le sud de l'Algérie, dans l'Indo-Chine... Elles auraient donc été réduites à divorcer, si le bonheur et l'intérêt de leur ménage n'avaient point primé toute autre considération chez leur mère, à elles?

SABINE.

J'ai servi ton ménage au delà de l'imaginable. Je ne conspire pas contre lui. Je demande que tu y sois heureuse, près de moi. Ton bonheur, ta vie courante, les roses revenues à ton teint, je veux, dans la contemplation, en posséder ma part. Je tiens à toi, comme si depuis vingt et un ans que je t'ai mise au monde, nous n'avions cessé de faire corps ensemble! Ma tendresse t'a donné pour gages les tourments dans lesquels je t'ai enfantée, les mauvais jours et les mauvaises nuits, depuis lors, quand tu fus petite et grande, où tes plaintes faisaient repasser dans mes entrailles les torturants frissons de ta naissance. Je t'ai donné pour gages les longues années d'un dévouement capable, au besoin, d'aller, tu peux m'en croire, — jusqu'aux pires

hontes, jusqu'au dernier des crimes! Mes titres auprès de toi, je ne crains pas de les mettre en balance avec ceux de M. Didier.

MARIE-JEANNE, *se redressant.*

Mère, je vous en prie, n'élevez pas la voix contre lui. Il est mon mari!

SABINE.

Oui, ton mari! Cela signifie qu'il y a quatre ans il était encore un passant pour toi, que le caprice des rencontres fit venir se mettre à ton côté. Le lien, entre vous, il s'est formé, celui-là, dans le facile plaisir des caresses. Les gages, qui les a fournis en cette circonstance? sinon toi, avec ta pureté, tes charmes, et, peut-être, ta dot!

MARIE-JEANNE.

Jusqu'à quelle insinuation allez-vous? C'est la délicatesse de son amour que vous mettez en doute. Mère, n'ajoutez pas un mot, cela vaudra mieux pour les sentiments que je veux vous porter.

SABINE.

Quoi! je devrais me taire tandis que tu t'apprêtes en sa faveur à me dépouiller de toi!... J'ai bien le droit, pour ma cause, de te mon-

trer que cet agent de malheur, en échange de ce que tu lui apportais de bon, t'a stupidement conduite aux abois. Ce qu'il a mis dans ta corbeille, ce sont les motifs de larmes, les ravages de ta santé, la tare de la faillite!

MARIE-JEANNE.

C'en est trop! Qui touche à lui me blesse. Adieu!

SABINE.

Où vas-tu?

MARIE-JEANNE.

Sur la route, au-devant de mon failli, que je suivrai jusqu'au bout du monde! *(Marie-Jeanne s'éloigne.)*

SCÈNE VII

SABINE, *seule, appelant sa fille qui disparaît.*

Marie-Jeanne!... Elle n'est plus là!... Elle a commencé de partir pour toujours! Me voici seule! *(Se tournant vers le chalet.)* Maman! Maman!

SCÈNE VIII

SABINE, MADAME FONTENAIS.

MADAME FONTENAIS, *accourant.*

Qu'est-il arrivé? Tu me fais une peur!

SABINE.

Marie-Jeanne me quitte. Je ne la verrai bientôt plus. Son mari va me l'emporter, pour courir tous deux la fortune, au pays de Stangy!

MADAME FONTENAIS.

Que me racontes-tu là?... Un projet en l'air! une fantaisie qui passera!

SABINE.

Non pas! Vous partageriez ma certitude si vous aviez vu, si vous aviez entendu Marie-Jeanne dans sa ténacité. Après tant d'autres indications que je ne comptais plus pour elle, quelle preuve dernière et ineffaçable!... Comme elle m'a fait du mal!... Comme j'ai du mal!... Oh! oh! oh!

MADAME FONTENAIS.

Ma chère Sabine, ne pleure pas ainsi! *(Les gémissements de Sabine scandent les paroles de madame Fontenais.)* Ah! tes pauvres sanglots agissent bien autrement sur moi que tes colères, contre lesquelles je fus peut-être trop intraitable et dure... Mais que puis-je faire pour te consoler?... Voyons : j'accorderai tout ce qui sera nécessaire... Oui! Que ton père me pardonne si je m'apprête à trahir mon serment! Ma fille, je parlerai à ton gendre. Je mettrai le prix qu'il demandera pour le retenir avec Marie-Jeanne!

SABINE.

Ils ne vous écouteront pas. Ils sont ivres maintenant d'illusions. Ils voient, dans leur rêve, danser les millions. Vos ressources entières seraient trop modestes aujourd'hui pour satisfaire leurs nouvelles exigences... Ils s'en iront... Et je m'efforcerai d'oublier Marie-Jeanne!... Après la sensation de glace qu'elle a jetée sur moi, elle n'a plus le pouvoir de me faire, près d'elle, ressentir du chaud. Je n'ai plus de fille!... Je n'ai plus que vous. Je n'ai, sans doute jamais eu que vous, pour qui je fus un monstre. Ne me contredisez pas! Laissez-

moi seulement me promettre une vie désormais prosternée devant vous, où, dans le repentir, j'implorerai de reposer ainsi ma tête, si lourde, sur vos genoux!... Mais quoi? Qu'avez-vous?

MADAME FONTENAIS, *essayant de se lever.*

Ah! *(Elle tombe.)*

SABINE.

Oh! Oh! Non! Ce n'est pas cela!... Parlez donc!... Faites un signe!... Comme elle serre ma main! *(Sabine se dégage violemment.)* Et ces yeux!... Morte!... Elle est morte!... Pour ma fille, j'ai tué ma mère!

TABLE

TABLE

L'Énigme 1

Point de Lendemain 91

La Course du Flambeau . . . 133

Achevé d'imprimer

le dix décembre mil neuf cent un

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

2. — 3282.

PQ
2275
H7A19
1894
t.2

Hervieu, Paul Ernest
Théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY